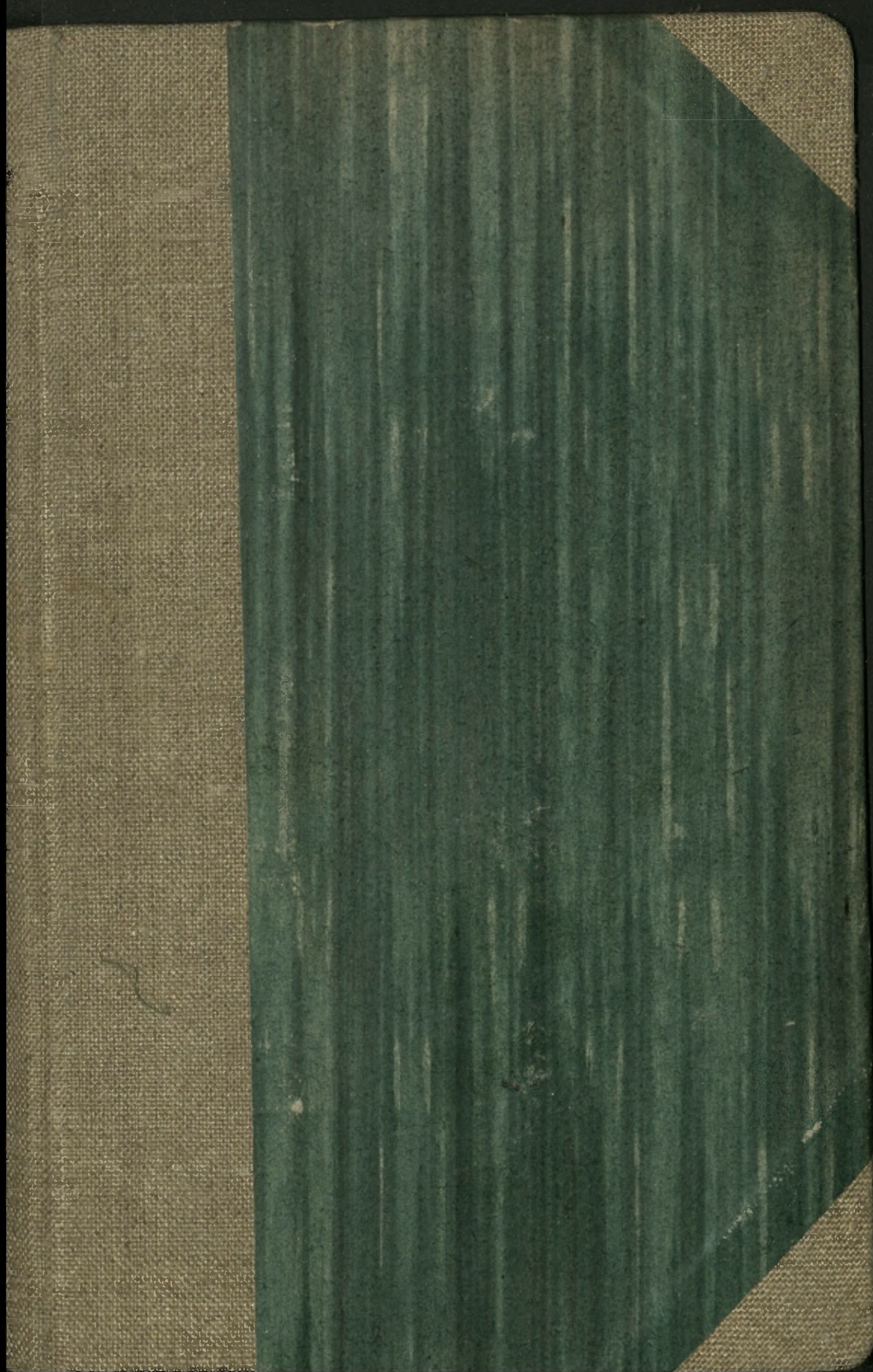


Inches 1 2 3 4 5 6 7 8  
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

# Colour Chart #13



Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black



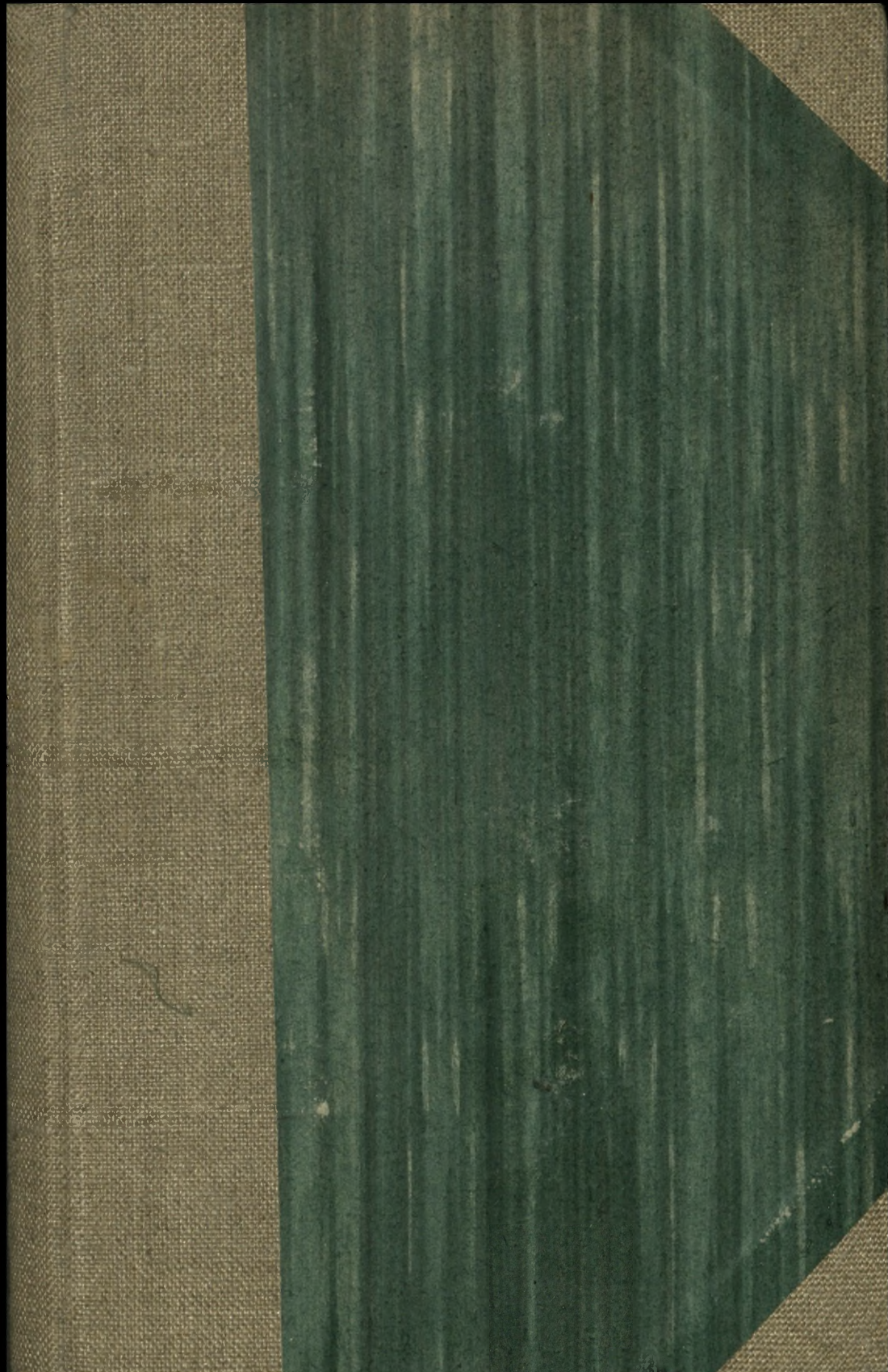
**A** 1 2 3 4 5 6 **M** 8 9 10 11 12 13 14 15 **B** 17 18 19

R G B WH GR BL

## Grey Scale #13

C M Y K

DANES-PICTA.COM  
Print Code  
ST1316



763

ÉPREUVES SOCIALES

LA FRANCE

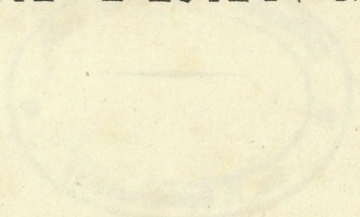
ÉPREUVES SOCIALES

DEPUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS.

DE

PAR ALEXIS DE TOULON.

LA FRANCE.



PARIS.



ED. COMPTON CENTRAL DES IMPRIMERIES

1888

Printed and Published by SCHNEIDER & LANGRAND, 10, Rue de la Harpe, Paris.

103 BM

IMPRIMERIES SOCIALES

LA FRANCE

ЗБОЖИЩА  
Категорично  
Забранени

---

Paris - Imprimerie de SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erft, 4.

763 BN

ÉPREUVES SOCIALES

DE

*lyt.*

**LA FRANCE**

DEPUIS

LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS.

PAR ALEXIS DUMESNIL.

*aut.*



PARIS.

AU COMPTOIR CENTRAL DES IMPRIMEURS-UNIS,  
QUAI MALAQUAIS, 15.

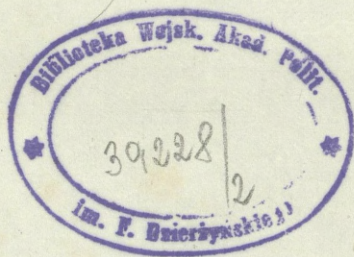
—  
1845

LIBRARY SOCIETY

LA FRANCE

EDITS XIV 118014 205 10085

LIBRARY SOCIETY



LIBRARY

EDITS XIV 118014 205 10085

PREMIÈRE ÉPREUVE.

---

LA MONARCHIE

DE LOUIS XIV.

PREMIERE PARTIE.

LA MONARCHIE

DE LOUIS XIV.

## CHAPITRE I.

C'est par le spectacle de la ruine des peuples et par la désolation des lieux qui furent autrefois le théâtre de leur grandeur que l'histoire répond aux folles imaginations de perfectibilité indéfinie.

Il n'y a que des insensés qui puissent croire à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine absurde et mensongère, source empoisonnée des plus détestables erreurs de notre

temps. Toute société suit évidemment une loi de progrès, toute société marche à son tour vers une civilisation nouvelle, mais qui, dans son perfectionnement même, a des bornes, et dont le dernier terme est toujours la décadence. C'est dans l'affaiblissement du corps social, c'est dans la ruine et la mort des États que se montre surtout le néant des choses humaines. Aussi ceux-là peuvent-ils seuls se flatter de connaître les véritables règles de la morale et de la politique, qui ont pénétré le grand secret de l'humanité et compris le rôle que nous venons jouer ici-bas. Eh ! que nous importent toutes les vicissitudes de l'ordre social, et ces révolutions sanglantes qui bouleversent les empires, si leur chute n'est elle-même qu'une épreuve salutaire, et l'occasion pour nous de remplir de plus sublimes devoirs. Notre tâche ne consiste point à changer le cours des événements, mais à per-

pétuer de race en race ces divins exemples de justice et de dévouement pour lesquels a été manifestement dressé le grand théâtre du monde.

Loin donc de croire à la perfectibilité indéfinie de notre espèce, nous ne concevons point de progrès au delà de certaines limites, et nous tenons pour signes fâcheux et marque de décadence tous les raffinements d'une civilisation avancée, toutes les découvertes et tous les efforts qui tendent à excéder la mesure naturelle du bien. Au milieu de cette fausse splendeur de l'ordre social, la corruption gagne seule du terrain, arrive seule à son but. L'histoire le prouve de reste, et elle fait assez voir aussi que, dans l'établissement des empires, la Providence n'a eu en vue que des perfectionnements individuels, et non d'assurer à ces êtres collectifs que l'on appelle peuples et nations une perfectibilité

idéale que démentent toutes les lois d'espèce (1). Une fois que les peuples ont produit la somme de talents ou de vertus que comportait leur destinée, la dernière heure sonne pour eux comme pour un seul homme, et le reste n'est plus que convulsions, délire et agonie.

Hâtons-nous de le dire, chaque peuple porte en soi le germe de ses vices, et il ne s'élève au faite de la puissance que par les mêmes moyens qui doivent plus tard précipiter sa ruine. La civilisation est le développement de toutes les passions, et, en mettant son principal ressort dans l'excitation de nos désirs, elle participe nécessairement à toute l'instabilité des choses

---

(1) Ces lois, qui sont celles de la nature, ne permettent point de supposer qu'aucun être organisé puisse devenir différent de lui-même, qu'il ne soit pourvu de nouveaux organes et de nouvelles facultés.

humaines ; elle devient périssable comme les richesses, comme les grandeurs, comme toutes les jouissances dont elle se fait l'âme. Ainsi les arts et l'industrie disparaissent ; ainsi la propre gloire des empires s'évanouit et ne laisse aux peuples dégénérés que des palais en ruine, que des champs couverts de ronces et d'épines. Vainement vous cherchiez, depuis l'origine du monde, quelque ville fameuse qui ne soit devenue un exemple de misère, quelque capitale des nations qui n'ait fini par rendre le sol même complice de sa décadence, ingrat, stérile et malsain. C'est, à ce qu'il paraît, le propre des grands centres de lumières de corrompre la nature comme ils gâtent et corrompent les mœurs ; et peut-être n'a-t-on pas assez réfléchi à cette double influence de la civilisation sur le monde moral et physique, d'où il semble résulter qu'une corruption ne va point sans l'autre.

Voilà comme notre pays marche lui-même à l'accomplissement de sa destinée. Malgré les magnifiques promesses que nous prodigue un impudent charlatanisme, la France ne peut s'abuser sur cette longue suite de crises et d'épreuves terribles d'où nous l'avons toujours vue sortir plus misérable. Est-il nécessaire de répéter que les formidables événements dont elle a porté le poids, que les violentes secousses dont elle a été ébranlée, perdent infailliblement les nations que tant de malheurs ne ramènent ni à la sagesse, ni à la vertu ?

## CHAPITRE II.

La France, éblouie par l'éclat du trône, se détourne du droit chemin de la civilisation

Je veux dire ici hautement la vérité, non pour jeter le découragement au cœur d'une société déjà si malade, non pour l'affliger d'inutiles reproches, de plaintes importunes, mais

dans l'espoir de la toucher de ses véritables intérêts, et du moins pour combattre jusqu'au bout le torrent toujours grossissant de nos crimes et de nos folies. En reprenant les choses d'assez haut, la cause du mal est facile à pénétrer, et il ne tiendra pas à moi que l'on ne puisse en saisir toute l'étendue et les rapides progrès. Pour bien comprendre le temps où nous vivons, il faut d'abord remonter au règne de Louis XIV, à la grande transformation sociale du dix-septième siècle, époque glorieuse, mais fatale, où les mœurs ont commencé à descendre cette pente de corruption par laquelle nous courons présentement à notre ruine.

Ce fut en effet une grande épreuve. Ce fut pour la France une ère nouvelle qui décida de nos mœurs, du caractère et de l'esprit national. Après avoir traversé ces temps de royauté militante où les forces de l'État s'usaient en des

divisions intestines, le pouvoir royal reste maître du champ de bataille, et, dans l'ivresse du triomphe, il excite lui-même le génie et permet à la civilisation de prendre son essor. Louis XIV voit dans les grandes choses qui s'accomplissent un nouveau lustre pour sa gloire, et désire naturellement faire monter au plus haut point de fortune un État dont il dispose comme de son bien. Il rapporte à lui seul tous les prodiges de son siècle, et croit encore les surpasser tous. De là les encouragements qu'il donne aux arts, de là cet incroyable perfectionnement qui change d'abord la face de la France. Seulement, pour être juste, nous devons ajouter que la source de tout le bien qui se fait, il se réserve de la corrompre ; nous devons dire que rien de ce qui est beau, que rien de ce qui est honnête, ne résistera à la contagion de l'exemple. Ce prince ne connaît d'autre règle

que sa volonté, et il entend qu'on l'admire jusque dans ses plus scandaleux déportements. La société pouvait être alors fondée sur des bases solides, toutes morales et toutes chrétiennes : malheureusement avec des dehors exquis de politesse et de galanterie, on ne fit que donner plus d'empire aux mauvaises passions.

C'est donc un roi, c'est donc le grand roi lui-même que nous devons accuser de la première atteinte sérieuse portée à nos mœurs. Et, dans ce moment décisif, d'où dépendait le sort de la France, peut-être l'a-t-il encore moins corrompue par le spectacle d'une cour livrée à tous les désordres, que par cet insatiable orgueil qui lui faisait préférer la pompe des États despotiques à la noble simplicité de l'ancienne monarchie française. Jamais on ne vit les Valois se jouer à ce point du respect qu'ils devaient au peuple, et plier ainsi l'ordre et la règle à leur capri-

cieuse volonté! Quelque dissolus que fussent dans leurs mœurs les princes de cette maison, ils se faisaient du moins un devoir d'affaiblir par de publics témoignages de regret et de pénitence le scandale de leurs dérèglements. Mais Louis XIV s'inquiétait peu de ces scrupules de conscience; loin de se rien reprocher, il faisait gloire de ses désordres. Il avait mis à la place des règles étroites de la morale les fastueux devoirs d'une étiquette sacrilège, et il prétendait en faire la religion de sa cour.

Ainsi détournée de son véritable but, la civilisation venait encore une fois de trahir les espérances de l'humanité. Tant de glorieux travaux, tant de sublimes efforts ne devaient aboutir qu'à satisfaire les indignes caprices de la majesté royale; et cette magnificence toute nouvelle qu'étalait le souverain montrait assez quel genre de progrès avait fait la France. Aux noires

boiseries de chêne de l'ancien Louvre des Valois, à ses larges pavés de brique vous reconnaissez encore la modeste demeure d'une race de princes habitués à compter avec la nation ; vous retrouvez dans le vieux château de Philippe-Auguste les traces d'un luxe modéré, d'une splendeur légitime qui ne blessait ni le peuple, ni les grands, ni les nobles. En peut-on dire autant des édifices élevés par Louis XIV ? En peut-on dire autant de ce vaste palais de Versailles, de cet orgueilleux et moderne labyrinthe, où tout respire l'insolente vanité du despote qui se l'était consacré comme un temple et s'y faisait rendre des honneurs divins ?

Ce fut cette fausse grandeur, cette grandeur parasite et mensongère, qui devint un des plus grands obstacles à l'avancement moral de la France. Non-seulement Louis XIV avait détruit la noble simplicité de nos mœurs, mais cet

homme absolu s'était si bien emparé de tous les ressorts de la monarchie, qu'il ne laissa d'abord au peuple aucune occasion de se mêler des affaires de l'État, d'exercer ses droits ou de perfectionner sa raison. Tel était l'ascendant de ce prince sur les esprits, qu'il ne rencontra jamais de contradictions sérieuses. Pliée à tous les caprices de la cour, la nation semblait n'avoir plus d'autre volonté que celle du monarque.

Et cependant tout l'éclat dont a brillé le règne de Louis XIV ne saurait cacher l'incohérence que mirent dans la politique ses passions impétueuses, ses emportements de colère et d'orgueil. Que de vrais chrétiens se scandalisent du spectacle prolongé de ses désordres, qu'ils laissent échapper du fond de leur conscience des murmures involontaires, et tout aussitôt, et comme par représailles, lâchant la bride à la verve sceptique de Molière, il lui permettra de frap-



per sur le dos de quelque hypocrite controuvé, les gens pieux dont le blâme et l'austère vertu commencent à l'importuner. Que le père commun des fidèles ose mettre à l'épreuve la soumission du roi très-chrétien, qu'il ose lui parler en pontife, comme le chef vénérable de la chrétienté, et ce fils superbe, blessé de tant d'audace, poussera la vengeance jusqu'à donner en haine de Rome des libertés à l'Église de son royaume (1). Et puis vous verrez ensuite le même prince, frémissant d'orthodoxie, entrer avec fureur dans la question du libre arbitre, et, docteur couronné, combattre par la ruine et la dévastation les pieuses croyances de Port-Royal.

---

(1) Louis XIV, incapable de faire le bien pour le bien, obéissait à de mauvaises passions, dont la Providence s'est servie dans l'ordre éternel de ses desseins.



D'autres motifs, sans doute, engageaient encore Louis XIV à déployer dans cette malheureuse circonstance tout le faste de son zèle et de ses rigueurs. Le but d'une pareille persécution est facile à deviner. Ce prince désirait surtout plaire aux jésuites, dont la morale et la théologie sont d'une si grande ressource pour la conscience des rois ; et il ne vit pas de meilleur moyen de gagner l'affection des pères, que de leur immoler d'abord les jansénistes et leurs trop sévères doctrines (1).

---

(1) Ce sera pour la même raison encore que Bonaparte, lors du Concordat, ne voudra point admettre au nombre des évêques les prêtres taxés de jansénisme, c'est à-dire d'indépendance. Et l'on ne s'étonne point qu'il en soit loué par l'historien du *Consulat*, qui a sans doute aussi ses raisons pour ne voir dans les hommes capables de résister à la vo-

Cependant, au milieu de ce grand travail de l'esprit humain, qui venait d'enfanter tant de chefs-d'œuvre, la science du plaisir et l'art d'enivrer les sens avaient seuls fait école. A peine une gloire immortelle couronnait les derniers efforts de notre civilisation, que déjà la licence des mœurs en marquait le terme fatal. Toutes ces somptuosités de Versailles, tout cet éclat des amours royales, toutes ces fantaisies, toutes ces hauteurs de prince sont les premiers pas que l'on ait faits vers la décadence. A cette époque si glorieuse pour la nation, je ne vois, du côté de la souveraine puissance, que fautes et contradictions ; je ne vois qu'un déplorable assemblage de présomptueux desseins et de misérables intrigues, de hautes paroles et de basses

---

lonté d'un despote que des *esprits étroits, fort dange-  
reux dans les affaires humaines.*

tracasseries, de touchantes délicatesses et de brutales passions, de religieuses pratiques et d'horribles scandales. Malheureux égarement! Funeste démente, qui jette comme à plaisir d'un bout à l'autre du royaume tous les germes du vice et de l'incrédulité! Meurtre, assassinat de cette noble France, dont la misère toujours croissante va s'augmentant de la dissolution de ses mœurs et de la perte irréparable de son ancienne vertu. Un règne aura suffi pour ébranler toutes les croyances, pour ruiner tous les sentiments d'honneur et de probité; puis vienne le régent, et le crime triomphant dictera des lois et parlera d'abord en maître.

Hommes pieux et fidèles, cachez votre front  
dans la poussière; anges du ciel, détournez  
vostres regards et vos pieds : voici le temps  
où le Dieu abominable de l'indigne trône de

transseries, de touchantes délicatesses et de  
lucides passions, de religieuses pratiques et  
d'horribles scandales. Malheureusement  
l'histoire démontre, qui jette comme à plaisir  
et en bout à l'air de royume tous les germes  
du vice et de l'immoralité. Mais ce n'est pas  
de cette noble France, dont la misère, toujours  
croissante, va s'accroissant de la dissolution de  
ses mœurs et de la perte irréparable de son an-  
cien vertu. Un règne sans autre pour ébran-  
ler toutes les croyances, pour ruiner tous les  
sentiments d'honneur et de probité; puis vient  
le régent, et le crime triomphant dicte ses  
lois et profère d'abord son maître.

### CHAPITRE III.

Redoublement de corruption au dix-huitième siècle. — Les princes de la maison de Bourbon donnent l'exemple de toutes les débauches. — La cour et le clergé se livrent à une abominable dissolution. — Mœurs infâmes de la régence. — Louis XV perpétue la honte et les crimes de sa race.

Hommes pieux et fidèles, cachez votre front dans la poussière; anges du ciel, détournez vos chastes et pudiques regards : voici le temps où le fils abominable de l'indigne frère de

ture, ce qui ne porte point le cachet du plus abominable désordre est sans saveur comme sans attrait. La femme de qualité court les mauvais lieux, et trouve piquant de s'abandonner à ses laquais ; les princesses du sang vont plus loin, elles vont jusqu'au meurtre. Partout on s'arrache le secret des grandes dépravations, partout on dispute de goûts odieux et d'ignobles fantaisies ; et, pour comble de malheur, le clergé lui-même donne l'exemple. Telles sont ses mœurs, telles sont les mœurs de nos prélats, de nos princes de l'Eglise, que, du temps même des Césars, l'ancienne pourpre romaine n'avait recouvert ni de plus viles passions, ni de plus exécrables forfaits. N'est-ce pas rappeler la mémoire de tous les vices, de tous les attentats que de nommer un cardinal de Billy ou un cardinal de Tencin qui déshonorait publiquement sa sœur ? Faut-il ajouter à

des noms déjà si infâmes le nom plus infâme encore du cardinal Dubois? Faut-il dire que dans ces jours d'abomination la robe du moine devient la livrée de l'impudence et du vice grossier? que des couvents de religieuses se changent en lieux de prostitution et servent aux plaisirs des grands de l'Etat?

Mais le héros de cette effroyable orgie, le promoteur des grands scandales, toutes les bouches le nomment encore, c'est le premier prince du sang, c'est Philippe d'Orléans. Tout moyen lui est bon pour déshonorer cette noble France où résonne encore la grande voix du dix-septième siècle; pour étouffer tous les germes du bien, tous les sentiments généreux. On dirait qu'il n'a d'autre mission que de montrer par sa vie crapuleuse les dernières conséquences de ce brillant désordre dont Louis XIV avait donné l'exemple funeste. Ivre de débauche, dé-

gouttant le vice et le crime, ce monstre s'est assuré par l'inceste le dévouement odieux de ses propres filles. Ce sont elles qui pourvoient à ses abominables plaisirs, ce sont elles qui corrompent pour lui les autres femmes, et qui se font ses complices jusqu'à le servir dans ses adultères, jusqu'à l'aider dans le rapt et le viol.

Puis, comme Louis XIV, Philippe d'Orléans prétend faire ses preuves d'orthodoxie. Du fond de ce cloaque d'iniquité, il est à son tour dévoré du zèle de la maison de Dieu ; il veille au maintien de la bonne doctrine et règle lui-même, par de nouvelles déclarations ou plutôt par de nouvelles persécutions, ce qui touche la foi catholique. Or, il faut le dire, le scandale d'une si révoltante hypocrisie ne servait que les ennemis de l'Eglise et ne pouvait que fournir de nouvelles armes à cette foule aveugle qui se presse de confondre la religion avec les indignes défenseurs

de sa cause. C'est à de pareilles profanations surtout que l'on doit la philosophie du dix-huitième siècle, cette philosophie sceptique et moqueuse dont les amères railleries ne s'adressaient pas moins à nos dogmes sacrés qu'à la fausse dévotion des grands et des prélats.

Que l'on ne s'étonne point si l'Etat dès lors court à sa perte. Il y est également conduit et par l'impiété, qui ne respecte rien, et par cet affreux mélange de dévotion et de débauche, qui est un des signes les plus certains de la dissolution de l'ordre social. Engagé dans cette route fatale, le jeune roi ne songe lui-même qu'à donner un libre cours à ses passions, et il se montre encore bien moins le royal héritier des vices brillants de Louis XIV que l'élève dégradé de l'abominable régent. On se règle comme à l'ordinaire sur le maître, et tout croît encore avec lui en bassesse et en ignominie. C'est à qui se

plongera le plus avant dans la corruption, c'est à qui se façonnera le plus vite à toutes les horreurs du crime. Non, je ne connais pas de plus grand ennemi de l'humanité que le souverain qui se dépouille de la pudeur et donne pour enseignement à ses sujets l'exemple de sa propre honte. Il suffit qu'un de ces hommes funestes monte sur le trône, pour avilir toute une nation. Or ce que je dis ici des plus mauvais princes, il faut surtout l'appliquer au criminel successeur de Louis XIV, à ce lâche et indigne monarque dont nul bon sentiment ne tempéra jamais ni les passions vicieuses, ni les désirs effrénés. Libertin crapuleux, despote blasé, Louis XV passa honteusement sa vie entre les bras de ses maîtresses, essayant de toutes les voluptés, essayant de tous les crimes, et se nourrissant des abominables souvenirs de la régence pour en laisser après lui de plus abominables encore.

Triste et odieux spectacle, d'où naît pour la nation une sorte d'accoutumance au désordre qui efface ses plus nobles impressions ! Elle prend désormais l'habitude de composer avec les principes, elle veut chaque jour retrancher quelque chose de la règle ; et, comme on ne juge que par comparaison, au bruit de ce qui se passe à Versailles, les plus grandes fautes s'oublient, les faiblesses deviennent presque de la vertu.

Comment, en effet, la France pourrait-elle ignorer les honteuses dissolutions d'un prince qui n'a pas craint d'ouvrir son règne par un double et incestueux adultère avec les quatre sœurs ? Le moyen de tenir si bien fermées les portes du Parc-aux-Cerfs, que l'on ne sût du moins une partie des horribles mystères de ce lieu de débauche royale ? La grande affaire du roi, c'est de le remplir sans cesse de nouvelles victimes de sa lubricité, c'est d'y savourer,

quand il lui plaît, les délices de quelque nouvel attentat. Et, tandis que de tous côtés l'on pourvoit à ses plaisirs, tandis que de vils courtisans sollicitent l'honneur de lui offrir leurs filles ou leurs femmes, des affidés du château, gens experts dans le crime, enlèvent eux-mêmes sur les promenades de jeunes enfants dont le prince a remarqué la beauté : des émissaires de la police gagnent à prix d'argent les gouvernantes de ces jeunes filles ; et, aux premiers cris de douleur que jette une famille indignée, on lui répond par des menaces de Bastille. Et voilà de quelle manière apparemment on croyait imprimer dans l'esprit de la nation le respect de l'autorité et l'amour du prince.

Cependant la majesté du trône tient encore de plus grands scandales en réserve. Au milieu de tant de violences et de crimes, on parle d'un nouveau crime qui doit surpasser tous les au-

tres. Celui qui fait profession de tout corrompre, de tout avilir, n'a pas même respecté la pudique enfance de sa fille, et l'inceste le plus monstrueux vient encore servir d'exemple au peuple. Et, comme si ce n'était pas assez d'horreur, on verra s'ouvrir la route des dignités sacerdotales pour l'incestueux bâtard qu'avait porté dans ses flancs la princesse Adélaïde. On trouvera tout simple que cet enfant, l'abbé de Narbonne, voué au service des autels par la honte de ses parents, aille grossir le nombre déjà si grand des mauvais prêtres, des mécréants et des libertins en barrette.

Louis XV n'en a pas moins, comme Louis XIV et comme le régent, la singulière prétention d'être toujours le roi très-chrétien. Il veut qu'on le tienne pour bon catholique et orthodoxe zélé, comme le prouvent de reste une foule d'exécutions sanglantes et cette multitude

de prisonniers d'Etat qui vont à la Bastille expier le crime d'hérésie ou de jansénisme. Rien de plus curieux, d'ailleurs, que ses scrupules de conscience. Non-seulement ce prince observe très-exactement les jours de jeûne, mais il n'oserait manger de certains oiseaux de mer que l'on sert en maigre sans s'être assuré d'avance que leur sang ne se fige point. Par un exécrable abus de la religion, il la mêle à ses orgies, il l'appelle au secours de ses vices, et tire volontiers de la Bible certaines comparaisons qui rendent son libertinage plus piquant. Une autre fantaisie du monarque, et tout aussi sacrilège, est de tourner à la dévotion l'esprit des jeunes filles du Parc-aux-Cerfs, de leur faire dire leurs prières et réciter devant lui leur catéchisme. A celles d'un âge plus avancé, il leur offre de riches parures, il leur donne des bracelets d'émeraudes et de rubis, de ma-

gnifiques boucles d'oreilles, des papillons en diamants de toutes sortes de couleurs. Ainsi se vide le trésor de l'Etat, ainsi se perdent les richesses de la France avec ses mœurs et son ancienne probité !

La cour n'a qu'un désespoir, c'est que les vices du maître soient si grands, qu'on ne les puisse outrer. Parmi les plus nobles seigneurs éclate une horrible émulation de bassesses et d'attentats. Ceux-ci, comme le duc de Choiseul, s'enorgueillissent d'avoir publiquement un incestueux commerce avec leurs sœurs ; ceux-là, comme le jeune comte d'Evreux, tirent effrontément vanité du prix qu'ils mettent à leurs charmes. Ce sont chaque jour de nouvelles scènes de viol et d'adultère et de plus effroyables forfaits encore. Des maris livrent leurs femmes, des pères, leurs filles, des amants, leurs maîtresses. Que quelqu'une de

ces malheureuses victimes n'écoute d'abord que son désespoir, d'adroits complices redoublent aussitôt leurs séductions ; ils déguisent de mille manières l'horreur du piège, ils rassurent, ils pressent, ils argumentent : l'orgie et ses enivrements font le reste.

Et vous, princes de l'Eglise, prélats ou cardinaux, un Amelot, un Dillon, un Laroche-Aymond, un de Jarente, valez-vous donc mieux que les princes du monde ? Etes-vous moins corrompus, moins débauchés, moins lâchement incrédules que la race pervertie des grands et des hommes de guerre ? Le mal n'a-t-il pas commencé par la tête de la société, par tout ce qui fait l'ornement d'un pays ? Et nommer ceux qui tenaient alors le premier rang dans tous les états, n'est-ce pas à peu près nommer les plus malhonnêtes gens du royaume ? Tous ensemble ils s'abandonnent à de honteuses extravagances.

ces, et s'imaginent n'avoir rien de mieux à faire que de noyer leur vie dans une horrible débauche.

Il n'est homme puissant qui n'ait, comme Louis XV, son palais solitaire, son Parc-aux-Cerfs, c'est-à-dire, outre l'habitation honnête et connue, quelque voluptueuse retraite, où l'on se livre secrètement à tous les emportements d'une lubricité sans frein. Voilà ce que les grands appelaient leur *petit hôtel*, et ce que l'on appela ensuite *petite maison*, séjour odieux, temple élevé à la prostitution, où l'art ne servait qu'à enfanter des prodiges d'obscénité, qu'à inventer des ornements qui répondissent à la honteuse destination de ces infâmes demeures. Et vous remarquerez que l'usage des *petites maisons*, qui remonte au temps de la régence, ne fit que se répandre de plus en plus, et régnait depuis longtemps déjà parmi le clergé,

parmi les magistrats et les financiers, lorsque vint enfin à éclater cette terrible révolution de quatre-vingt-neuf, que le ciel envoya comme la vengeance de tant de forfaits.

Tout, du reste, se conformait dans l'Etat aux vicieuses inclinations du monarque. Ce n'est pas seulement à servir ses projets de rapt ou de séduction que Louis XV emploie cette haute police, dont Louis XIV peut, à bon droit, passer pour l'inventeur; il la met plus bas, s'il est possible, et l'oblige à l'amuser par le récit journalier des aventures les plus scandaleuses de son royaume. Il suit ainsi toutes les intrigues, toutes les prostitutions, tous les mauvais commerces, tous les crimes de l'alcôve et de la place publique; ne cherchant qu'à tromper l'ennui qui l'assiége, et s'imaginant apparemment que le métier de roi ne consiste qu'à se divertir de la turpitude des hommes. Et puis, outre que

son impertinente curiosité se trouvait satisfaite, n'était-ce pas encore pour ce vieillard luxurieux un moyen sûr de tenir ses vices en haleine?

sur impudiquement, et par conséquent sans  
doute, n'était-ce pas encore, pour ce  
luxe, un moyen sûr de tenir ses vices en  
vigueur de tant de fêtes. . . .

Tout, de reste, se conformait dans l'Etat  
aux vicieuses inclinations du monarque. On ne  
put seulement à servir ses projets de rapin ou  
de séduction que Louis XV employa une haute  
police, dont Louis XIV peut à leur droit, pas-  
ser pour l'inventeur; il la tint plus bas, s'il est  
possible, et l'obligea à l'usage par le récit jour-  
nalier des aventures les plus scandaleuses de  
son royaume. Il suit ainsi toutes les intrigues,  
toutes les péripéties, tous les maquillage com-  
merces, tous les crimes de l'alcôve et de la place  
publique; ne cherchant qu'à tromper l'augu-  
ste l'esprit, et à l'empêcher d'apprendre que  
quelqu'un se soit avisé de se divertir de  
la turpitude des hommes. Et puis, outre que

#### CHAPITRE IV.

La corruption s'étend de la haute noblesse aux autres conditions. — Privé des premières qualités d'un roi, Louis XVI ferme les yeux sur des désordres qu'il était de son devoir de réprimer. — La dernière heure de la monarchie sonne au milieu des angoisses publiques, et le petit-fils de Louis XIV succombe sous le poids d'une destinée qui n'est que le contre-coup de tous les attentats commis depuis un siècle par sa famille.

Rougis, ô France, rougis de ces mœurs indignes ! Résiste aux séductions de l'exemple, au torrent de la corruption, si tu ne veux être

frappée, comme ceux qui te gouvernent, de la foudre qui gronde sur leurs têtes. Inutiles menaces! stériles avertissements! Cette nation semble mettre sa gloire à proscrire les dernières règles de la pudeur. Partout c'est le triomphe de la mauvaise vie, partout c'est la contagion des vices qui fait d'horribles ravages. Et l'on arrive au règne fatal de Louis XVI, sans que rien dans leur conduite marque le repentir des hommes superbes qui ont avili la patrie et déshonoré leurs propres ancêtres. Pour arrêter ce débordement universel de crimes et de scandales, il aurait fallu sur le trône non-seulement un homme de conscience, mais un prince éclairé, d'un esprit ferme et courageux. Or le malheur voulut que ces qualités manquassent tout à fait à Louis XVI. De mœurs irréprochables, mais faible et timide, le monarque n'osait attaquer dans sa noblesse cette vie honteuse

dont il avait su lui-même se garantir, et pour laquelle il montra toujours une profonde horreur. Avec ce fonds de bonhomie qui dominait son caractère, Louis XVI ne pouvait être que le jouet de la cour et une déplorable victime de la pompeuse étiquette du grand roi. Ses goûts simples et modestes s'accommodaient mal du faste de Versailles ; il en prisait peu la magnificence, et, au milieu des fêtes, l'ennui le gagnait sur le trône.

Louis XIV avait toujours dominé de sa personne cet imposant cérémonial, auquel il jugeait apparemment nécessaire d'astreindre une cour turbulente et frivole. Mais l'ascendant que lui donnait sa grande fermeté ne passa point à ses successeurs, princes faibles et timides ; et ils furent comme écrasés sous le poids de cette importune grandeur dans laquelle achevaient de se briser les derniers ressorts de leur âme. Le

moyen, en effet, qu'un prince ainsi courbé lui-même sous le joug de l'étiquette, qu'un prince qui ne peut ni se lever, ni se coucher sans un certain cérémonial, qui ne peut ni prendre ses repas, ni même aller à la garde-robe comme les autres, ne finisse par perdre à ce jeu ses plus belles facultés, et jusqu'au sentiment de sa puissance et de sa dignité? Il faut nécessairement ou que cet homme, dans son désœuvrement, devienne un monstre de débauche, ou qu'il cherche à rompre, par d'indignes amusements, l'ennui que lui fait le rang suprême. Ce sera un Louis XV, si vous voulez, ou bien un malheureux Louis XVI, qui se retirera dans sa forge pour travailler de la lime et du marteau, et qui, faisant monter des pierres sur les combles de son palais, essaiera d'atteindre quelque but éloigné et blessera les passants.

Malgré les vices ou les défauts que Louis XVI

devait à sa mauvaise éducation, il n'en donna pas moins à la France l'exemple, si nouveau pour elle, d'un prince ami de l'ordre, zélé pour le bien public, équitable et sincère. On doit lui rendre cette justice, que dans son cœur les sentiments de bienveillance et d'humanité tinrent toujours la première place. Mais quoiqu'il y eût là sans doute un grand mérite, ces louables qualités ne suffisent point à ceux que la Providence a chargés du poids d'une couronne, et dont la première occupation, comme le premier devoir, est de veiller au maintien des mœurs. La corruption ne se répand que parce qu'ils n'ont point usé d'une assez grande sévérité, et le ciel permet qu'ils soient les premières victimes du désordre. Puis il arrive encore, comme pour Louis XVI, qu'ils payent le prix des fautes de leurs prédécesseurs : une fois que les crimes sont arrivés à leur dernier comble, malheur au

prince sous lequel ils se débordent. La responsabilité des rois, bannie du pacte social, est partout écrite dans l'histoire en caractères de sang.

Pour mériter un juste châtement, il n'est pas toujours nécessaire de commettre soi-même de méchantes actions. Trop d'indulgence peut aussi devenir un crime, et ce fut le crime de Louis XVI. Quels efforts a-t-il donc employés pour corriger les mœurs et réprimer l'effroyable licence de cette haute noblesse que dans le fond de l'âme il méprisait? Quelle peine s'est-il donnée pour combattre tant de dérèglements, tant d'abominables doctrines qui furent la honte de son règne? A l'innocente vie du monarque, sa cour répond par de nouvelles dissolutions, et il se contente d'en gémir. Ce sont les Laval, les Luxembourg, les Conflans (1), les Coigny, qui

---

(1) Le digne héritier de ce Conflans dont il est

prétendent, à leur tour, ne le céder en immondes orgies ni aux complices blasés de Louis XV, ni aux plus malhonnêtes gens de la régence. Ce sont, pour me renfermer en quelques noms, un Soubise, un Lauzun, un Mirabeau, dont les vices et les honteux excès passent toutes les bornes de l'imagination. Et enfin, comme pour mieux rappeler l'époque fatale de la régence, vous rencontrez à la tête de ce brillant essaim de jeunes seigneurs le propre descendant de Philippe d'Orléans, ce fameux duc de Chartres

---

parlé dans une lettre du roi de Prusse à Voltaire, au sujet de quelque mauvaise plaisanterie, je crois, que l'on faisait à ce prince sur les domaines du pape. « Lorette serait à côté de ma vigne, dit-il, que « certainement je n'y toucherais pas; ses trésors « pourraient tout au plus séduire des Mandrin, des « Conflans, des Richelieu, etc.

qui sut plus tard s'acquérir le surnom de Philippe-Égalité. Ce n'était pas seulement au prince du sang que l'on rendait hommage dans la personne du duc de Chartres, c'était au prince d'une jeunesse perdue de débauche, qui le reconnaissait pour son maître et son modèle. Nul n'avait, il est vrai, comme lui, le génie de la perversité, nul ne savait comme lui nouer une de ces sales et ténébreuses parties qui trop souvent empruntent à des crimes atroces leur principal assaisonnement.

Ajoutez à tant d'horreurs que le clergé, descendu au dernier degré de la dépravation, ne se donne même plus la peine de cacher sa honte. On dirait que lui, clergé, le premier ordre de l'État, il regarde comme un de ses privilèges de marcher à la tête de la corruption. Rien de plus affligeant que ses mœurs, rien de plus déplorable que l'exemple que donnent les prélats

de cette époque. Un Talleyrand, un cardinal de Clermont-Tonnerre, un cardinal de Loménie, un cardinal de Rohan surpassent en cynique audace tout ce qu'on a vu jusque-là de plus vil, et les Tencin et les Dubois eux-mêmes. Qu'on le sache bien, ce sont ces scandales réitérés du sacerdoce, qui, de jour en jour, ont multiplié parmi nous la race si nombreuse des incrédules et des impies. Une nation ne court pas d'elle-même à la honte : elle ne perd ses mœurs que par la faute de ceux qui en ont en garde le précieux dépôt. Or voilà précisément ce qui nous est arrivé, et ce que l'on peut aussi regarder comme la cause de cette persécution violente qui a éclaté d'abord contre l'Eglise entière, et qui n'aurait dû frapper que le prêtre infidèle, que ce haut clergé passant sa vie dans les boudoirs et consumant en folles dépenses le bien des pauvres.

Après tout, lorsque de basses manœuvres auront fait renvoyer des conseils du roi Turgot et Malesherbes, sur quel homme de bien voulez-vous que, pour les remplacer, Louis XVI mettela main? Qui donc, au milieu de cette cour avilie, mérite plus qu'un autre la préférence? Serait-ce Maurepas? serait-ce Calonne ou Loménie? Triste et cruel embarras! Funeste alternative d'un prince auquel il ne reste que le choix entre la corruption en mitre ou la corruption en épée! Et, cependant, quelque parti que prenne le monarque, tenez pour certain que notre malheureuse patrie ne saurait échapper à la redoutable épreuve que lui réserve la Providence. Tant de crimes mènent nécessairement aux catastrophes; et la cour et l'Etat penseraient en vain se soustraire à un de ces terribles châtimens que l'orgueil de l'homme se cache à lui-même sous le nom trompeur de révolutions.

Depuis longtemps, le pouvoir est en proie à de vives inquiétudes, et ses alarmes croissent encore chaque jour. Il n'y a plus dans les conseils de résolution suivie, de plan fixe et arrêté; tout est livré à l'imprévoyance, tout marche à l'aventure, c'est-à-dire, au gré des mauvaises passions qui divisent la cour. Car, ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que le trône ne se trouve pas moins ébranlé par le zèle égoïste que l'on met à défendre les anciens abus, que par les violences mêmes dont se souillent ceux qui en veulent la réforme. Quelles que soient les opinions qu'on embrasse à Versailles, ce n'est au fond pour les grands qu'un débat d'intérêts, qu'une querelle d'orgueil et de jalousie. Ils sont tout disposés à sacrifier l'Etat et le prince à leur ambition, aussi bien les fidèles serviteurs de l'OEil-de-Bœuf que les hypocrites amis de la cause populaire. Ne se rap-

pelle-t-on plus les intrigues de cette cour dissolue? Ne sait-on pas combien la reine elle-même fut compromise par sa malheureuse liaison avec l'insatiable duchesse de Polignac? combien elle eut à souffrir dans sa réputation de l'impertinente audace de cette jeune noblesse qui s'empressait à lui plaire? On n'a point oublié de plus grands scandales encore, et par quel odieux manège de vils escrocs osèrent mettre en jeu le nom sacré de cette princesse, comme une irrésistible amorce pour la luxure effrénée du cardinal de Rohan. Or ce sont là de ces grandes infamies qui marquent la chute des Etats, de ces crimes abominables qui n'arrivent qu'à la dernière heure des sociétés, lorsqu'il n'est plus aucune considération capable de tenir en respect la licence des mœurs.

Que pourrait, d'ailleurs, espérer la France de cette poignée de seigneurs mécontents, fa-

voris disgraciés de l'Œil-de-Bœuf, qui, tout à coup, prenant des airs de tribuns, se mettent à la tête des factions, et savourent les complots et la révolte comme ils feraient une partie de débauche ? N'est-ce pas là pour le peuple une admirable conquête, et n'a-t-il pas bien raison de se glorifier de l'amitié de tels hommes ? Que de lâchetés, que d'hypocrisie pour descendre du rang où ils sont nés ! Que de crimes pour arriver à une popularité qu'ils regardent comme l'instrument de leur orgueil ! Aussi ne craignent-ils pas de l'acheter au prix des plus noires trahisons et d'allumer dans toute la France un horrible embrasement.

On leur doit les premières colères du peuple, ces premiers emportements de haine et de vengeance auxquels l'ont poussé, sans qu'il le sût, d'anciennes rivalités de cour. C'est toujours, sous ombre de réforme, la guerre des préten-

tions, la guerre du courtisan contre le courtisan, du vice contre le vice. Et, comme si ce n'était point encore assez de honte et de confusion, il faut que l'on voie dans les deux camps ennemis tous les princes de la maison royale, et jusqu'aux deux frères du monarque. Car ils suivaient l'un et l'autre des opinions toutes contraires, et semblaient prendre plaisir à fomenter de plus en plus la division des esprits : le comte de Provence, en affectant l'étalage d'un zèle hypocrite pour toutes les idées nouvelles ; le comte d'Artois en se mettant ouvertement à la tête de ceux qui défendaient des prérogatives et des grandeurs dont le peuple était las de faire les frais.

Ce n'est donc que justice de faire retomber l'horreur de tant de forfaits qui ont été commis par le peuple sur ces grands du royaume, pour lesquels, depuis longtemps, il n'y avait plus

rien de sacré. Malheureusement, à la tête de cette saine partie de la nation qui voulait loyalement la réforme, se trouvent des hommes perdus de dettes et de débauches, qui ne respirent que le bouleversement de l'État; et ces hommes sont d'autant plus dangereux, qu'ils tiennent de plus près à la cour. Eh! qui donc le premier parmi nous allume le feu de la sédition? Un prince assis sur les degrés du trône, un proche parent du roi, le digne héritier des vertus du régent! Qui le premier ose, du haut de la tribune, jeter à la couronne un audacieux défi? Un grand misérable, sans doute, mais un homme de haute noblesse, le comte de Mirabeau! Qui, d'entre les gens d'Église, donne l'exemple du schisme et de l'apostasie? Un évêque d'Autun, ce Talleyrand, dont les crimes ont, pour le moins, égalé l'illustre naissance! et puis ce cardinal de Brienne, homme

vil et méprisable entre tous les autres ! Qui marche contre Versailles à la tête du peuple ? Un enfant gâté de la cour, un nourrisson de l'OEil-de-Bœuf, ce marquis de Lafayette, qui ne sut jamais avoir que des jalousies ! Qui fait alors trophée de la plus monstrueuse ingratitude dont il y ait jamais eu d'exemple ? Les frères Lameth, ces courtisans insatiables, disent les mémoires du temps (1), qui, sous le

---

(1) A propos de l'ingratitude de ces jeunes seigneurs, devenus tout à coup les plus insolents ennemis de la cour, on lit le fait suivant : « M. Charles  
« de Lameth, avant que la reine l'eût marié, n'avait  
« pour patrimoine que le désir d'acquérir et le cou-  
« rage de demander. La reine daigna lui accorder,  
« quand il alla en Amérique, une pension sur sa cas-  
« sette. Il fut blessé. La reine l'apprend. Aussitôt elle  
« écrit à M. de Rochambeau, général de l'armée  
« française : *qu'elle a été instruite du malheur arrivé*

despotisme, étonnaient les esclaves eux-mêmes ! Qui se mêle, sous des déguisements de femme, dans la populace pour l'exciter aux dernières vengeances ? Un marquis de Menou (1), un duc de Broglie, un duc d'Aiguillon, dont les noms suffisent pour nous rappeler les plus abominables souvenirs ! Faut-il dire qui se souille aux journées d'octobre de la plus lâche des trahisons ? Un noble et puissant capitaine des gardes, ce valeureux prince de Poix, que l'on voit d'abord quitter son poste, et courir à l'As-

---

*« à M. Charles de Lameth; qu'il n'est pas riche; qu'elle  
« le prie de prendre le plus grand soin de lui, et de lui  
« avancer tout l'argent qui lui sera nécessaire; qu'il en  
« sera remboursé sur sa cassette. »*

(1) C'est ce marquis de Menou qui, devenu plus tard général des armées républicaines, apostasiait en Égypte, et se faisait appeler Abdallah-Menou.

semblée nationale déposer ses dignités et son cordon bleu ! Et cependant il est encore bon que l'on sache que, parmi ceux qui poussent au désordre, se trouvent le marquis de Pontécoulant lui-même, major général des gardes, et son jeune fils, le protégé de la reine, et déjà officier des gardes.

Or, pour faire ici la part de tout le monde, il faut avouer qu'une nation qui consent à prendre pour guides de tels hommes ne montre elle-même ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de prudence. Que peut-elle attendre d'anciens courtisans révoltés, peuple de ruelles et d'anti-chambres ? Et n'est-ce pas souscrire d'avance à la ruine de l'État que d'en confier la destinée à cette race de grands seigneurs perfides, tout prêts à porter dans la reconstruction de l'ordre social la bassesse de leur caractère et le dérèglement de leurs mœurs ? Vous ne les verrez un

moment à la tête des factions que pour les rendre odieuses, pour achever l'ouvrage de la régence et détruire jusqu'aux dernières traces de cette noble civilisation du dix-septième siècle, dont la haute sagesse de tant de beaux génies avait doté la France.

Que l'on ne s'imagine pas toutefois que je veuille, en rendant au dix-septième siècle l'hommage qui lui est dû, méconnaître ou diminuer la gloire des grands écrivains qui ont honoré le siècle suivant. Il suffirait à la cabale qui les traite avec tant de mépris de remonter à la source du mal pour être beaucoup plus indulgente. Philosophes sans croyances, esprits légers et sceptiques, ils n'eurent que le tort du moins d'être la trop fidèle expression des mœurs de leur temps, corrompues par l'exemple de celui qu'on a appelé le grand roi, et à jamais détruites par les vices de ses succes-

seurs. On les accuse d'avoir préparé la révolution, mais c'est aux dissolutions de la cour et du clergé qu'il faut en attribuer la première cause.

## SECONDE ÉPREUVE.

---

### LA RÉVOLUTION

DE

## QUATRE-VINGT-NEUF.

seurs. On les accuse d'avoir préparé la révolution, mais c'est aux dissolutions de la cour et du clergé qu'il faut en attribuer la première cause.

## SECONDE ÉPREUVE.

LA RÉVOLUTION

QUATRE-VINGT-NEUF.

## CHAPITRE I.

La funeste influence des hommes de cour décide de cette nouvelle épreuve.

— On se jette dans la route des abominations. — La victime royale. —

Ruine de ceux qui continuent la corruption.

Que s'est-il donc passé dans cette cour naguère si vaine de son faste et de sa puissance, nageant dans l'ivresse du bonheur, dans les fêtes et dans les plaisirs ? Hélas ! tous

les palais sont déserts, tous les châteaux abandonnés, et Versailles lui-même, Versailles aux resplendissantes galeries, n'est plus qu'une morne et effrayante solitude. C'est que déjà la cour porte le poids du châtement; c'est qu'une horrible tempête vient de disperser ces grands et ces princes qui se croyaient au-dessus des orages. Et, cependant, à peine éclate parmi nous la juste colère de Dieu, qu'elle est détournée déjà de ses voies de justice, et corrompue par ceux qui se chargent de lui prêter leurs mains impures. Horrible et sacrilège profanation ! Ce sont les coupables eux-mêmes qui s'emparent du glaive suspendu sur leurs têtes, et avant de recevoir le prix de leurs crimes, ils ont eu le temps d'imprimer à la vengeance publique le caractère odieux de la persécution et de l'assassinat.

Vous ne voyez, en effet, à la tête des premiers

soulèvements que des hommes considérables, et quelquefois de très-grands seigneurs, jaloux de se surpasser dans de nouveaux attentats. Et ceux qui ne se mêlent point ouvertement de la révolte ont encore d'autres moyens de la servir, ou par des avis secrètement donnés, ou par l'impunité même qu'ils assurent aux coupables. Je ne parle point des trésors que l'on épuise pour entretenir la sédition, les preuves en sont partout. Mais, à cet égard, rien n'approche du mal qu'a pu nous faire le parti d'Orléans. C'est l'argent à la main qu'il commande tous les crimes. C'est par un vil salaire qu'il entretient à son service ce ramas d'aventuriers et de brigands, chargés de représenter le peuple et de commettre son nom dans l'épreuve nouvelle à laquelle la France vient d'être soumise.

Une triste fatalité pèse sur tous ces événements; et l'on ne comprendra jamais comment

la nation, surprise par cette poignée de scélérats, a pu devenir en un instant la proie de leurs bandes féroces. A peine le mot de révolution est-il prononcé, que toutes les espérances qu'on avait pu concevoir, toutes les idées de bonheur dont on avait pu se bercer, disparaissent pour faire place à l'affreuse réalité des massacres. Les scènes d'horreur se multiplient de tous côtés ; de tous côtés règnent le meurtre et le brigandage ; et dans le changement rapide qui vient de se faire sous nos yeux, des hommes jusqu'alors inconnus ont eu le temps déjà de s'acquérir une effroyable célébrité. Ce n'est pas sans raison apparemment que les noms des Tallien, des Barras, des Santerre glacent d'épouvante les esprits. On sait que ces farouches tribuns ont eux-mêmes préparé le massacre des prisonniers d'Orléans, par lequel vient de s'ouvrir la révolution ; on sait, en outre, qu'ils ont partagé avec les assassins les

dépouilles de leurs victimes. Et comment l'horreur ne redoublerait-elle pas, lorsque, au milieu des effroyables circonstances de ce massacre, on rapporte que les égorgeurs, pour aller plus vite, ont coupé non-seulement des oreilles dont ils ne pouvaient arracher les anneaux, mais des doigts, des mains couvertes de diamants, qu'ils cachent ensuite dans leurs poches?

Or, ces hommes atroces qui déshonorent la révolution, les Tallien, les Danton, les Barras, ne laisseront pas longtemps reposer leurs exécrables bandes. Vous les retrouvez bientôt à la porte des prisons, où deux jours de suite elles assassinent tout ce qu'on veut livrer à leur sanglante massue. Et ce qui ne permet point de douter que ce soit un coup prémédité, un plan conçu de longue main, ce sont les mesures qui ont été prises pour en assurer l'exécution. De nouveaux assassins entrent dans Paris, et de la

chaux, des balais, du vinaigre sont commandés d'avance pour nettoyer les rues inondées de sang où doit se passer cette horrible boucherie. C'est ainsi que se trouve démentie la prétendue complicité du peuple, de ce peuple véritable dont on a calomnieusement pris le nom, et qu'il faut bien se garder de confondre avec une faction née sur les degrés du trône, et qui a mis dans le crime toutes ses espérances.

Le mal, du reste, augmente chaque jour, et les hommes, qui ont fait du meurtre le principal ressort de leur domination, portent jusque dans le sanctuaire de la justice le pillage et l'assassinat. C'est un Fouquier-Tinville, c'est un Coffinhal que l'on charge de pourvoir aux condamnations; et tous ensemble, juges et jurés, n'ont d'autre mission que de continuer le massacre. Comme les égorgeurs de Maillard ou de Héron, ils s'approprient aussi l'or et les bijoux

de leurs victimes, et vont au greffe en faire le partage. Ils savent très-bien que nul de ceux qui comparaissent devant leur tribunal ne doit échapper à la mort ; et c'est avant l'audience même qu'on règle les parts du butin, et que le bourreau vient savoir de quel nombre de charrettes il aura besoin pour conduire à l'échafaud des gens qui ne sont pas encore jugés.

Et voilà comme le char de la révolution, égaré dans des routes d'iniquité, finira par écraser ses propres guides. Sans doute ils périront ceux qui n'ont vu dans ces jours de colère qu'une occasion de s'abandonner à leur naturel féroce, ceux qui se sont fait un jeu de tous les forfaits et de toutes les corruptions. Ils ont commis un crime qui n'est pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre, ils ont péché contre l'esprit. Mais aussi malheur à toi, nation oublieuse, qui n'as de palmes que pour la violence et la perfidie !

Malheur à toi, qui te condamnes à subir la longue succession des intrigants et des malfaiteurs de tous les régimes ! Un jour viendra que tu tomberas dans leurs pièges, et alors ils se moqueront de ta sottise, ils riront de ton aveuglement ! Pour toi le temps des devoirs faciles est passé, le temps de ces douces et paternelles épreuves qui ne consistaient qu'à persévérer dans le bien. Il te faudra désormais marcher au milieu des abîmes, au milieu des convulsions de l'ordre social, des cris et des gémissements de la patrie en deuil.

Que ceux qui se sont imaginé qu'on ne pouvait lasser la patience du ciel, se réveillent au son lugubre de l'instrument de supplice, tombant et retombant sans cesse, et moissonnant les plus illustres têtes du royaume. Qu'ils reconnaissent à cet affreux spectacle les derniers excès d'une corruption inouïe, et le fruit même

de ces mœurs déréglées qui partirent de la cour et souillèrent la fin de la monarchie. C'est une grande expiation imposée à la France; et dans cet épouvantable holocauste, chaque rang, chaque état, chaque famille doit sa victime, innocente ou coupable, à la société décimée par le bourreau. Déjà Louis XVI vient de payer de sa tête la coupable indulgence du monarque, et les attentats trop longtemps impunis des princes de sa maison. Et bientôt, à son tour, passe sous le glaive exterminateur, le petit-fils du régent, ce Philippe-Egalité, dont l'échafaud réclame le sang impur. Puis, après lui, justice est faite des Sillery, des Custine, des Lauzun, de cette bande de grands seigneurs malfamés, qui s'apprêtent encore à trahir la patrie, comme ils ont naguère trahi la confiance et l'amitié du roi.

Tel est, cependant, le malheureux état des choses, que les condamnations les plus justes

perdent tout le mérite de l'exemple, et ne sont d'aucune vertu au milieu de tant de forfaits atroces que l'on commet au nom de la justice. Encore si les hommes qui précipitent la France vers l'échafaud montraient quelque droiture d'intention ; s'ils pouvaient donner pour excuse quelque chose qui ressemblât à l'austérité sauvage des mœurs républicaines ! Mais non, jamais la fourberie ne fut poussée plus loin, et jamais plus révoltant cynisme ne se trouva joint à de plus épouvantables fureurs.

On dépouille de leurs richesses les deux premiers ordres de l'État, on proscriit, on tue beaucoup de malhonnêtes gens ; mais avec la ferme volonté de suivre leur mauvaise vie, et de les surpasser encore, s'il est possible. Le trône est à peine renversé, qu'un nouveau despotisme, mille fois plus abominable, s'établit sous le nom de république ; et de tous côtés

s'érigent en représentants du peuple des hommes qui ne sont que les représentants du vice et du crime. Prompt a été leur triomphe, et plus prompt encore sera leur châtement ; car la mort de Louis XVI, qui les fait héritiers du pouvoir, cette mort si désirée, dont ils n'ont plus qu'à recueillir le fruit, devient pour eux une source de nouvelles divisions, et comme le signal de leur propre ruine. Tous alors veulent dicter des lois, tous veulent usurper la puissance souveraine ; et sur la tombe du roi décapité commencent ces basses et odieuses intrigues qui vont toutes se dénouer à l'échafaud.

et dirigent en représailles des peuples dont  
mesurés ne sont que les représentants du vice  
et du crime. Près d'un siècle est écoulé, et plus  
prompts encore sera leur christianisme en la nuit  
de l'année XVI, que les fait historiques du jour  
cette mort si désirée dont ils n'ont plus d'a  
renouveau le fruit, ils vivent pour eux une source  
de nouvelles divisions, et d'indignes signales  
leur propre ruine et d'ailleurs veulent dire des  
lois sans vouloir nuire à la puissance souveraine  
ruine; et sur la tombe du roi de captivité commencent  
cette est basse et odieuse entreprise qui veut  
toutes se dénoncer à l'échelle de la justice  
et avec une sanglante détermination de punir  
sur un autre tout ce qui de justice est  
de la seigneurie, et il est possible  
Le trône est à peine restauré, qu'un nouveau  
despotisme, mille fois plus abominable, s'éleva  
sur le front de la capitale de nos jours.

## CHAPITRE II.

La convention tourne inutilement contre elle-même son bras homicide.

— Le crime renaît sans cesse, du crime. — C'est au 9 thermidor la race  
des voleurs et des assassins qui triomphe

Ceux qui savent à quelles épreuves nous met  
la prospérité ne s'étonneront sans doute pas  
qu'il ait suffi d'une vaine apparence de succès  
pour perdre les faux amis du peuple. Ils com-

prendront que le moment est arrivé où vont se tourner les uns contre les autres ces hommes furieux qui se sont d'abord ligués contre l'ordre social, et qui n'ont plus maintenant qu'à dresser pour eux-mêmes la guillotine. Il faut que cette terrible convention, qui tient la hache levée sur toute la France, paye le prix des cruautés ; il faut qu'elle laisse retomber sur elle son propre bras, quand il n'est plus d'autre bras capable de la punir. C'est toute une compagnie jugée à mort, toute une compagnie dont les membres doivent incessamment disparaître au milieu de la tempête, proscrits à leur tour par bandes nombreuses comme ils proscrivaient les autres.

Les *girondins* tombent les premiers, et c'est par la mise hors la loi de cet orgueilleux parti que s'ouvre l'horrible drame de la terreur. Survient ensuite la condamnation des *hébertistes*,

ces monstres de débauche et de cruauté qui se targuèrent un moment de tous les crimes. On les avait vus promener triomphalement par les rues leur déesse de la Raison, et faire asseoir sur nos autels profanés ces crapuleuses divinités. Le comité de salut public leur fait expier cet abominable sacrilège. Puis, à quelques jours de là, monte encore sur l'échafaud la faction *dantoniste*, aussi appelée la faction des *indulgents* ; non qu'il entrât dans sa politique moins de violence ou de férocité, mais parce que, de même que son chef, elle avait pour principe de fermer les yeux sur tous les crimes, de tendre la main à tous les malfaiteurs.

Enfin, comme pour clore cette longue suite d'expiations, arrive le tour de ceux qui semblaient devoir présider aux destins de la république. Lorsqu'on eût à peine osé prononcer leurs noms terribles, tout à coup une nouvelle

proscription vient frapper les chefs du parti montagnard, ces fiers tribuns dont l'inflexible caractère ne sut jamais transiger avec l'orgueil ou la cupidité des factions.

Combien de fois, en effet, n'avait-on pas vu ce qu'on appelait la *Montagne* dénoncer en pleine assemblée ces *indulgents*, ces *immoraux* qui, par des crimes sans exemple, déshonoraient et la convention et la république? Combien de fois n'était-il pas arrivé à ses membres inexorables de presser les condamnations des plus ignobles coryphées de la populace, dont ils se lassaient apparemment de partager la honte? Tantôt c'est Robespierre qui, du haut de la tribune, se tournant vers les auteurs d'une démagogie furieuse, leur crie de toute sa force : « Cessez de perdre l'État par vos doctrines insensées. L'égalité des biens est une chimère ; et le véritable amour de la liberté n'en-

« gendre point l'athéisme. » Tantôt c'est son disciple Saint-Just, dont la rigoureuse logique apostrophe en ces termes la convention elle-même : « Les factieux sont révolutionnaires dans le sens de crime; pour vous, vous devez être dans le sens de la probité et du législateur. »

Cependant la dernière heure de Robespierre lui-même est venue. Ni l'autorité si grande de sa parole, ni le courage inflexible et désespéré de Saint-Just ne peuvent conjurer la tempête qui s'est élevée contre eux au sein de la convention. Du faite de la puissance, Robespierre et ses montagnards sont envoyés à l'échafaud. Et par qui, grand Dieu ! par les impurs débris de toutes les factions vaincues, par les restes infâmes des plus criminelles cabales dont vient de se former à la hâte le parti *thermidorien*. Or, tout en se couvrant du voile de la mo-

dération, les thermidoriens ne cessent de poursuivre l'œuvre fatale de la terreur ; et, après avoir mis à mort leurs plus redoutables ennemis, après avoir proscrit ou égorgé une partie de la convention, ils préludent, le lendemain, à de nouveaux massacres par l'effroyable exécution des soixante et onze membres de la commune.

Que de sang inutilement répandu dans ces nouvelles épreuves que vient de subir la France ! Que de scènes de carnage, que d'expiations terribles qui n'aboutiront qu'à faire descendre le pouvoir à la lie du parti révolutionnaire ! Rien n'a peut-être plus contribué que le 9 thermidor à dégrader parmi nous l'autorité. Ce sont les Barras, les Legendre, les Tallien qui s'en emparent ; et une fois maîtres des affaires, on sait ce que peuvent de pareilles gens ! Le gouvernement n'est plus dès lors qu'une longue orgie de

voleurs et d'assassins, promenant dans leurs mains sanglantes la joyeuse coupe du banquet.

Enfin, dans le progrès de notre avilissement, la faction thermidorienne complète son triomphe par la dictature de Barras, déguisée sous le nom de directoire. Et c'est à l'ombre de cette lâche tyrannie que se gorge de richesses et marche tête levée une bande de complices privilégiés, que ne retient plus la formidable voix de la Montagne et le salutaire contre-poids de l'échafaud. Sous le directeur Barras, on se croirait revenu aux plus mauvais règnes dont l'histoire garde le souvenir, aux plus honteuses dissolutions de la cour du régent. Il n'est entouré que des plus vils transfuges de la convention, que de bandits à gages, que d'intrigants et de prostituées, liés ensemble par un commerce infâme.

J'ai parlé de la funeste influence que la haute

noblesse avait eue sur notre révolution. Eh bien, ce même Barras, qui asservit et corrompt déjà la république, était naguère homme de cour lui-même, et l'un de ces grands seigneurs avilis dont l'inquiète corruption embrassa par malheur la cause du peuple. Dès les premiers jours de la révolution, son nom, comme celui de Tallien, comme celui de Danton, se trouve mêlé à tous les massacres, à tous les brigandages qui jetèrent d'abord le gouvernement républicain dans des voies funestes. On peut le dire en toute vérité, des hommes tels qu'un comte de Barras, qu'un marquis de Saint-Hurugue, des Lameth et des Mirabeau, et tant d'autres que chacun peut nommer, n'ont servi qu'à initier le peuple à des vices ou à des crimes qui lui étaient inconnus. Ainsi, c'est un Barère de Vieuzac qui perpétue sous la république cette souplesse d'esprit et cette lâcheté de courtisan dont il s'était

imbu dans la société sceptique de la vieille monarchie. Ainsi, c'est un Hérault de Séchelles qui porte parmi les Dantonistes le goût des richesses et des voluptés, qu'il avait lui-même puisé à la cour. Et faut-il apprendre à ceux qui l'ignorent que le fameux Scipion Duroure, ce membre si féroce de la commune de Paris, et en même temps de mœurs si dépravées, appartenait à la noble maison des Duroure? Faut-il leur dire que l'un des plus impitoyables jurés du tribunal révolutionnaire, Pierre Antonelle, n'était autre que l'ancien marquis d'Antonelle?

Soyons donc moins surpris de l'étrange spectacle que nous donne le directeur Barras, ce farouche jacobin, cet incorruptible montagnard, allant habiter un palais, prenant des gardes, et faisant, comme on dit, sa maison. On conçoit que l'ancien gentilhomme fasse bon marché de ses nouvelles opinions démagogiques, et qu'il lui

importe peu d'insulter par des fêtes splendides aux mânes de tant de victimes immolées au grand principe de l'égalité. Ce que prise le plus Barras dans la révolution, c'est le droit pour lui de régler l'étiquette du Luxembourg, de rétablir un grand veneur, et de couvrir de ses propres équipages les anciennes forêts royales. Et qui donc aura, s'il vous plaît, l'honneur insigne d'être dans les bonnes grâces de la nouvelle cour et de commander à la vénerie du héros thermidorien? Encore un homme de naissance, encore un rejeton de cette aristocratie corrompue qui fournit à tous les dérèglements, le jeune Alexandre de Girardin.

Hélas! quelques jours nous séparent à peine de la terreur, et déjà tous les abus reparaissent l'un après l'autre. Les intrigues et les prodigalités de ce malheureux temps sont assez connues. Et toutefois parmi les scandaleuses fortu-

nes dont il a été la source, je n'en sais point de plus fatale à la France que celle du jeune soldat ambitieux qui ne craignit pas de payer d'un honteux mariage la faveur encore plus honteuse du chef de l'État. Car au moment de rompre avec madame de Beauharnais, Barras songeait à lui procurer un établissement ; et en homme qui sait la cour, il donne pour dot à l'époux de sa maîtresse le commandement de l'armée d'Italie. Voilà comme revivent déjà dans notre révolution les usages, et les mœurs des anciens courtisans ; et il ne nous reste plus qu'à admirer les bonnes traditions de Barras, et cette rouerie de grand seigneur faisant acquitter par la république les dettes de sa mauvaise vie.

Au rôle personnel que joue Bonaparte sous le Directoire, il est facile de reconnaître l'élève de la faction thermidorienne. Persuadé que sa seule valeur peut lui en permettre le succès,

plus haut il a été le source, ja n'en suis point de plus faible à la source que celle du jeune soldat accablé par ne craignit pas de payer d'un bouton d'argent la faveur d'un ou deux plus hauts de quel de l'état. Car au moment de rompre avec madame de Beauharnais, Barras songait à lui procurer un établissement ; et son homme qui sait la cour, s'efforça pour doter l'époux de sa maîtresse le commencement de l'année 1795. Voilà comme se jouent les passions humaines au sein des républiques, et les mœurs des nations civilisées ; et si nous resté plus qu'à décrire les diverses traditions de Paris, et cette intrigue de grand seigneur faisant redouter par la république les ducs de sa majesté, n'est pas.

de la terre, et les deux separaient l'un après l'autre. Les intrigues et les prodiges de ce malheureux temps sont assez connus. Et toutes les fois que les scandales de fortune

### CHAPITRE III.

Bonaparte prolonge l'épreuve. — Le parjure soldat de la république. —  
Orgueil insensé des hommes de l'empire et leur prompt châtement. —  
La France punie de sa complicité par l'irruption des armées étrangères.  
— De même que la monarchie, l'empire a aussi sa grande expia-  
tion.

Au rôle perfide que joue Bonaparte sous le directoire, il est facile de reconnaître l'élève de la faction thermidorienne. Personne ne saura mieux que lui en perpétuer la politi-

que, et toutes les violences et tous les attentats.

On a dit qu'il était la révolution *incarnée*, qu'il était la révolution *faite homme*. Or, je le crois volontiers, si l'on entend parler de la révolution de thermidor, de la révolution des Tallien et des Barras. C'est dans leur sens qu'il se montre si grand révolutionnaire, dans le sens de la honte et du crime, comme disait Saint-Just, et il comblera les espérances d'un parti qui n'a feint de châtier les grands que pour se mettre à leur place, qui ne s'est couvert du masque de la liberté que pour établir sa propre tyrannie.

Quoique Bonaparte eût déjà rendu son nom célèbre en Italie, il sent le besoin de l'élever encore plus haut. Et le perfide lieutenant du directoire, abandonnant nos frontières menacées, court demander à l'Égypte cet éclat des expéditions lointaines dont ne manquèrent jamais de

se parer les usurpateurs habiles. Il ne voulait qu'éblouir le peuple par quelque grande victoire; puis, tel qu'un lâche déserteur, il se hâte de revenir en France consommer sa trahison.

Thermidor avait mis les traîtres et les voleurs à l'abri du châtement; le 18 brumaire les convie à cet autre brigandage qu'on appelle champs de bataille et conquêtes. Danton, en passant un jour avec Camille Desmoulins dans la rue de l'Université, disait à son ami : « Il faudra pourtant bien que nous venions à notre tour habiter ces beaux hôtels. » Eh bien, le dirai-je, le consulat et l'empire n'ont été que l'accomplissement de ce misérable souhait.

Maître du gouvernement, Bonaparte affecte une hypocrite colère contre les horreurs de la révolution, et ne s'épargne lui-même aucun des crimes dont il l'accuse. Il n'a point oublié son ancien métier; ce sont encore les mesures *expé-*

*ditives* qu'il prenait à Toulon (1) et sous le directoire. Ainsi, pour en finir avec la Vendée, le premier consul donnera l'ordre d'arrêter des chefs royalistes venus pour traiter de la paix, et il les fera fusiller leur sauf-conduit à la main. Pour se débarrasser du noble rejeton des Condés, il le fera traitreusement juger par d'imbéciles officiers de son armée, par des Fouquier-Tinville en uniforme; et l'on assassinera dans les fossés de Vincennes celui qu'on est allé, contre

---

(1) Voici ce qu'écrivait à la convention l'homme sensible qui se déchaîne ensuite contre les *jacobins* : « C'est en marchant dans le sang des traîtres, « dit-il, que je vous annonce que vos ordres sont « exécutés... Ni l'âge ni le sexe n'ont été épargnés. « Ceux qui n'ont été que blessés par le canon ré- « publicain ont été dépêchés par le glaive de la « liberté. Salut et admiration !

« BRUTUS BONAPARTE, citoyen sans culotte. »

le droit des gens, arrêter au delà de nos frontières (1). Le dernier cri de désespoir que nous

---

(1) A peine le duc d'Enghien est-il arrivé à Vincennes, que la nuit même une commission s'assemble pour le juger. Mais c'est pour la forme seulement, car l'arrêt avait été d'avance prononcé aux Tuileries, et la commission se trouve évidemment placée sous l'autorité d'un aide de camp de Bonaparte (Savary, duc de Rovigo), *de ce général qui était venu, comme le déclare le comte Hullin lui-même, se poster derrière le fauteuil du président.* En effet, les juges ayant manifesté l'intention de recourir à la clémence du premier consul, ce même général, toujours à son poste, arrache la plume des mains du président, et dit d'un ton de maître : *Votre affaire est finie, maintenant cela me regarde!* Et le misérable disait vrai. Une fosse venait d'être creusée pendant le jugement du prince, et l'aide de camp Savary, *l'homme qui, pour me servir des propres expressions du président Hullin, avait l'ordre de négliger toutes les formalités, fait*

sent les républicains n'excitera dans son âme que des sentiments de haine et de fureur, et il l'étouffera d'abord dans le sang des Aréna, des Topino-Lebrun, des Cerrachi et de leurs amis. Que des cours prévôtales, jugeant militairement et sans appel, soient utiles à ses desseins, et il couvrira la France de ces iniques tribunaux. Que la justice se refuse à entrer dans ses vengeances, et il privera de leurs charges des juges intègres, et au besoin il les jettera dans les prisons.

Voilà comme de forfaits en forfaits nous ar-

---

sur-le-champ saisir sa victime; et, avant que la commission ait eu le temps de se séparer, on entend le bruit d'une décharge de mousqueterie qui annonce qu'un grand crime vient d'être commis, qu'un nouvel assassinat vient de souiller le gouvernement de Bonaparte.

rivons à cette misérable comédie de l'empire, où le protégé de Barras, assis sur le vieux trône des Bourbons, pense à donner à la France une dynastie nouvelle. Alors toutes les distinctions que la révolution avait détruites, toutes les vaines et inutiles grandeurs de l'ancienne cour, Bonaparte les fait revivre pour en parer ses lieutenants, c'est-à-dire, ses complices. Le chef de l'Etat veut que, comme la sienne, toute apostasie soit éclatante ; et c'est pour cette raison qu'il élève aux premières dignités les hommes qui se sont le plus signalés parmi les jacobins. Il leur distribue comme butin de guerre les palais et les châteaux, et les amène à soupirer après ces mêmes titres qui suffisaient jadis pour exciter leur fureur.

Partout où la révolution avait porté le gouvernement républicain, ce sont maintenant des trônes que l'on reconstruit, des rois que l'on

remet à la tête des peuples. A nos fanatiques apôtres de l'égalité, il faut des États, ou tout au moins des dotations ; c'est pour eux que l'on va déchiqúeter encore une fois l'Europe en seigneuries et en principautés. Ainsi, par exemple, tandis que l'ancien *mitrailleur* des Lyonnais, cet impitoyable Fouché de Nantes, dont Robespierre dénonça plus d'une fois à la tribune les violences et les attentats, se trouve, sous le nom de duc d'Otrante, métamorphosé en haut et puissant seigneur, le lâche et perfide Cambacérès, l'inventeur du tribunal révolutionnaire, le promoteur de la fête du 21 janvier, devient lui-même duc de Parme, altesse et prince sérénissime.

Et puis, tous ces généraux fameux de la révolution, tous ces parjures soldats de la convention et de la république, qui n'avaient tiré l'épée que pour la cause de la démocratie, quel

rang assez élevé pourra-t-on leur faire dans l'Etat? Pensez-vous qu'ils s'en tiennent à n'être que les hauts barons du nouvel empire? Oh! non, sans doute. Ce qui suffisait aux fidèles compagnons de saint Louis ne saurait contenter les transfuges du parti populaire. Bonaparte l'a bien compris, et il s'est arrangé d'abord pour satisfaire les plus difficiles. Voilà comme d'un Berthier il a fait un prince de Wagram, d'un Masséna un duc de Rivoli, d'un Junot un duc d'Abrantès, d'un Lannes un duc de Montebello, d'un Soult un duc de Dalmatie, d'un Victor un duc de Bellune, d'un Bernadotte un prince de Ponte-Corvo, d'un Ney un prince de la Moscowa, d'un Savary un duc de Rovigo, d'un Marmont un duc de Raguse! Et je ne parle point de sa propre famille, de ses frères et beaux-frères dont il remplissait les trônes de l'Europe, et pour lesquels apparemment nous avons con-

quis la Hollande, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne. Tout est redevenu en France distinction de rangs, titres et noblesse; on ne rencontre plus que des chevaliers, des comtes, des barons. Triste et odieuse métamorphose de cette insatiable faction des thermidoriens, qui n'a vu dans le champ des proscriptions qu'une carrière ouverte à la fortune! Téméraire orgueil d'un parti qui ne craint pas d'exposer la France à subir la fatale destinée dont il est lui-même menacé!

Bonaparte usurpe le pouvoir, mais à cette condition qu'il gorgera de richesses, qu'il comblera de faveurs ceux qui l'ont aidé à asservir la patrie. Pourvu qu'on leur fasse bonne part dans les dépouilles du peuple, qu'importent à ces austères républicains les droits et la liberté que deux millions d'hommes ont payés de leur sang? Que leur importe la ruine de l'État,

pourvu qu'ils jouissent du présent ? Mais déjà ils se trouvent à l'étroit dans la France ; elle ne leur semble plus une proie digne de leur cupidité. Et c'est alors qu'ils se jettent au delà de nos frontières, et vont chez les nations voisines porter le brigandage et la dévastation : si bien que l'Europe, qui nous appelait de ses vœux, l'Europe, qui nous avait pris d'abord pour des libérateurs, en est réduite maintenant à déplorer les triomphes de la France.

Il est vrai que nos armées s'affaiblissent, que nous perdons nos meilleurs soldats et nos plus fidèles alliés ! Mais, en revanche, nous avons la consolation de voir ceux qui les commandent former de riches galeries de tableaux, entasser dans leurs palais tous les prodiges de l'art, toutes les merveilles du monde. « Serait-ce donc, s'écriait Saint-Just, serait-ce donc pour ménager des jouissances à ses tyrans

« que le peuple verse son sang dans les combats, et que toutes les familles portent le deuil de leurs enfants?... »

Or, voilà de quelle manière la mauvaise révolution, atteinte elle-même de l'esprit de vertige, court à sa ruine par des routes encore plus odieuses que celles où vient de se perdre l'ancienne société. Et la France, coupable de tout le mal qu'elle n'a point empêché, payera de son sang l'orgueil de ses conquêtes et le criminel oubli des engagements qu'elle avait pris avec le monde entier. Seulement, dans ce nouveau châtiment, l'horreur des supplices sera remplacée par le carnage des champs de bataille, par la honte des défaites et des invasions. Car c'est là que doivent enfin aboutir tant de guerres injustes, tant de triomphes inhumains, punis à leur tour par des revers et des désastres, selon l'expresse loi de la Providence, qui a toujours

voulu qu'il y eût un rapport manifeste entre la peine et la faute. Pour tout le mal qu'ont fait à l'Europe les effroyables guerres allumées par l'ambition de Bonaparte, ses plus belles légions sont condamnées à périr dans les pays étrangers ; et dix peuples ennemis, passant à leur tour nos frontières, viendront envahir nos provinces et dresser leur tente sous les murs de Paris.

Quels que soient d'ailleurs les torts qu'on puisse reprocher à la France, elle n'en conserve pas moins sur nous ses droits sacrés, elle n'en est pas moins toujours la patrie. Nous la plaignons du fond de l'âme, nous déplorons sa fatale destinée : mais, qu'on le sache bien, nous n'avons de larmes, ni pour la fausse gloire de l'empire ni pour ces aveugles lieutenants de Bonaparte que perdirent leur orgueil et leur mauvaise foi. Nous sommes sans pitié pour les hommes audacieux qui méconnurent la haute

mission qu'ils avaient à remplir, pour les hommes insatiables qui changèrent en sentiments de haine et de mépris le respect profond qu'inspirait jadis la France. Que pour quelques-uns le châtement ait été soudain, que pour d'autres il soit tardif et mystérieux, c'est ce que l'on ne saurait méconnaître. Et quant à ceux qui se croient déjà sûrs de l'impunité, qu'ils comprennent bien qu'un plus long délai ne servira qu'à leur rendre l'épreuve plus terrible. Il n'est point de pardon pour ces hommes corrompus, que n'a pu éclairer le sort funeste de leurs anciens frères d'armes, sortis comme eux du gouvernement populaire, et portant sur l'échafaud la honte de mourir princes et rois.

Et cependant, la grande expiation, celle qui a mis le sceau à toutes les autres, c'est la propre chute de Bonaparte, c'est sa longue et dou-

loureuse agonie sur le rocher de Sainte-Hélène. Terrible et prodigieux spectacle ! où se manifeste dans toute sa profondeur l'ordre éternel de la Providence. Car elle seule sait donner à sa justice ce caractère formidable qui d'âge en âge perpétue la mémoire du châtiment ; elle seule sait frapper les esprits par ces coups inattendus devant lesquels s'humilie notre raison. Ainsi, que le petit-fils de saint Louis porte sa tête sur l'échafaud, que son sang soit répandu par la main du bourreau, comme le sang du plus vil criminel, cette mort ignominieuse d'un roi de vieille race ne fera qu'ajouter à nos impressions de terreur et de pitié ; tandis que le même supplice infligé à Bonaparte tendrait nécessairement à diminuer l'effet d'une punition jugée pour lui toute simple et toute naturelle. Aussi est-ce pour donner à sa ruine l'autorité salutaire d'un grand exemple, qu'on l'enchaîne

au milieu des mers, sur ce vaste échafaud de Sainte-Hélène, où pourront le suivre de leurs avides regards les nations vengées.

Car voilà de quelle manière est entré tout vivant dans la paix du tombeau le soldat ambitieux dont l'épée fut un moment la terreur du monde. C'est là, sur ce rocher battu des tempêtes, que doit mourir celui qui versa plus de sang pour rétablir les privilèges ou les abus de l'ancienne monarchie, que n'en avait fait répandre la révolution dans ses plus mauvais jours. C'est là que, dans d'inexprimables angoisses, va s'éteindre l'insensé qui ne s'est servi de sa puissance que pour instruire le peuple à la violation des lois, pour lui apprendre à mépriser ses serments et ses devoirs les plus sacrés.

Or, en présence de cette grande ruine, on se demande quel sera le sort de la France, le sort d'une nation qui, dans son aveuglement, bénit en-

core l'auteur de tous ses maux et baise la trace des fers qu'il lui a fait porter. On se demande comment pourrait échapper au joug de la servitude un malheureux pays qui en accepte si volontiers les misères et les humiliations. Ose donc, peuple frivole et corrompu, relever des autels frappés de la foudre ! Ose absoudre de ses attentats celui que la main de Dieu même a châtié ! Mais cesse à l'avenir de te plaindre, et apprend enfin pourquoi, dans notre France, nul tyran ne tombe que le pouvoir ne soit déjà promis ; pourquoi nulle idole n'est renversée qu'une autre idole ne soit aussitôt mise à sa place. C'est en vain que tu cours de révolutions en révolutions après un fantôme de liberté toujours prêt à s'enfuir ! C'est en vain que tu cours après cette égalité chrétienne, cette fraternité sainte que repoussent également et ton caractère altier et tes mœurs égoïstes ! Ce qui te manque, peuple malheureux, ce ne sont

ni les occasions ni les événements favorables, c'est la vertu. N'attends point d'un maître jaloux ce que tu n'auras su ni prendre, ni vouloir toi-même.

CHAPITRE I.

TROISIÈME ÉPREUVE.

---

LA

RESTAURATION.

ni les occasions ni les événements favorables,  
c'est la vertu. N'attends point d'un maître jaloux  
ce que tu n'auras su ni prendre, ni vouloir toi-  
même.

TROISIÈME ÉPREUVE.

---

12

RESTAURATION.

## CHAPITRE I.

C'est aux vices des réformateurs que l'on doit le retour de la maison de Bourbon. — Nouvelle épreuve pour la France. — Louis XVIII rapporte malheureusement de l'exil les anciennes mœurs de Versailles. — Princes et courtisans ne justifient que trop, par leur honteuse conduite, les proscriptions dont ils furent victimes.

Si les descendants de Louis XIV n'ont dû leur retour parmi nous qu'à la corruption du principe révolutionnaire, qui leur avait aplani le chemin du trône, il faut bien aussi reconnai-

tre que les hommes d'ancienne race n'ont repris leur rang et leur autorité que parce que les hommes nouveaux se sont trouvés plus vils et plus méprisables que ceux qu'ils étaient venus châtier. Tous les malheurs de la France ont une seule et même cause, l'abominable trahison des factieux qui, dès le commencement, détournèrent la révolution française de ses voies de justice et d'intégrité.

Et cependant le ciel, qui n'accorde aux nations ni paix ni trêve, prépare déjà cette autre épreuve sociale dont la maison de Bourbon va devenir elle-même la pierre de touche. Car on dirait que les princes de cette race n'ont d'autre mission que de rallumer sans cesse le feu de la discorde, que de mettre continuellement aux prises les passions et les intérêts les plus vils. Desorte que, sans eux, on n'eût peut-être jamais pénétré si avant dans le secret des intrigues, et

mis à découvert tant de honte et de turpitudes. Dans la situation unique où se trouvent les Bourbons, ils pouvaient seuls nous faire toucher au doigt les hypocrisies anciennes et nouvelles, et porter la lumière, comme il convient, dans cet épouvantable chaos de mensonges et de bassesses de tous les partis, de sottises et de vanités de tous les états. Leur retour nous apprendra si les hautes classes de la société ont renoncé à l'esprit de privilège, aux désordres et aux lâchetés du dernier siècle ; si les princes de l'Église ont compris qu'ils n'étaient point à la tête des fidèles pour donner des exemples d'orgueil et de mauvaise vie ; si les magistrats et les gouvernants se sont fait des idées plus conformes à la saine et droite justice ; si, enfin, à la manière dont chacun remplit ses devoirs, la révolution a été ce que Dieu voulait qu'elle fût, une grande et solennelle leçon pour tous.

Car dans le cas où le châtimeut aurait en apparence manqué son but, qu'on le sache bien, c'est toujours avec le ciel qu'il faudra compter, et de nouvelles révolutions sont encore dans la main de celui dont on ne désarme point la vengeance.

Ce qu'il est d'ailleurs facile de comprendre, c'est que l'épreuve dont nous parlons doit être également commune à la nation et à ses princes. Le pouvoir n'aura pas été rendu au légitime héritier de la couronne, pour qu'il persévère dans les voies funestes où s'étaient égarés nos princes, pour qu'il retourne à la coupable faiblesse de Louis XVI, aux abominables dissolutions de Louis XV ou du régent. Que ne doit-on pas espérer d'un monarque vieilli dans l'exil, instruit dans la science du malheur, auquel il ne faut que la ferme volonté de réparer tant de maux et de désastres, dont après tout sa

famille fut la première cause? Qui doute que l'amour de la justice, que le noble désir de sauver la patrie ne remplissent l'âme de Louis XVIII dans ce jour funeste où la France conquise et humiliée retourne au gouvernement royal?

Vaines espérances! Il est dit que nous verrons se dissiper jusqu'à la dernière de nos illusions. Les princes français sont malheureusement ce qu'ils étaient avant leur départ; l'étrange aveuglement où ils ont vécu ne leur permet point de reconnaître la main de Dieu dans la ruine de leur maison. Ils se glorifient encore de leurs vices, ils les regardent encore comme la marque de leur grandeur et de leur puissance; et, au lieu d'avoir cultivé dans l'exil ces belles qualités, ces rares vertus qui font les grands rois, ils ne montrent à leur retour en France d'autre ambition que de perpétuer leurs folies et leurs désordres. Ils rentrent le cœur

plein de misérables affections, plein d'absurdes préjugés, traînant toujours après eux la même espèce de flatteurs et de courtisans. Je ne veux parler ici que de ceux qui tiennent le premier rang. C'est un comte de Blacas, vil successeur du comte d'Avaray dans la honteuse tendresse de Louis XVIII (1) et depuis long-

---

(1) On a peine à concevoir comment ce prince, dont l'ambition fut toujours de passer pour un esprit profond, pour un grand et habile politique, a pu se trahir au point de publier la dégoûtante relation de son voyage à Coblenz. Que la famille royale soit en danger, que l'État lui-même coure à sa ruine, le noble frère du roi, touché d'une autre douleur, ne s'occupe que de la santé de son cher d'Avaray, *qui lui avoue enfin qu'il crache le sang. Et, continue Monsieur, je n'en vis que trop la preuve dans son mouchoir, dont je me saisis par une espèce de mouvement machinal aussitôt qu'il m'eut fait cet aveu.*

temps connu à Artwell par ses basses intrigues. C'est un comte de B..... poursuivi et condamné en Angleterre à la peine capitale pour ses vols et ses malversations dans la légion de Maillebois dont il était le trésorier. C'est encore un duc d'A....., qui, bien avant la révolution et lorsqu'il n'était que duc de P....., fut obligé de quitter la France pour se soustraire à une accusation d'empoisonnement sur la duchesse sa femme. Or, ne voilà-t-il pas vraiment de dignes et preux chevaliers, bien capables de faire honneur au légitime monarque qui ne remonte, dit-il, sur le trône de ses pères que pour consoler la France et lui rendre ses mœurs et sa religion.

Et cependant nous ne pouvons oublier cette autre volée de grands seigneurs oisifs, restés paisiblement en France pendant que la noblesse émigrail, et tout disposés à renier pour un vil

intérêt, leurs titres et leur foi. Ils retournent d'abord aux Tuileries s'emparer des antichambres ; et ce sont eux encore qui obtiennent les plus douces caresses des Bourbons. Savez-vous avec qui la duchesse d'Angoulême paraît la première fois en public ? Avec le prince de Poix lui-même, ce lâche capitaine des gardes, ce traître fameux des journées d'octobre, qui, au retour de la dauphine, se présente effrontément pour lui donner le bras ! Savez-vous sur qui la princesse jette les yeux pour en faire son chevalier d'honneur ? Sur ce même Mathieu de Montmorency qui fut le premier à se tourner contre la cour. Savez-vous à qui sera donnée la charge de grand veneur ? A ce même comte de Girardin, enfant gâté du directoire, le grand veneur et le commensal de Barras. Savez-vous quel est l'homme d'État par excellence que choisira Louis XVIII pour inaugurer son règne ? Ce ma-

lencontreux abbé de Montesquiou, ce mauvais prêtre, plus mauvais ministre encore, que le goût des aventures ou son aveugle crédulité avaient, au temps du directoire, rendu le jouet de toutes les intrigantes, payées et rémunérées avec l'argent du prétendant.

Il est une chose, du reste, qui passe la vraisemblance. Vous connaissez l'ancien évêque d'Autun, le grand pontife de la fédération, ce prêtre apostat qui fut l'opprobre de l'Église et de la cour, ce traître abominable qui sort des conseils de Bonaparte plus criminel encore et plus souillé qu'il n'y était entré. Eh bien, cet homme, dont le nom fera éternellement rougir la France, est un de ceux que le monarque admet le plus volontiers dans sa familiarité, un de ces grands seigneurs flétris, pour lesquels se rouvre à deux battants la porte des Tuileries.

l'empereur abbd de Montecassin en mauvais  
pêtre, plus mauvais ministre encore, par les  
rois des royaumes ou son avoué exécutif  
avaient au temps du vicarage, rendu le jouet  
de toutes les intrigues, payées et impayées  
avec l'argent du monastère, et par les évêques  
Il est une chose, du reste, qui passe la vraie  
semblance. Vous connaissez l'ancien évêque  
d'Autun, le grand pontife de la féodalité, ce  
prêtre-pape qui fut l'opprobre de l'église et de  
la cour, ce traître abominable qui sort des con-  
seils de Bonaparte plus criminel encore et plus  
souillé qu'il n'y était entré. Eh bien, cet homme  
me dont le nom fut éternellement rougi, la  
France est en de ceux que le monarque saint  
le plus volontiers dans sa familiarité, un de ces  
grands seigneurs féodaux, pour lesquels se rou-  
virent à deux battants la porte des Tuileries.  
Louis XVIII pour inaugurer son règne.

## CHAPITRE II.

Les hommes de la révolution reviennent au pouvoir. — Rivalité de bassesses entre les renégats de la Montagne et les débris surannés de l'Œil-de-Bœuf. — Littérature de l'invasion. — Mignons et maîtresses.

— Que Louis XVIII appelle aux affaires les hommes de la révolution, et dans son choix il ne montrera ni plus de sagesse ni plus d'équité. Qui prend-il d'abord pour ministre ? Ce général Du-

pont dont l'Espagne proclame encore la honte. Et qui lui succédera ? Un Soult, un Davoust, gens tout prêts à retourner à leur ancien maître. Puis arrive le duc d'Otrante, le régicide Fouché, qui, toujours un pied dans le sang et l'autre dans la police, flatte et trahit sans cesse tous les gouvernements. Louis XVIII ne s'épargne même pas la honte de demander à Barras des conseils. Le duc de Blacas part tout exprès pour le Midi, et va de la part du roi consulter l'oracle sanglant qui vota la mort de Louis XVI sans sursis ni appel. Il porte des paroles amies à celui qui fit, après le neuf thermidor, décréter la fête anniversaire de la mort du *tyran*.

Il y a, dans l'amnistie que le monarque accorde à ceux qui sont en exil, la même affectation de cynique indulgence. Habitué à se jouer de tout ce qui est règle et principe, il veut, comme pour blesser l'opinion publique, que le par-

don aille d'abord consoler les hommes dont la France a le plus à se plaindre. C'est ainsi que l'on permet à l'archichancelier de rentrer en France, qu'on laisse revenir de Belgique ce misérable Cambacérès, dont la démagogique éloquence accusait en quatre-vingt-treize la lenteur des tribunaux ordinaires, et demandait à grands cris un Fouquier-Tinville. Son gracieux souverain le rétablit, sinon dans ses charges, du moins dans ses dignités. Il rend le titre de duc au montagnard farouche, que la convention avait chargé d'assister au supplice de Louis XVI et d'enlever son corps sur l'échafaud. Belle mission ! et qui méritait bien quelque reconnaissance du royal frère de la victime.

Voilà sans doute le comble de la bassesse ! Mais encore faut-il que vous sachiez que le crédit dont jouissent auprès de Louis XVIII les plus abjects débris de la mauvaise révolution,

ce prince est tout prêt à l'accorder à quiconque saura se faire un mérite de ses vices et de sa fourberie. Il n'est déterminé par aucune autre considération dans le choix des hommes nouveaux, favoris ou mignons, auxquels il ouvre la carrière du pouvoir; et il ne craint pas d'embarrasser l'Etat d'une foule de malhonnêtes gens, que l'on verra tourner ensuite contre la France leur honteuse industrie.

Mettez de ce nombre vos jeunes hommes de lettres qui, pour arriver à être des hommes d'Etat, chantent sur tous les tons les bienfaits de l'invasion, vos poètes surtout et vos philosophes, heureux d'immoler aux étrangers jusqu'à la gloire des lettres françaises (1). Et ce-

---

(1) On doit à ces auxiliaires de la sainte-alliance l'opinion stupide et antinationale qui met au-dessus

pendant, vous n'oublierez pas le plus intrigant de tous les favoris de Louis XVIII, l'impudent ministre qui doit à sa jolie figure de remplacer le duc de Blacas, et devient à son tour comme lui duc et pair et cordon bleu.

Ah ! ne doutez pas que la Providence n'abandonne bientôt ces Bourbons qu'elle a ramenés de la terre d'exil ! Il lui a plu de les mettre encore une fois à l'épreuve ; mais elle n'a sans doute pas entendu qu'ils couvriraient de leur légitime grandeur toutes les iniquités, qu'ils fe-

---

de nos grands hommes les poètes et les philosophes étrangers. Chose honteuse ! de prétendus patriotes, de fiers écrivains de la presse démocratique, vendus sans doute aux mêmes intérêts, proclament encore chaque jour Shakspeare *le plus grand poète du monde*, et ne parlent qu'avec dédain du *génie froid et compassé de Racine*.

raient de la restauration un pacte indigne entre tous les méchants. Ni l'ancienneté de race, ni les droits de famille ne les sauveront au jour du châtement ; et ce châtement sera d'autant plus juste et mieux mérité, que le prince qui n'a pas craint de corrompre l'esprit public cache lui-même sous le voile de la dévotion une vie honteuse et criminelle.

Ainsi nous le verrons sur le bord de la tombe dédaigner cette sagesse qui relève ou ennoblit le déclin de l'âge. Il rentre dans sa patrie vieux et podagre, rempli de sales infirmités, mais il n'en a pas moins l'odieuse prétention de marcher sur les traces de Louis XV et de faire revivre dans son règne les galanteries et les dissolutions de ce Bourbon infâme. Qui le croirait ! Louis XVIII revient au royal passe-temps des maîtresses : à l'exemple de son auguste aïeul, il leur donne des terres, des châteaux, de riches

parures et jusqu'à ce fameux papillon de diamants, dont on parait aussi les favorites du Parc-aux-Cerfs. De même que Louis XV, il fait entrer le sacrilège dans les raffinements de la volupté, et mêle volontiers ensemble la dévotion et la luxure, comme un moyen apparemment de ranimer sa honteuse et dégoûtante vieillesse.

C'est pour mieux ressembler encore à son modèle qu'il se montre si avide de faits scandaleux, de sales aventures, d'anecdotes ordurières. Chaque jour il prend un nouveau plaisir à entendre, de la bouche de son ministre bien-aimé, le détail de ces secrètes débauches auxquelles l'homme de bien ferme l'oreille, et qui ne peuvent avoir d'attrait que pour des âmes corrompues. Voilà les graves méditations du roi très-chrétien, du fils aîné de l'Eglise ! Voilà ce qu'un descendant de saint Louis appelle la restauration de l'autel et du trône !

Or le mal ne vient pas seulement de ceux qui se sont donné mission de représenter parmi nous le principe du droit divin ; il vient aussi de la haute noblesse, de cette noblesse de cour, travaillée par le besoin de refaire sa fortune. Sourde aux anciens préjugés du rang, sourde à la voix de la justice et de l'honneur, elle sollicite effrontément tous les emplois, mendie toutes les charges, toutes les dignités, et ne craint point de descendre à la recherche d'un vil et méprisable salaire. Pour si grande lâcheté que ce soit, on ne déroge plus à noblesse : qu'importe de commettre son nom dans de sales affaires d'intérêt pourvu que l'on fasse amas d'argent ?

### CHAPITRE III.

Les dévots. Leur orgueil et leur cupidité. — Les jésuites reparaissent. —

Bon accord de tous les intrigants. — La seule chose qu'on ne tolère point, c'est la probité.

Toutefois il est un point important, c'est de sanctifier l'intrigue, c'est de faire bénir la fraude et le mensonge. Car, avec un roi qui joue la comédie, il faut s'attendre que tout le monde

la jouera. Que l'on se mette donc dans la dévotion et qu'on y donne tête baissée, puisque cela porte bonheur. Plantez force croix, suivez missionnaires et processions, et vous posséderez ensuite ces charges et ces honneurs dont il est bon de dépouiller un monde incrédule. En effet, nos saints, plutôt que d'abandonner le trésor aux mécréants, ont juré de se gorger de biens et de richesses, acceptant bravement toutes les conséquences de ce divin précepte, « qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel, qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille. » Ce qu'ils ont promis, ils le tiennent ; et Dieu sait avec quelle dévote ardeur ils travaillent à se rendre de jour en jour l'entrée du ciel plus difficile.

N'est-ce donc pas encore pour mieux faire ses affaires, que tout ce monde, qui les fait déjà si bien, appelle à son secours les jésuites,

et couvre la France de couvents et de congrégations? Ce sont des amis que l'on se ménage, ce sont de dociles apôtres qui ne demanderont pas mieux que de mettre la lumière sous le boisseau, et cacheront volontiers aux enfants du peuple une partie de cette éternelle vérité que l'on ne peut déchirer sans déchirer aussi le corps de Jésus-Christ. Or la cour elle-même, dans sa fausse dévotion, trouverait difficilement de plus complaisants docteurs, de plus adroits complices. Il n'est ni riche ni grand qui ne se flatte, avec leur doctrine, d'aller au ciel par des chemins plus doux, et qui ne prétende, après avoir possédé tous les biens de ce monde, posséder encore la gloire éternelle dans l'autre. Qui donc, à ce prix, ne voudrait assurer son salut? Ah! craignons que le retour des jésuites n'entre bien plus qu'ils ne se l'imaginent eux-mêmes dans les desseins de la Providence; non

de cette suprême sagesse de Dieu, patiente et miséricordieuse, qui veut sauver les hommes, mais de celle qui, dans la nécessité de nous punir, rouvre à la fois toutes les sources de corruption et rassemble sous nos pas toutes les pierres de scandale.

Aussi ne s'agit-il que de donner un voile à ses vices, et toute iniquité est sûre d'avance de la justification. Parmi tant de sales métiers qui enrichissent, on peut choisir tout à son aise ; l'espionnage même n'est pas dédaigné des hommes du premier rang. On a vu de très-grands seigneurs, de très-grandes dames s'en trouver fort bien. L'argent de la police est si vite gagné ! et puis n'a-t-on pas eu l'honneur de servir son roi ? De pareils serviteurs se glissent jusque dans le cabinet de Louis XVIII, et pour la somme ronde de douze mille francs par mois donnent à certain ministre le détail de ce qui se

passé dans l'intérieur de la famille royale. Tel homme de cour rapporte ce que l'on a dit dans le salon du ministre ; tel autre surveille et dénonce sa propre société. Tout cela prend une couleur de zèle et de royalisme, de dévotion même parmi les prélats de la grande aumônerie, qui, eux aussi, ont leur police et leurs espions. Et encore, pour obtenir de meilleurs salaires dans cet infâme métier, vante-t-on ses quartiers de noblesse et la gloire de ses aïeux !

Toutes les intrigues remplissent cette cour, et le gouvernement n'offre plus qu'une honneuse guerre de mignons et de favorites. Le parti des dévots ne rend point les armes. Comme il veut à tout prix réussir, il donnera à Louis XVIII ce qu'on appelle une *amie*, c'est-à-dire une jolie femme qui sache, en entrant dans les plaisirs du monarque, entrer aussi dans sa politique. Et non-seulement cette noble dame attirera dans

ses salons nos plus grands saints, mais elle ne pourra se mettre en route que prélats et généraux ne lui rendent à l'envi des hommages. On ne se lassera point d'admirer la femme dévouée qui fait gloire d'amuser le prince et de le convertir, et qui tout à la fois remplit une double mission de galanterie et de sainteté. Rôle difficile à jouer vraiment, mais où ne pouvait manquer de se surpasser celle qui, dans sa pieuse tendresse, écrivait à quelqu'un qui n'avait pourtant l'honneur d'être ni son roi, ni son époux : « Je vous souhaite toutes les félicités de ce « monde et de l'autre. Faites marcher tout cela « ensemble si vous pouvez, etc., etc. » Or c'est dans de pareilles saillies qu'échappe le véritable secret, l'intime pensée de cette race de courtisans avilis, prenant en public l'air dévot et modeste, et poussant jusqu'au sacrilège leurs vœux insensés et leur libertinage de billets doux.

En quelque lieu que ce soit, la soif de l'or trouble tous les esprits, brise tous les liens. Pour un léger intérêt, de nobles amis se brouillent, de proches parents rompent ensemble. Deux Larochefoucauld, le père et le fils, cessent de se voir par suite d'une distribution nouvelle d'emplois, qui enlève quelques milliers de francs à l'un pour les donner à l'autre. Le courtisan, qui d'ailleurs voit baisser son crédit, prend ses précautions; il se met en mesure de parer à tout. Nul ne veut jouer le rôle de dupe. On ne sort point de charge, dit le proverbe, comme on sort d'une église. Pour si peu que les Bonald et les Ferrand aient servi l'État, ces saints personnages ne s'en seront pas mal trouvés, non plus que M. de Châteaubriand et que M. Pasquier lui-même. Le prince de Talleyrand a arrondi sa fortune, et le duc de Blacas a trouvé

le moyen de faire la sienne, en emportant de France une trentaine de millions.

Ainsi se perd le noble désintéressement de nos aïeux ! Ainsi s'effacent, l'un après l'autre, tous les principes d'honneur et de justice ! Nous avons déjà passé par de bien rudes épreuves, et le mal devient encore chaque jour plus grand, plus grand qu'il n'était avant la révolution, plus grand qu'il n'a été sous la république, plus grand qu'il n'a été sous le consulat et l'empire. Ce sont là nos véritables progrès, et ils n'ont rien qui nous doive étonner. On ne se roidit point impunément contre les leçons de l'adversité, contre l'ordre même de la Providence.

Je veux, au reste, vous parler d'un pacte odieux, dont la triste influence aura été de corrompre encore plus avant l'esprit public. Non-seulement de fort grands seigneurs, mais jusqu'à des hôtes d'Artwell faisaient le métier

d'espion. Ils correspondaient avec la police impériale, et on les employait, soit à fouiller dans les secrets du parti royaliste, soit à surveiller les princes eux-mêmes. Or ce que l'on aurait cru devoir perdre sous la restauration ces hommes indignes est, au contraire, ce qui les a le mieux servis. Les anciens ministres de Bonaparte promettent, en faveur de la haute protection qu'on leur accorde, de garder sur tous ces mystères d'iniquité un profond silence; et, au lieu de découvrir la vérité, ils feignent à tout propos d'admirer le zèle et la constance de ceux dont le crédit leur est devenu si nécessaire; cachant ainsi les uns les autres leur turpitude, et s'encourageant par l'impunité même à de nouvelles trahisons (1).

---

(1) On vit aussi des femmes de haute naissance s'é-

Par ce perfide accord de lâchetés et de crimes, on réussit à écarter ceux qui conservent quelque sentiment d'honneur ; et le prince, servi comme il le souhaite et comme il le mérite, n'a que la peine d'étendre la main pour rencontrer partout de malhonnêtes gens. De quelque parti qu'ils soient, une émulation pleine de bienveillance s'établit entre eux : chacun vante ses droits, chacun relève fièrement la tête au souvenir d'une bassesse ; et vieux capitaines de l'empire ou vieux courtisans de Versailles peu-

---

riger en protectrices de certains généraux de l'empire, dont elles avaient été naguère les maîtresses. Et je pourrais citer une dame très-puissante auprès de Louis XVIII, qui ne chercha si longtemps à justifier le duc de Rovigo, que parce qu'elle avait porté dans son sein un témoignage vivant de son amour. Voilà comme trahison et mauvaise vie se prêtaient mutuellement assistance.

vent également compter sur la récompense de leurs plus méchantes actions. Le vol, l'assassinat, le brigandage trouvent toujours qui les excuse : la seule chose qu'on ne tolère point, c'est la droiture et la loyauté.

Et voilà précisément ce qui explique les choix funestes du pouvoir, et comment l'autorité passe en des mains si méprisables. Il n'est, puisqu'il faut le dire, homme perdu d'honneur qui ne soit trouvé bon pour gouverner la France, et dont on ne veuille mettre à l'épreuve le savoir-faire. Que quelqu'une de ces immondes sangsues, complices du directoire, que quelqu'un de ces vilshaiseurs d'affaires auxquels Bonaparte avait fait rendre gorge, montre présentement le désir de jouer un rôle politique et, tout d'abord, relevant d'un titre superbe son nom roturier, on s'empressera d'y joindre le portefeuille qu'il convoite, bientôt suivi de la pairie et du cordon

bleu (1). Que des chefs de nos armées justement flétris dans l'opinion publique, laissant partout des traces de vol ou de trahison, daignent se rendre aux instances qu'on leur fait, ce seront là, n'en doutez pas, les ministres des grandes occasions, les hommes que dans des circonstances délicates on emploiera de préférence (2).

---

(1) Nous ne parlons point au hasard. Ce qu'on vient de lire peut se rapporter à un homme dont le premier consul exigea, par forme de restitution, qu'il payât la grille du Carrousel, qui coûtait 1,500,000 francs. Il y a, comme on le voit, dans cette grille un souvenir historique.

(2) On ne peut nier que le pouvoir ne fût en compte ouvert, comme on dit, avec un assez bon nombre de nos généraux. Il y a là-dessus des témoignages irrécusables, des pièces authentiques qui font mention de plusieurs noms, parmi lesquels je ne veux citer aujourd'hui que ceux du duc de Raguse et du

Que des écrivains enflés d'orgueil, ennemis jaloux de la gloire littéraire du dix-septième siècle, fassent tout exprès revivre le vieux langage de Joinville ou de Froissard pour adresser à nos vainqueurs de plus dignes hommages, et sur-le-champ leur bassesse deviendra capacité, et l'on découvrira en eux le génie de l'homme d'État et du grand ministre. Lâches hypocrites, qui, tels que d'habiles comédiens, feront un moment résonner sous leurs doigts la lyre des prophètes pour nous rendre avec les soumissions du courtisan le siècle dépravé de Louis XV et les mœurs de la régence!

---

maréchal Maison : le premier pour une somme de 450,000 fr.; le second pour celle de 500,000 fr.; plus un autre petit article de 150,000 fr.



## CHAPITRE IV.

Louis XVIII ouvre la carrière de la fortune à des hommes nouveaux. —  
Choix déplorables. — Triomphe du parti des dévots. — La débauche et  
l'espionnage. Tout s'abîme dans une horrible hypocrisie.

Mais il est encore des hommes plus alertes,  
plus audacieux, plus prompts à signaler par  
quelque grand forfait leur trompeur et sinistre  
dévouement. Je vois pour la honte de la France

paraître un de ces aventuriers déterminés, je le vois prendre son essor, franchir, surmonter tous les obstacles, et soudain arriver aux premières charges de l'État. Un moment lui a suffi pour s'emparer de l'esprit du prince, et dès lors commencent ces conspirations de police, ces complots de commande qui font la fortune du favori. C'est avec le sang qui coule sur l'échafaud que cet homme endort la confiance du monarque ; et de peur que les coupables ne lui manquent un jour, il se met lui-même à ourdir des trames, à fomenter des révoltes. Sous son ministère, on ne voit que pièges tendus, que jugements iniques, assassinats de cours prévôtales ou assassinats de cours d'assises. Voilà les choses atroces qui se font à l'ombre du trône et que recouvre de son manteau royal le criminel petit-fils de saint Louis.

Cependant malgré la vive affection que porte

Louis XVIII à son jeune ministre, l'horreur de tant de forfaits, et les bruits sinistres auxquels donne lieu l'assassinat d'un fils de France amènent enfin une révolution de palais et la disgrâce du favori. Et à ce propos, je veux raconter un fait assez curieux pour tenir sa place dans l'histoire ; il suffirait pour faire connaître le temps où nous vivons. Quelque autre homme d'État, ennemi jaloux du ministre disgracié, se laisse emporter dans ses discours jusqu'à lancer contre lui de ces mots terribles sous lesquels on expire : *Le pied, dit-il, lui a glissé dans le sang.* Vous le voyez, l'outrage ne peut aller plus loin, et grande est d'abord la colère. Mais on a des amis communs ; on se rencontre, on s'embrasse et, de part et d'autre, on jure de tout oublier. Que de honte dans une pareille réconciliation, même pour ceux qui l'ont ménagée !

Malheureusement l'État n'a rien à espérer

d'un changement de personnes. Du plus profond des souterrains de l'intrigue perce à son tour un nouvel aventurier, un homme qui, dans sa jeunesse, a commencé par être porte-balle, manœuvre, gardeur de cochons. Tout à coup la carrière du pouvoir s'ouvre à son ardeur dévote, et il n'est point, sous les auspices de la congrégation, de joies et d'honneurs auxquels ne puisse prétendre ce saint personnage, prôné par le père Loriquet, adopté par M. de Châteaubriand, marié par madame Récamier. Du moment où la police du royaume est remise entre les mains du directeur Franchet, le fanatisme et l'hypocrisie prennent un nouvel essor. Chaque jour le zèle aveugle des congréganistes fait d'effrayants progrès, et chaque jour aussi devient plus impénétrable le voile de fausse dévotion sous lequel se cachent de sacrilèges et abominables déportements. Ce ne sont de tous

côtés que jeunes filles qu'on séduit, que femmes mariées dont on corrompt la vertu sous ombre de les faire rentrer dans la bonne voie ; tandis que pour opérer le salut de ses propres amis, on les dénonce, on les persécute. Et, chose horrible, on voit, au milieu de ce sacrilège mélange de petites dévotions, de luxure et d'espionnage, quelques prélats, eux-mêmes, déshonorant la pourpre romaine, abuser de leur sacré ministère et de l'autorité que leur donne un rang auguste.

Qui peut dire combien de femmes sont entraînées dans cette mystique orgie ? Et qui peut dire aussi à quel excès de bassesse elles se laissent emporter par l'esprit de servitude et de faction ? Ainsi madame Franchet partagera avec son mari la direction de la haute police, et madame Franchet sera obligée de se rendre à certaines heures auprès du roi, pour l'amuser de

ces ignobles récits, de ces scandaleuses aventures dont le prince a toujours fait ses délices. Car, il faut le dire, depuis le règne de Louis XIV, auquel on peut à bon droit rapporter la première institution de la police, les Bourbons ne semblent avoir eu rien de plus à cœur que d'en faire mouvoir eux-mêmes les ressorts secrets ; et Louis XVIII, tout en savourant les ordures qu'elle fait mystérieusement passer sous ses yeux, ne laisse pas d'attacher une grande importance aux autres révélations qui lui arrivent par cette voie souterraine.

Voilà comme cette même police devient sous la restauration l'âme du gouvernement, voilà comme elle le rend chaque jour plus ombrageux et plus tracassier. Et les jésuites venant ajouter leur propre inquisition à celle du trône, il s'établit un nouveau système d'espionnage, une nouvelle émulation de bassesse et de perfidie,

qui surpasse tout ce qu'on avait vu jusque-là de plus odieux. La police met le pied partout, et brise partout les derniers liens de la société. Il n'est ni profession, ni assemblée, ni compagnie qui ne lui payent un lâche et honteux tribut. Le palais du Luxembourg, le palais Bourbon, l'Académie française, toutes les classes de l'Institut sont infestés de misérables espions ; ils fourmillent à la ville, à la cour, au sein de l'Eglise, au sein de l'armée. De vieux généraux de l'empire, illustres entre les plus renommés capitaines de l'opposition, sont d'intelligence eux-mêmes avec le directeur Franchet, et ils vendent leurs anciens frères d'armes et leurs propres amis, comme ils ont vendu leur empereur, comme ils ont déjà vendu tous les secrets de l'Etat. Puis croyez donc à la fidélité de pareils héros, quand vous leur demanderez des conseils ou des serments!

Que l'on ne s'étonne point de notre mépris pour tout ce qui forme la tête de la société, pour tout ce qui jouit du privilège des charges et des honneurs. On connaît non-seulement la corruption des hommes nouveaux, mais aussi la perversité des hommes d'ancienne race, et l'on sait ce qu'il faut penser de la réputation d'honnêtes gens qu'on leur a faite. Voilà ces honnêtes gens revenus au pouvoir, les voilà à la tête d'un gouvernement dont la prétention est de restaurer les mœurs et la religion ; et il se trouve que ce même gouvernement, pour aller à ses fins, croit ne pouvoir rien faire de mieux que de corrompre nos sentiments et notre foi. Nous les voyons à tout propos mettre en avant les grands principes de justice et d'honneur, se récrier d'indignation contre l'égoïsme et la cupidité du siècle, et s'efforcer en même temps d'ensevelir ce qui nous reste de vertu sous l'a-

vilissante doctrine des intérêts matériels, prêchée et mise à la mode par leurs hommes d'État.

Et c'est ainsi que tourne contre la France la nouvelle épreuve que le ciel lui envoie. Car, en se plaçant sur le terrain de la corruption, le gouvernement légitime ne paraît même pas se douter qu'il fait encore une fois les affaires de la mauvaise révolution, de cette révolution hypocrite, insatiable, perfide, qui a changé en usurpations et en brigandage ce qui devait être l'accomplissement d'une juste vengeance. Dès lors aussi tombe comme une erreur pitoyable ce malheureux dogme de la royauté de droit divin dont on a tant abusé, et au nom duquel on voudrait encore nous imposer cette royale maison de Bourbon, qui ne saurait plus avoir que le sentiment de sa faiblesse, quand ce n'est pas celui de ses vices ou de ses crimes.

visage de doctrine des intérêts matériels, par-  
ce qu'elle n'est ni la mode par tous les hommes  
d'états regardés ses égards ni tout à fait  
- Et c'est ainsi que tourne contre la France la  
nouvelle épave que la ciel lui envoie. Car, en  
se plaçant sur le terrain de la corruption, le  
gouvernement légitime ne peut même pas se  
douter qu'il fait encore une fois les affaires de  
la mauvaise révolution, de cette révolution  
hypocrite, instable, perdue, qui a changé en  
usurpations et en pillage ce qui devait être  
l'accomplissement d'une juste vengeance. Dès  
lors aussi tombe comme un foudre sur la tête  
malheureux dogme de la royauté de droit divin  
dont on a tant abusé, et au nom duquel on vous  
avait encore nous imposés cette royauté maudite  
de Bourbon, qui ne savait plus autre chose que  
sentiment de ses faiblesses, d'un côté, et d'autre  
côté de ses ruses, on de ses vices, on de ses

## CHAPITRE V.

Le règne de Charles X considéré comme un nouveau délai de la Providence.

— Comment en profite la raison publique. — Aux sottises de la cour le peuple répond par de stupides engouements. — Les complots et les mauvais exemples de la restauration laissent, après le départ de Charles X, la France plus misérable et plus corrompue qu'elle ne l'était au retour de ses princes légitimes.

L'insensé vieillard qui depuis dix ans étale sa honte sur le trône, peut descendre dans la tombe sans que l'espérance renaisse au cœur de

ses sujets (1). Son successeur n'est point un de ces princes dont on attend de sages mesures ni

---

(1) Ah! qu'il l'avait bien jugé, cet émigré, qui, plus de douze années avant la restauration, traçait à peu près ainsi le portrait de Louis XVIII, alors comte de *Lille* : « Ce prince a beaucoup d'instruction, mais « il est essentiellement faux et perfide. Il a la pédanterie d'un rhéteur, et son ambition est de passer « pour un homme d'esprit. Il n'a jamais oublié, il « ne pardonnera jamais une injure... il craint la vérité et la mort. Entouré de ruines et de flatteurs, « il n'a conservé de son ancien état que l'orgueil et « les vices qui l'en ont fait descendre... Ce prince « frémit à la vue d'un faisceau de piques et de dards, « et il prononce sans cesse le nom de Henri IV... « Ennemi de ses véritables amis et esclave de ses « courtisans, ombrageux et défiant, superstitieux et « vindicatif, toujours double dans sa politique et « faux jusque dans les effusions de son cœur, tel est « le comte de *Lille*, ce prince que le hasard avait

de grandes résolutions. Seulement, au lieu de chercher, comme Louis XVIII, un appui dans les hommes nouveaux, au lieu de chamarrer sa cour de hauts et puissants seigneurs de l'empire, Charles X se met à la tête de cette incorrigible poignée d'anciens courtisans qui voudraient, au mépris des plus terribles leçons, tenter une contre-révolution impossible, c'est-à-dire relever encore une fois, et par un horrible sacrilège, ce que Dieu lui-même a brisé dans sa colère. Aussi regardons-nous comme un coup du ciel, pour donner sans doute le temps à cette

---

« placé si près du premier trône de l'univers, sans  
« lui donner aucune des qualités qui commandent le  
« respect ou qui gagnent l'amour des peuples... Son  
« règne eût été celui des favoris, et la France aurait  
« eu à supporter à la fois toutes les petitesesses du roi  
« *Jacques*, toutes les profusions de *Henri III*. »

race corrompue de montrer sous un nouveau prince ses plus mauvais desseins, que le cours de la justice divine, un moment suspendu, ait permis à Louis XVIII de terminer sur le trône sa coupable vie. Ne murmurons point contre les ordres secrets de la Providence, ne nous plaignons point des longs délais qu'elle apporte à l'expiation des plus grands forfaits ; c'est la faiblesse de notre raison qui seule nous rend impatients. Le châtement de Louis XVIII, en plongeant l'État dans de nouvelles convulsions, eût nécessairement changé l'ordre des événements et rendu incomplète une épreuve qui devait s'étendre jusqu'au règne de son frère.

Que Charles X, tout chrétien qu'il est, méconnaisse à son tour l'esprit qui agite le monde, et se contente des vaines cérémonies que l'on a mises à la place de la vérité, nous déplorons de tout notre cœur l'aveuglement de

ce prince et sa malheureuse destinée. Mais ce qui nous touche bien davantage, c'est de savoir si la France aura mis à profit les fautes du passé, si la France, revenue de ses stupides engouements, de son funeste amour pour les idoles, cessera de montrer aux hommes une soumission que l'on ne doit qu'aux principes. Hélas ! faut-il le dire ? Le peuple, lui-même, a perdu tout esprit de sagesse et ferme les yeux à la vérité. Il ne voit encore de remède à ses maux que dans un changement d'hommes, il tourne encore toutes ses pensées vers les factions. Qu'on brise ses liens, qu'on l'affranchisse du joug de la restauration, et, comme un insensé auquel on rend la liberté, il ne s'en servira que pour devenir plus misérable. Peut-être en viendra-t-il à regretter la tyrannie même de l'empire, et jusqu'à cette époque fatale de nos proscriptions que l'on a appelée la terreur. Du

moins tes nobles enfants, ô ma patrie, n'étaient pas alors condamnés à mourir de honte!

S'il est vrai que la France se laisse encore entraîner à de misérables complots, les desseins de la cour ne sont ni moins stupides, ni moins funestes. Charles X, aux mauvaises mœurs près, ne fera que continuer le règne honteux de Louis XVIII; mais il le continuera en mettant dans la conduite des affaires une imprudence et une folie qui précipiteront le cours des événements. Il a dit, en prenant la couronne : *plus de haliebardes!* ce qui semble un mot heureux, et n'est dans le fond qu'une absurdité. Que ne disait-il à la nation assemblée : Plus de courtisans avides! plus de prêtres orgueilleux et intrigants! plus de millionnaires! plus d'aristocratie ancienne ou nouvelle entre mon peuple et moi! Et tout le monde eût compris ces sages paroles, et tout le monde se fût

précipité aux genoux du prince qui allait enfin montrer sur le trône les sentiments et les vertus d'un roi très-chrétien. Mais, par ses choix aveugles, par ses préjugés superstitieux, Charles X portera le dernier coup à sa dynastie, et il fera voir que, trop docile esclave d'une société fameuse, il a déjà malheureusement perdu le sens avant de perdre la couronne.

Que ce faible monarque pût rappeler à la vie les Calonne et les Brienne, ce serait à de tels hommes qu'il remettrait encore le salut de l'Etat. Qu'il pût ressusciter Maurepas, ce serait Maurepas lui-même qu'il prendrait pour premier ministre. Et pourquoi remonter si haut ? N'est-ce pas toujours la même race d'hommes qui nous gouverne, race orgueilleuse et perfide, se tenant éternellement sur le seuil du pouvoir pour en fermer la porte à l'homme de bien ? N'est-ce donc pas encore un Polignac qui dis-

pose des événements, un de ces Polignac dont l'intrigante famille avait déjà si fatalement contribué à la ruine de la monarchie? Et ne suffit-il pas tout seul pour ébranler le trône, pour ramener de nouvelles tempêtes et perdre encore une fois la France et la maison de Bourbon! Oui, je le veux crier bien haut, ce sont, après cinquante ans d'épreuves, les mêmes noms funestes qui retentissent à nos oreilles, ce sont les mêmes hommes ou leurs descendants qui se chargent de recommencer les mêmes violences et les mêmes attentats. Et quand on songe au triste privilège qu'ont les plus misérables factions de perpétuer ainsi leur sottise et leur perversité, on se demande comment la France pourra échapper à cette odieuse tutelle où la tiennent une poignée d'intrigants ou de fanatiques imbéciles.

Mais ce qu'on ne saurait assez déplorer, c'est

l'obstination insurmontable de Charles X, c'est ce malheureux aveuglement commun à tous les princes de sa race. En voyant les tristes ressorts de sa politique, on est étonné qu'il soit encore sur le trône, et l'on conçoit que la Providence elle-même veuille abréger la durée d'un règne qui recommencerait inutilement les sanglantes tragédies de la révolution.

Qui n'entrerait en colère contre cette cour si orgueilleusement chrétienne, si puérilement dévote, toujours prête à s'humilier au pied des autels, et tombant sans cesse dans toutes les folies que peuvent inspirer l'arrogance et la vanité? Qui ne s'indignerait de la stupide confiance d'un pouvoir qui se fait fort de tout réparer, de tout sauver, et ne sait que corrompre et avilir ce qu'il touche. On a beau lui représenter que les esprits s'aigrissent, que des complots se préparent : pour toute réponse, il demande d'un air

hautain ce qu'on peut espérer d'une révolution qui priverait la France de l'auguste postérité de saint Louis ? Et là-dessus il sourit, hausse les épaules et se rendort. Si bien que l'autorité ne paraît même pas se faire une idée de l'éternelle tactique des factieux, qui consiste non-seulement à créer de nouveaux droits et de nouveaux intérêts, mais à remplacer tout d'abord ce qui est légitime par ce qui ne l'est point ; afin que le gouvernement sorti de leurs mains soit forcé de partager avec eux le fruit de la révolte et de l'usurpation. Et c'est là le grand secret de tous les intrigants qui se sont jusqu'ici mêlés de changer la forme du pouvoir : car, pour ce qui est de la prospérité de l'État, de l'aisance et du bonheur des citoyens, qui s'en occupe, grand Dieu ! et qui voudrait perdre à soulager les maux du peuple un temps que l'on emploie si utilement pour soi-même et pour les siens ?

On attendrait donc vainement, au jour du danger, quelque résolution vigoureuse de l'aveugle et présomptueux gouvernement de la restauration, et, puisqu'il faut le dire, de ces princes légitimes revenus pour notre malheur, toujours avertis du progrès que fait le mal et toujours plus indifférents sur le sort de l'Etat. « Que  
« m'importe, s'écriera Louis XVIII, que l'on  
« trouve ma charte mauvaise, pourvu qu'elle dure  
« aussi longtemps que moi. » — « Ah ! ne m'im-  
« portez, dira Charles X, à son tour, ni de  
« vos parlements, ni de votre politique ! Ma  
« grande affaire, à moi, c'est celle de mon sa-  
« lut. » Telles sont les propres paroles de ces deux  
princes, et telle est la manière dont ils enten-  
dent l'amour de la patrie et les généreux sacri-  
fices qu'impose la vertu.

Aussi, quand sonnera l'heure du châti-  
ment, l'étoile qui se perd dans l'espace ne tombe pas

plus vite du ciel que ne sera emporté dans l'exil le malheureux Charles X. Il n'aura toutefois à redouter aucun excès de vengeance ; et sa paisible abdication fera bien voir que le peuple n'attente à la vie de ses rois qu'autant que la Providence elle-même retire le bras qui les protège.

Ce qui a surtout contribué à avilir en France le pouvoir, c'est que tous les Bourbons ont été ou des hommes médiocres, ou de fort malhonnêtes gens. Et c'est à ce point qu'on ne saurait vraiment dire ce qui a été le plus funeste à la royauté, ou du mal qu'ils ont fait, ou de celui qu'ils n'ont point empêché. N'accusons pas si haut l'esprit de révolte de la ruine de la monarchie : il est un plus grand ennemi du trône que le peuple, c'est le prince qui fait pacte avec l'injustice et remet le sort de l'Etat entre les mains des méchants. Les Bourbons

ont, dit-on, péché par trop de confiance et de bonté. Mais l'homme sage porte de leur caractère un tout autre jugement. Est-ce donc par excès de vertu que des rois préfèrent à la droiture la bassesse et la perfidie, et croient devoir revêtir de charges et de dignités les hommes les plus méprisables du royaume? Est-ce donc par magnanimité de cœur que l'on oublie les services rendus et qu'on jette les faveurs et les emplois à la tête de tout ce qu'il y a de vils intriguants, de parjures et d'assassins?

Charles X avait un esprit faible et borné, mais il avait dans l'âme plus d'honnêteté que son frère; et je crois qu'à tout prendre il valait mieux que lui. Malheureusement il n'avait jamais su se faire une idée juste de la révolution ni s'accoutumer aux changements qui s'étaient opérés dans l'Etat; et, quoique châtiés, quoique brisés par la main de Dieu, la noblesse

et le clergé ne cessaient point d'être à ses yeux les bras puissants de la monarchie, ses deux ordres nécessaires et indispensables. Que, dans l'excès de sa misère, la France ait souhaité le retour des Bourbons, qu'elle les ait même accueillis avec transport, c'est une chose certaine; mais elle ne pouvait à coup sûr les vouloir ni sur le piédestal de la régence, ni dans le cadre vermoulu de l'OEil-de-Bœuf.

Du reste, nous le répétons, le gouvernement despotique de Louis XIV a été frappé de la malédiction divine; et il en sera de la monarchie du grand roi, à laquelle on a déjà vainement essayé tant de fois de revenir, comme de ce solitaire palais de Versailles, dont une volonté plus forte que la volonté des rois interdit fatalement à nos souverains le royal séjour.

QUATRIÈME ÉPREUVE.

CHAPITRE I.

---

LA RÉVOLUTION

DE

DIX-HUIT CENT TRENTE.



## CHAPITRE I.

La France redevient encore une fois l'arbitre de son sort. — Toujours sous l'influence de sa civilisation païenne, elle s'obstine à perpétuer le culte des idoles. — Stupide engouement du peuple pour ceux qui le trompent. Leur châtiment dans l'avenir.

Ainsi, depuis cette grande civilisation du dix-septième siècle que les princes de la terre et les princes de l'Eglise ont à l'envi corrompue, nous ne voyons guère au pouvoir que des hommes

répandu, de tant d'avertissements donnés par notre première révolution, si ce n'est un aveugle et insatiable désir de ressembler à ceux-là mêmes dont elle avait consommé la ruine ?

Cependant, la France s'est associée depuis à toutes les turpitudes de la restauration. Et la voilà qui laisse encore aujourd'hui la révolution de juillet accomplir ses plus funestes desseins. Semblable à un vase infect où tout se gâte et se perd, notre malheureuse société n'avilit pas seulement les hommes, elle corrompt jusqu'aux événements, qui sont aussi un enseignement du ciel.

Je vois bien, en 1830, le pouvoir sorti de la révolution de juillet prendre avec le peuple de solennels engagements, promettre et jurer tout ce que l'on veut. Il ne cherche qu'à se rendre agréable ; il se fait humble et petit, il rampe plutôt qu'il ne marche. Et la France, pour la-

quelle il n'est point de leçon, la France alors confiante et rassurée, toute fière de cette nouvelle épreuve qu'elle regarde comme un triomphe, ferme les yeux et s'endort encore une fois sur sa lie, pour ne se réveiller que lorsqu'elle sera tout à fait perdue. Or, que peut-on attendre, je le demande, d'une nation si facile à tromper, si souvent dupe de la fourbe, et toujours plus vaine et plus présomptueuse ? N'est-ce donc pas ainsi que périssent et descendent au tombeau tous les Etats, et les plus grands peuples eux-mêmes ; montrant qu'ils en sont d'autant plus près, que les épreuves sociales deviennent plus fréquentes et plus humiliantes en même temps ?

A peine Charles X a-t-il repris la route de l'exil, qu'une poignée d'hommes sortis du souterrain des conspirations, se donnent d'abord pour les vainqueurs, et disposent à leur gré d'une victoire gagnée par le peuple et scellée de son

sang. Honneurs, richesses, puissance, tout devient le prix de l'intrigue et de la trahison ; et les hautes charges de l'Etat, les premières dignités, vont de droit à ces grands citoyens, dont nous avons vu croître la popularité funeste à la douce rosée de nos stupides éloges.

Les Laffitte et les Perrier passent rapidement au pouvoir, et ne semblent entrer dans cette nouvelle épreuve, que pour nous convaincre que ce ne sont pas ceux dont l'esprit est le plus propre à amasser de l'argent qui s'entendent le mieux à conduire les affaires de leur pays. Ils peuvent faire sans doute une bonne maison, mais ils ne feront jamais de bonnes lois. De même encore nous savons ce qu'il faut penser de ces vieilles idoles, comme Lafayette et son incorruptible ami, si longtemps offertes à l'adoration des peuples, et toujours plus impuissantes et plus trompeuses. Et parmi tant d'ora-

cles, auxquels on a jadis accordé une confiance aveugle, n'oublions pas ce Benjamin Constant, qu'il était si facile de se rendre favorable, et qui se trouve encore tout prêt, aux journées de juillet, à recommencer sa honteuse comédie du 20 mars.

Cependant, des noms plus tristement célèbres, les noms des Talleyrand, des Pasquier, des Molé, dont nous étions déjà fatigués sous l'empire et sous la restauration, viennent de nouveau retentir à nos oreilles, comme pour nous apprendre que le vieux levain de corruption que nous avons vu triompher en thermidor, a trouvé le moyen de pervertir encore la nouvelle épreuve qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Cette race d'hommes d'Etat, vouée à notre ruine, peut d'ailleurs se flatter de laisser après elle une génération docile à ses leçons, habile elle-même à former de profonds politiques qui lui ressem-

blent, et qui peut-être un jour la surpasseront. Car, ainsi que le dit Bossuet, à propos de l'ancienne vertu romaine : « Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres. »

Et, en effet, l'impulsion une fois donnée, voilà comme on est allé des vieux conseillers de l'empire, à MM. Barthe, Thiers, Guizot, puis à MM. Cousin et de Salvandy, puis aux Rémusat, aux Duchâtel, aux Dumon, gens pleins de ressources, comme chacun sait, et fort habiles à leur manière. Or, que vous en semble? N'est-ce pas la meilleure preuve de nos progrès et de notre avancement que cette généalogie politique de tant de grands hommes qui, depuis quinze ans, se relayent au pouvoir pour le maintien de l'ordre, disent-ils, et pour la plus grande gloire de l'Etat?

Toutefois, je suis loin de croire que la France

se félicite beaucoup de la longue et funeste domination du parti doctrinaire, de cette arrogante séquelle de pédants et de rhéteurs hypocrites, dont eût rougi le Bas-Empire lui-même. Misérables balayures de collèges ! Qui ne se donnent même pas la peine de cacher leur honte, et font insolemment frapper des médailles au souvenir de leurs lâchetés et de leurs trahisons. Oui, je veux que leur impudence devienne un jour proverbiale, et soit le type ineffaçable de la morgue et de la sottise. Je veux que, jusqu'à la postérité la plus reculée, leurs noms, justement flétris et toujours plus méprisables, restent gravés comme une injure dans la mémoire des peuples (1). Etrange fatalité, châtement terrible,

---

(1) Sans recourir aux grands exemples de l'histoire, ne peut-on pas citer une foule de noms propres et de noms de peuples, qui, depuis les Romains,

qui n'accorde même pas aux méchants le repos de la tombe, et menace à leur tour nos ministres prévaricateurs de ces éternelles gémonies, où leur mémoire ira grossir le nombre des réputations les plus odieuses que nous ait transmises l'antiquité.

---

se sont perpétués comme des sobriquets offensants? Ainsi, n'est-ce pas encore parmi nous une insulte que de traiter quelqu'un d'*Allobroge*, d'*Olibrius*, de *Vespasien*, précisément comme Rufus appelait de son temps Cicéron un Allobroge; comme les Gaulois donnaient le surnom d'*Olibrius* à tout homme qui leur rappelait la sotte vanité de ce général romain; comme ils donnaient celui de *Vespasien* aux plus mauvais sujets de leurs cités, en haine de l'empereur de ce nom.

## CHAPITRE II.

Qu'il ne fut jamais plus important de combattre les mauvaises passions du pouvoir et sa fausse sagesse.

Honneur à celui qui ne se laisse point imposer par l'éclat des dignités, et juge sans ménagement les principaux de l'Etat. Car ce fut toujours une bonne action, une œuvre de justice

et de piété, de découvrir la turpitude de ceux que nous voyons poursuivre les charges et affecter le premier rang. Que l'homme d'intrigue, effrayé de la clameur publique, renonce aux affaires ! Que le ministre qui n'ose soutenir nos regards, descende de son piédestal et se fasse peuple comme nous ! Quoi ! nous ne pourrions, sans allumer la colère du pouvoir, flétrir les vices qui se débordent au-dessus de nos têtes ! Nous ne pourrions, sans encourir sa haine et ses persécutions, faire justice de la prudence qui corrompt, de l'habileté qui trahit ! Que Dieu nous garde de manquer à une si noble tâche ! Ce n'est pas assurément le moyen de plaire aux hommes, que de leur dire la vérité, mais nous avons pris là-dessus notre parti ; et pour remplir un devoir, nous ne pensons guère à leur en demander la permission.

Vous qui prêtez à la tyrannie vos bras crimi-

nels pour moissonner dans le champ de la corruption, vous que l'on décore du nom superbe de politiques, hommes fourbes et cupides, vous ne comprendrez jamais la joie toute céleste de celui que foule aux pieds votre orgueilleuse puissance. Les peines, les misères dont vous semez sa vie, c'est sa récompense à lui, c'est sa plus chère fortune. Eh! comment, du sein de vos honteuses grandeurs, vous élèveriez-vous aux nobles sentiments d'une âme pure et généreuse? Comment atteindriez-vous à cette souveraine félicité que procure le seul amour de la vertu? Non, il n'y a que les gens de bien qui comprennent le charme attaché au sacrifice, et qui puissent mettre leur bonheur à souffrir pour la cause de la vérité. Dieu ne vous a sans doute pas révélé le secret des sublimes dévouements, à vous qui confondez dans vos cachots le glorieux martyr de la justice, avec le voleur et l'assassin.

Faut-il ajouter que vous seuls êtes à plaindre, vous qui, dans ces temps desoudaines épreuves, ne paraissez même pas vous douter de l'horrible sort qui vous attend ? Dupes de leur fol orgueil, ils croient maîtriser les événements, et ne s'aperçoivent pas que toute grandeur et toute prospérité ne tiennent maintenant qu'à un fil. Peu de personnes ont été dans le cas d'irriter l'envie des autres, qu'elles n'aient encore plus vite excité leur pitié. Quelquefois le ciel accorde de longs délais, mais quelquefois aussi le châtement est prompt et terrible. Et qui sait, après tout, comment finira cette race d'hommes abominables, que nous avons vus, trompant tous les partis, trahissant toutes les causes, se jouer de la France elle-même, et monter au pouvoir par une échelle de crimes et de bassesses ? Se pourrait-il que l'on n'eût détruit les brillantes idoles de l'ancienne monarchie, que pour

nous faire adorer à leur place des idoles de fange et de boue? Le culte du vice grossier serait-il donc le seul durable, le seul privilégié; et n'estimerait-on les gens du pouvoir qu'autant qu'ils auraient été, comme de l'ordure, foulés aux pieds par tous les gouvernements?

Je le dis à regret, il y a peu d'espoir que nous nous relevions jamais de cet état de honte et d'avilissement. Les intrigants se sont eux-mêmes surpassés dans la dernière épreuve; et depuis le temps que la France les voit à sa tête, sans doute qu'elle s' imagine ne pouvoir plus être gouvernée par d'autres hommes. La France admire leur ruse, leur audace; elle les remercierait volontiers à genoux de toutes les humiliations dont ils l'ont abreuvée. Toujours dupe et toujours complice, elle porte maintenant la peine de son aveuglement, et se jette elle-même

entre les bras de ceux qui la veulent perdre ! Et le mal, passant toutes les bornes, est arrivé à ce degré de violence, que l'on ne peut guère espérer d'en guérir que par des remèdes encore plus violents.

### CHAPITRE III.

Le gouvernement et la nation courent du même pas à leur ruine. — Tout est en proie à la plus honteuse corruption. — A une génération criminelle en succède une plus criminelle encore. — Le vol et le brigandage ne connaissent plus de bornes.

Au pouvoir revient sans contredit l'honneur de nous avoir le premier corrompu. Mais il nous a trouvés si dociles à ses leçons, il nous a si bien dirigés dans le progrès de nos mœurs, que nous

ne valons guère mieux que lui maintenant. C'est la punition de cette indigne popularité qu'on a faite aux plus malhonnêtes gens ; c'est la dernière conséquence d'un endurcissement qui a rendu tant d'épreuves et tant de châtimens inutiles. Et, à moins de supposer que notre propre obstination désarme la colère du ciel, il faut s'attendre à de nouveaux malheurs et prévoir quelque horrible dénoûment. Ou la sagesse des nations nous induit en erreur, et ce que nous tenons pour règles de morale et principes de justice est entièrement faux, ou nous devons regarder la France, dans l'état désespéré où elle se trouve, comme parvenue au terme de la vie sociale.

N'est-ce donc pas une vérité, que nous devenons chaque jour plus égoïstes, plus orgueilleux, plus insatiables ? Et, tandis que, sous ombre d'égalité constitutionnelle, le pouvoir s'attache à

faire descendre au même degré d'avilissement les hommes de tous les rangs et de toutes les opinions, tandis que, dans son propre intérêt, il veut que le plus grand nombre des citoyens ait part à l'infamie, le peuple, de son côté, ne perd-il pas de plus en plus le sens moral et tous les sentiments honnêtes ? Regardez autour de vous, et dans quelque condition que ce soit, vous ne voyez plus que vices, et flatteurs de vices, que gens déshonorés, et gens qui courent après le déshonneur. L'éloge du crime est dans toutes les bouches, la honte est au front de toutes les grandeurs.

« Nous traversons cette époque, comme on traverserait un bois infesté de brigands, toujours sur nos gardes, l'œil et l'oreille au guet. Qui ne sonde le terrain est sûr de tomber dans la fosse. Que l'on échappe à l'homme puissant, on devient la victime de quelque entrepreneur de bien-

faisance, de quelque courtier de philanthropie! Car il y a des pièges et des filets pour tout le monde. Craignez, à l'égal de l'assassin, l'hypocrite avocat des intérêts *humanitaires*, l'apôtre bénin de toutes les doctrines *socialistes*. Fuyez, fuyez surtout le révérencieux ami du pouvoir, le docile instrument de ses trahisons, qui se targue encore de ces dignités flétries, de ces malheureux titres volés, et revolés tant de fois. Ce sont là les grands moyens dont on se sert pour vous attirer dans une embuscade, pour surprendre et dépouiller celui qu'on ne tue pas. Aussi je veux que si nous sortons jamais de cet épouvantable coupe-gorge qu'on appelle régime constitutionnel, je veux qu'il n'y ait homme en France, qui de longtemps ne tremble au seul nom de *conservateur* ou de grand citoyen, et ne s'imagine, à la vue d'un habit brodé, qu'on lui demande encore la bourse ou la vie.

Voilà comme la société tout entière a pris l'esprit de brigandage, et comme chacun, jetant autour de soi un regard de convoitise, travaille sans bruit à faire passer dans ses mains la fortune du voisin. C'est le but constant de nos désirs, c'est notre principale et plus chère occupation, dont tout le monde, Dieu merci, se donne à cœur joie. Que l'on recherche le pouvoir ou les honneurs de la popularité, que l'on soutienne une opinion, ou qu'on en défende une autre, qu'on se mêle de littérature, de science ou d'industrie, il n'y a au fond de tout cela qu'une vocation d'argent. Tout état est vil maintenant et dégradé; on dirait qu'il n'y a plus en France une seule profession où l'on puisse honnêtement gagner sa vie. Si par hasard vous ne rencontrez en votre chemin qu'un petit nombre d'hommes ayant mérité le baigne ou l'échafaud, tenez ce jour-là pour un jour heureux ! C'est

que vous n'alliez sans doute pas dans le quartier où se traitent les grandes affaires.

#### CHAPITRE IV.

De progrès en progrès, c'est aujourd'hui la régence dans le peuple. — Les vices de l'ancienne monarchie ont gagné tous les états à la faveur de la mauvaise révolution.

Il y a quelque chose de plus odieux que toutes ces habitudes de vol et de brigandage, c'est la dissolution honteuse de nos mœurs. Le mépris de tout ce qui est pudeur et modestie a

non-seulement gagné les hommes du jeune âge, mais la femme elle-même; et, pour combler la mesure, le libertinage va se couvrant de je ne sais quelle autorité de raison et d'apparence philosophique qui le rendent encore plus abominable. Je n'en veux pour exemple que la secte stupide des *fourriéristes*, et cette association non moins immonde des *saint-simoniens*, qui ont donné le nom de religion à leurs mystères d'iniquité (1), contre lesquels

---

(1) Que l'on se garde bien de croire la secte des saint-simoniens détruite. A la vérité, les adeptes de Saint-Simon ne font, non plus que ceux de Fourier, un corps à part dans l'Etat; mais, quoique séparés, ils n'en travaillent pas moins à la propagation de ce qu'ils appellent leur religion. C'est ainsi qu'en jugent leurs propres affidés; et l'on en trouvera la preuve dans le passage suivant, où, après avoir loué un ancien disciple du Père, le journaliste

criera éternellement vengeance la mort de l'infortuné Bazard. Et ce qui passe la vraisem-

---

s'écrie tout à coup : « Il appartenait alors à cette  
« secte d'hommes intelligents qui cherchaient le sil-  
« lon d'une société nouvelle; et qui, dispersés plus  
« tard, ont porté les lumières de leur esprit dans  
« toutes les professions. Ingénieurs, publicistes, con-  
« seillers d'Etat, professeurs, écrivains, les saint-  
« simoniens, rentrés au sein de la grande famille  
« française, ont jeté partout les semences d'idées fé-  
« condantes qu'ils avaient puisées au cœur de leur  
« doctrine. » Or ce que l'on dit ici de ces sectaires  
peut-il signifier autre chose, sinon qu'ils continuent  
à répandre parmi nous le poison de leurs misérables  
doctrines? En effet, vous les reconnaissez comme  
écrivains à la violence de leurs insultes contre la re-  
ligion; comme professeurs à la perversité de leur en-  
seignement. Hommes d'Etat ou publicistes, c'est par  
le zèle de l'apostasie, c'est surtout par la bassesse des  
sentiments qu'ils se font remarquer. Il y a quelque

blance, c'est cette complicité d'un gouvernement qui ne semble s'émouvoir de l'audace toujours croissante des mauvaises doctrines que pour en récompenser les misérables apôtres.

Qu'on ne se fasse point illusion. Notre société si vantée ne produit plus que des monstres d'égoïsme, que des âmes dures et avilies. Il n'est plus aujourd'hui de honte qui nous re-

temps qu'on revêtit de la dignité de magistrat un homme qui, avant de juger les autres, avait été lui-même condamné pour mutilation d'une statue de la Vierge et pour d'autres abominations encore. Mais le magistrat dont nous parlons était un de ces apôtres saint-simoniens qui allaient par le monde prêcher l'abolition du mariage, de la famille et de la propriété; et le ministre qui l'a fait juge ne voulait point sans doute priver l'Etat des idées fécondantes d'un pareil homme.

tienne, il n'est plus de jouissance qu'on ne soit capable d'acheter au prix d'un horrible forfait. Malheur à qui traverse nos passions ou met obstacle à nos plaisirs ! La corruption, d'abord assise sur le trône, et comme à sa source parmi la cour du grand roi, s'est ensuite répandue sur la France entière, gagnant la noblesse, gagnant l'Eglise, gagnant la bourgeoisie, gagnant les dernières classes de la société. Voilà comme la contagion de l'exemple a porté de nos jours l'infamie partout, et fait descendre les mœurs de la régence jusque dans le petit peuple. Tous les raffinements lui sont devenus familiers ; et il n'est rien de plus commun présentement que des Sardanapale de bas étage, dédaignant de trop vulgaires attentats et ne goûtant plus que le viol et l'inceste, ancien passe-temps des demeures royales. Le peuple est à son tour tombé dans les faiblesses qu'il

reprochait à ses princes, et il n'a retenu de sa souveraineté passée que des goûts et des habitudes qui lui font jouer, après deux révolutions inutiles, le rôle honteux d'un monarque blasé. Il se plaît à d'ignobles peintures de vices, à des récits de grossières voluptés dont le but est encore d'exciter ses criminels désirs, comme on réchauffait avec d'impudiques histoires l'humour libertine de Louis XV. Ainsi tout un royaume a manqué au respect de soi-même, et fait actuellement ses délices des mêmes saletés dont il n'y avait autrefois que les hommes perdus de débauches qui voulussent nourrir leurs passions déréglées. Et c'est avec la certitude de se gorger d'argent que la race avilie des gens de lettres fabrique chaque jour des livres orduriers, des romans immondes qui suffiraient seuls pour énerver la nation.

On connaît l'effet de ces misérables lectures.

Elles ont détruit parmi nous la dernière étincelle de pudeur et de modestie ; elles ont ôté de nos mœurs jusqu'à ce léger vernis de politesse qui, du moins, oblige les hommes à garder entre eux les dehors de la bienveillance et de la douce amitié. Ne demandez à la génération nouvelle ni sentiments élevés, ni passions généreuses ; ne lui demandez point ce noble enthousiasme, ces sublimes transports dont le ciel a fait comme le bouclier de l'âme. Les beaux dévouements, elle les prend en pitié ; vos livres, vos théâtres ne lui ont inspiré que le goût du crime. Ce qui perce dans cette génération, c'est la haine qu'elle porte à toute espèce de principes, c'est un souverain mépris pour tout ce que l'on appelle usages et bienséances. Dans les égards que l'on doit aux femmes, dans les marques de respect qu'on leur témoigne, elle ne voit que sottise et duperie.

Elle traite avec le même dédain la vieillesse, et ne lui pardonne ni ses cheveux blancs, ni l'autorité de son expérience. Et pourtant, il faut l'avouer, la femme, au milieu de la dépravation universelle, la femme partage elle-même cet esprit de révolte, et ne se montre que trop bien disposée, non-seulement à fouler aux pieds ses devoirs les plus sacrés, mais à faire disparaître, autant qu'il est en elle, la différence morale que la nature a mise entre les deux sexes (1). C'est

---

(1) Les femmes ont volontiers prêté l'oreille à la prédication saint-simonienne, qui leur annonce par la bouche des PÈRES SUPRÊMES que *toute fonction* doit être remplie par un *couple*...; que la *communion* mystique de la *croix* est abolie; que l'heure de la *communion d'amour* a sonné. Elles se sont associées aux murmures de la MÈRE BAZARD contre cette Providence étroite, faible et peu sûre, qui ne savait point les pro-

chose convenue qu'elle renonce à tous les charmes de la modestie, qu'elle affecte l'air brusque et cavalier, qu'elle parle haut, tranche, décide et paye d'audace ; tandis que de jeunes élégants, la taille serrée dans un corset, les cheveux bouclés et parfumés, le visage abattu, le regard mélancolique, semblent demander grâce pour la longue barbe que leur impose la mode.

Il y a dans ce bouleversement général des

---

téger ; et elles ont fait leur profit de ces autres paroles de la MÈRE SUPRÊME : « Vous n'avez pas été seulement pour l'homme une *esclave opprimée*, mais une « révélation d'amour. Vous ne courbez plus la « tête, comme vous le faites encore, sous les traditions de votre antique esclavage. » Or nous ne rapportons, on le sent bien, que ce que la décence nous permet de citer entre les cyniques leçons d'affranchissement données à la femme dans le repaire saint-simonien.

idées plus qu'une décadence ordinaire, il y a déroute complète de l'ordre social : c'est le signe certain de sa dissolution. Et nous en accusons hautement tous ces hommes parvenus au pouvoir par leurs bassesses, tous ces hommes entrés par le crime dans les voies de la fortune, et dont l'éclatante prospérité, fatale aux gens de bien, irrite l'envie d'une jeunesse impudente, vaniteuse, égoïste, pour laquelle il n'y a plus dans le monde que de l'argent et des plaisirs. Qui peut dire ce que la génération formée sur de pareils modèles cache au fond du cœur d'insatiables désirs et de criminels desseins ? Qui peut dire où la conduira, dans sa perversité précoce, le besoin de mettre à profit les lectures odieuses dont on l'a nourrie et les leçons encore plus odieuses des hommes qui la gouvernent ?

— 100 —

## CHAPITRE V.

Le pouvoir entre dans des voies de violence. — Il est réduit à se défendre contre une corruption dont il a lui-même favorisé le progrès. — Malheur au gouvernement qui ne fonde sa puissance que sur l'autorité absolue.

Tel est le malheureux état des choses, que le pouvoir, tremblant, éperdu, ne se croit déjà plus en sûreté s'il ne se retranche derrière des murailles et des créneaux. Car il ne rebâtit les

bastilles du moyen âge, il n'entoure sa capitale d'un réseau de citadelles, que dans l'appréhension funeste de nouvelles catastrophes, et comme le dernier refuge de l'autorité avilie. Triste symptôme de la folie d'un gouvernement qui ne sait vivre qu'au jour le jour, et n'a pas compris que les semences de corruption qu'il jetait dans la multitude l'obligeraient bientôt à soutenir un siège contre cette même corruption ! Ses alarmes sont en effet d'autant plus vives, qu'il juge mieux que personne de toutes les ressources que peuvent mettre en œuvre des esprits pervers, et de là vient aussi qu'il a eu recours à la tentative désespérée des fortifications de Paris. Mais rien ne saurait nous détourner de la nouvelle épreuve où nous courons ; et ces barricades d'un gouvernement aux abois ne seront pour nous et pour lui-même que l'occasion de plus grandes calamités et d'un châti-

ment qui peut cette fois emporter la ruine de la France entière. Car cette grande révolution de 89, envoyée pour épurer les mœurs et corriger les abus, n'a point eu malheureusement son effet, et je l'entends de nouveau gronder sur nos têtes, comme la foudre prête à frapper tout ce qui vit de mensonge et de trahison. Encore un peu de temps, et l'on saura tout ce qu'elle a de turpitudes à découvrir, de crimes et d'attentats à venger.

« Ta corruption, ô France ! n'est plus un mystère. Les traces de ton ancienne vertu se sont évanouies, et tu as souffert encore plus d'affronts en ces derniers jours, que tu n'avais acquis de gloire et d'honneur dans l'éclat de ta jeunesse. Bois donc le calice jusqu'à la lie, enivre-toi de ta propre infamie, et tombe à la fois sous le mépris des nations, et sous les perfides efforts de ceux qui ont juré ta perte. Voilà le prix de ton

orgueil, voilà le fruit de ces misérables jalousies que le pouvoir a si bien su tourner à son avantage. Non, il n'est pas une pierre de tes remparts qui ne crie vengeance contre ton aveugle complicité, il n'est pas une de tes formidables citadelles qui ne témoigne de ta honte et de ton abaissement.

Cette politique de nos gouvernants n'est pas, au reste, chose nouvelle ; il y a plus de deux siècles que la trahison suggérait déjà parmi nous de semblables moyens. Et quoique l'on n'eût point encore enveloppé Paris dans de si funestes projets, voyez néanmoins ce que dit un écrivain du temps (1), des perfides ministres qui dès lors ne craignaient point de conspirer contre la France. « Ils flattent les ennemis na-

---

(1) Balzac. ARISTIPPE, OU DE LA COUR.

« turels de la patrie, et offensent les anciens  
« alliés de la couronne. La frontière est nue et  
« désarmée, et ils fortifient le cœur de l'État :  
« il leur prend envie de raser la citadelle d'A-  
« miens, et d'en bâtir une à Orléans, etc. Leur  
« gouvernement n'est ni paix, ni guerre, ni  
« trêve : c'est un repos de paresse ; c'est un  
« somme d'assoupissement, qu'ils procurent  
« au peuple par artifice, et qui n'est ni bon, ni  
« naturel. »

Depuis longtemps c'est une résolution prise de rétablir en France le gouvernement militaire, cette honteuse et brutale domination du sabre, qui prétend se mettre à la place des lois, et tenir lieu de croyances et d'institutions. En effet, les honneurs rendus aux cendres de Bonaparte n'ont pas un autre but : on voulait, à l'ombre de son cercueil, ressusciter l'esprit soldatesque, et la politique farouche de l'empire. Car ce n'est

point le gagneur de batailles, qu'on estime, mais le modèle d'une tyrannie savante, le perfide abrutisseur des peuples. On accordait ce dernier triomphe au démagogue ambitieux, qui, las apparemment de porter sans fruit le bonnet rouge, avait, comme tant d'autres, abandonné la cause de l'humanité; on le décerne à l'homme du treize vendémiaire, à l'homme du dix-huit brumaire, à l'hypocrite destructeur de nos droits et de nos libertés (1). Voilà pour bien des

---

(1) Tout homme de bien ne doit-il pas, au contraire, s'indigner contre l'officier républicain qui, après s'être paré du titre de *sans-culotte*, après avoir poussé le zèle de la république jusqu'à mériter la qualification de *terroriste*, relève pour lui le trône poudreux des Bourbons, et ne se contente même pas de l'ancienne couronne des rois de France? N'est-ce pas à faire soulever le cœur de le voir trancher du vieux potentat et se donner des airs de majesté, par-

gens le motif secret des éloges qu'ils lui prodiguent : c'est avec le dessein funeste de l'imiter, et comme le couronnement de ses attentats, qu'ils ont posé la première pierre de leurs citadelles.

Or il est à croire que les choses n'iront pas tout à fait comme on se l'imagine. Les événements dérangent quelquefois les meilleures mesures ; et nous pensons que, loin d'accroître la puissance du gouvernement qui les élève, ces redoutables forteresses contribueront bien plutôt à précipiter sa chute, par l'aveugle confiance qu'elles lui inspirent. Il est trop plein d'ambition, trop enflé d'orgueil, pour qu'on puisse lui

---

lant effrontément des nations qui ont le bonheur de vivre sous ses lois, disant à tout propos : Mes peuples de France, mes peuples d'Espagne, de Hollande, d'Italie, etc., etc.

faire comprendre que toutes les bastilles et tous les remparts du monde ne serviront aux jours d'épreuve qu'à rendre la tempête plus horrible.

## CHAPITRE VI.

Charlatanisme des mots. — Le vocabulaire du pouvoir. — Les progrès de la science en sens inverse de la morale. — Les doctrines à la mode.

Du reste, aucun moyen n'a été négligé par nos hommes d'Etat pour arriver à leurs fins ; et je veux mettre à la tête de leur recette, l'usage même de ces termes barbares et ampoulés

que l'on peut regarder comme l'argot du pouvoir. C'est avec le charlatanisme des mots qu'ils ont depuis quinze ans rendu la nation complice de leurs trahisons. Quelques phrases mensongères, débitées sur le ton de la peur, font trembler la France, et nous mènent aux lois de septembre; un insidieux emportement de patriotisme, une rouerie sans exemple nous vaut le coup d'Etat des bastilles. Non, il n'est point d'obstacle dont ne puisse triompher ce misérable jargon, il n'est trame si odieuse qui ne lui doive son succès. Pour nous faire goûter les plus mauvais desseins, ne suffit-il pas de les assaisonner de certains mots ronflants, de les mettre sous la protection de certaines paroles magiques, comme *progrès social, conquêtes industrielles, principes humanitaires, mouvement civilisateur*? Et cependant il est des manières de parler encore plus fallacieuses, avec lesquelles on

espère bien endormir notre confiance et nous prouver que nos libertés et tous nos droits politiques sont chose superflue ; de même qu'il ne manque pas de gens qui, pour de bonnes raisons apparemment, nous conseilleraient volontiers de laisser la clef sur nos portes.

Comme tout pays en train de se perdre, la France n'écoute plus aujourd'hui que la voix des imposteurs. Tout discours qu'ils prononcent lui semble un ruisseau de miel. « Laissez-nous, « lui disent-ils, achever notre ouvrage. Nous ne « voulons que votre bonheur, nous ne voulons « que vous rendre libre et puissante. » Et la France ne voit pas que ces promesses cachent de nouvelles perfidies ! Et elle ne comprend pas que ce que cherche présentement le pouvoir, c'est à énerver l'homme par l'abus de la science, c'est à lui ôter, par l'épais brouillard qu'on met dans sa tête, le sens moral et la vue de l'âme.

Nos gouvernants n'ont pas d'autre pensée ; et, sous le prétexte de reculer les bornes de l'esprit humain, ils ne travaillent qu'à l'égarer dans sa marche, qu'à l'user dans l'avancement de stériles connaissances, qui ne laissent plus à personne le temps de s'occuper de la patrie.

Que du moins l'on ne dédaigne pas, s'écrie-t-on, les nouvelles lumières dont s'est enrichi notre siècle, qu'on ne lui conteste point le mérite de ses inventions et de ses découvertes ! En effet, la science, fille du temps, la science, dont la base solide repose sur l'expérience, peut, dans les plus mauvais jours d'un empire, ajouter encore de nouveaux progrès à ceux qu'elle a déjà faits. Elle peut toujours croître par la force qui lui est propre, et cacher sous ses prodiges la ruine des mœurs et les dernières convulsions de l'ordre social. Mais ces mêmes progrès, pour ainsi dire mécaniques, dénués de tout caractère

moral, deviennent d'autant plus funestes, qu'ils tournent au profit de la corruption. Non-seulement la science se charge, comme nous le voyons, de justifier tous les paradoxes, tous les sophismes, mais elle rend d'ailleurs le crime plus habile, elle l'aide de ses découvertes, et lui fournit encore le moyen d'échapper au châtement. C'est, enfin, avec les propres armes de la science, que l'on attaque aujourd'hui la liberté de l'homme, et qu'on se fait fort d'établir le matérialisme. Et, à ce point de vue, on peut dire qu'elle détruit toutes les notions du bien et du mal, qu'elle sape tous les fondements de la justice. Encore ne s'arrête-t-on pas à cet horrible sacrilège : on va jusqu'à lui demander l'art de falsifier les plus simples productions de la nature, d'altérer et de corrompre par de pernicioeux mélanges, la nourriture même de l'homme.

Et cependant, il y a une génération nouvelle

qui applaudit à cet affreux désordre, qui le regarde comme une victoire remportée sur les vieilles traditions, et ne sépare point dans son esprit les idées de progrès, de la licence du raisonnement et de la violation des lois. On lui montre un peuple entiché des plus tristes folies, jouet de toutes les sottises, de toutes les témérités, et elle affirme que ce peuple est dans la bonne route, et qu'il ne lui faut qu'un peu de patience. On la supplie de mettre un frein à l'audace toujours croissante du crime, d'arrêter enfin ce déluge d'iniquités qui nous submerge, et elle répond qu'elle est avant tout philanthrope, qu'elle ne veut ni échafauds, ni supplices. Elle se révolte contre la peine de mort, et conseille, au nom des doctrines *humanitaires*, d'abolir ce que le député Lamartine appelle un *spectacle immoral*.

Que l'on peigne à ces doucereux publicistes

les désastres de la concurrence, les perfidies et le brigandage de cette guerre mercantile qui achève d'étouffer la conscience publique, même système de mansuétude, même confiance aveugle dans l'avenir ! Rien ne peut ébranler leur foi dans les miracles de l'industrie, ni les faire sortir du cercle tracé autour d'eux par ce qu'ils appellent encore, dans leur argot, *la morale des intérêts*. Tout ce qui est entaché d'égoïsme les séduit, tout ce qui décèle la corruption du cœur excite leur admiration. L'homme fort, disent-ils, ne porte aucun joug, ne s'assujettit à aucune règle : pour lui il n'y a ni bien ni mal, ni vice ni vertu.

les désastres de la concurrence, les pertes  
le brigandage de cette guerre morale, le  
arrêta d'étonner la conscience publique, même  
système de mandats, même confiance à  
le dans l'avenir! Rien ne peut ébranler leur  
loi dans les rituels de l'industrie; ni les traire  
sortir du cercle tracé autour d'eux par ce qu'ils  
appliquent eux-mêmes dans leur argot, la morale des  
intéressés. Tout ce qui est attaché d'égoïsme les  
résout, tout ce qui dévoile la corruption du cœur  
excite leur admiration. L'homme fort, disent-  
ils, ne porte aucun joug, ne s'assujettit à au-  
cune règle: pour lui il n'y a ni bien ni mal, ni  
rien ni vertus; il n'y en a pas, il n'y en a pas  
tant de mal, il n'y en a pas de bien. Elle se rebelle contre la peine de mort  
et conseille, au nom des doctrines humanitaires,  
d'abolir ce que le député Lamartine appelle un  
spectacle immoral.

Que l'on peigne à ces journalistes publicistes

## CHAPITRE VII.

Que la nation ne doit faire de reproches qu'à elle-même. — La domination de la bourgeoisie. — Orgueil, bassesse, cupidité, tous les genres d'infamie sont dans notre ordre social. — Temps de honte et de malheur, avenir encore plus affreux.

C'est une chose cruelle à penser que, dans le triste état où se trouve la France, elle ne vaut guère mieux que son gouvernement (1).

---

(1) Bien que ce ne soit point une excuse légitime,

Trop de gens ont intérêt à lui cacher la vérité, pour qu'elle puisse faire un retour sur elle-

---

il faut cependant avouer que le mauvais exemple lui vient plus que jamais de ses gouvernants. Nous avons vu des généraux, pour entrer dans la chambre électorale, recourir à la fraude, tromper sur leurs revenus, tromper sur leur cens électoral; nous avons vu des magistrats employer les mêmes moyens, produire de faux titres et se jouer des lois qu'ils sont chargés de faire exécuter. Chaque jour encore, des députés trahissent les engagements qu'ils ont pris avec leurs électeurs, et rient, en courant à la fortune, de la simplicité de ceux qui ont pu croire à leur désintéressement. La plupart profitent de leur mandat pour obtenir des emplois ou s'en faire donner de meilleurs, pour se glisser dans de honteux marchés, pour devenir traitants, fournisseurs, et s'assurer tous les privilèges et toutes les entreprises. Les ministres déclarent eux-mêmes qu'ils ne sauront bientôt plus comment s'y prendre pour satisfaire la cupidité des

même. Les hommes du pouvoir, surtout, grands prôneurs du siècle, la mettent hardiment à la tête de la civilisation; et ils ne souffrent point qu'on l'accuse d'être corrompue, de peur, sans doute, qu'on ne les tienne eux-mêmes pour un des plus misérables fruits de cette corruption.

Quelles que soient, en effet, les illusions que

---

fonctionnaires qui siègent sur les bancs du Palais-Bourbon.

La France, au surplus, ne voit-elle pas de tous côtés prospérer la fourbe et le brigandage? N'est-elle pas sans cesse témoin des égards que l'on a pour de vils concussionnaires, pour des traîtres et des fripons, qui, depuis longtemps, mériteraient l'échafaud? Certains prélats ne lui ont-ils pas donné le plus honteux de tous les spectacles en souillant leurs discours de basses flatteries, et bénissant au nom du Dieu de vérité des ministres infidèles et prévaricateurs?

se fassent nos hommes d'État, ils doivent se rappeler qu'il en est peu d'entre eux dont la fortune remonte au delà d'un vol ou d'une trahison. Nous les connaissons depuis trop longtemps, et nous savons trop bien d'où ils viennent et ce qu'ils ont fait, pour pouvoir absoudre la France des marques de considération qu'elle donne à tant de gens dont la vie privée n'aurait dû lui inspirer que du mépris.

J'ignore comment la France sortira de la nouvelle épreuve que Dieu lui prépare; mais ce que l'on peut assurer, c'est qu'elle n'en triomphera ni par la pureté de ses doctrines, ni par l'élévation de ses sentiments. Toujours frivole et léger, et cependant capable autrefois de s'élever à de grandes vertus, le peuple français ne marque plus aujourd'hui son amour pour le changement que par l'inconstance de ses vices et de ses crimes. Ne sont-ce

pas les anciens ennemis du clergé qui jouent à présent la dévotion et se font inquisiteurs et jésuites ? Et ceux qui ne voulaient plus de rois en France ne donneraient-ils pas à Louis XIV lui-même des leçons de despotisme, tandis que de farouches démocrates, chargés de titres et d'honneurs, tâchent d'imiter la noblesse qu'ils ont égorgée ?

Or il faut croire plus que jamais à cette vieille maxime : Que ce n'est pas l'homme de bien qui s'enrichit dans les révolutions. Trop de gens, sous nos yeux, se sont hâtés de courir à la fortune par des moyens infâmes, pour que nous ne regardions pas en pitié leur récente grandeur, aussi honteuse pour la France que pour eux-mêmes. Et cependant, admirez la fatalité de la destinée, qui ne leur permet pas même de se reposer à l'ombre de leurs crimes, et les condamne à se soutenir incessamment

par de nouveaux parjures et de nouvelles trahisons. Forts de cette espèce de célébrité que procure l'excès même de l'audace, ils n'avaient pour ainsi dire qu'à se croiser les bras pour laisser un nom dans l'histoire. Mais la Providence n'a point voulu que la postérité fût dupe de ce grossier mensonge ; et, aux jours d'épreuve, ils ont montré un si grand fonds de bassesse, ils ont si lâchement trahi leur devoir, qu'il a bien fallu, bon gré, mal gré, que de pareilles gens se fissent enfin connaître pour ce qu'ils étaient. Ce n'est pas notre faute, après tout, si, se démasquant eux-mêmes, tant de *Gracques* de notre république, tant de *Marius* de nos armées sont venus s'aplatir sous le mépris public. Forcenés instruments de toutes les mauvaises passions, insatiables complices de toutes les violences, vous avez fait, je le sais, beaucoup de bruit dans le monde : vous avez

gagné des batailles, vous avez conquis des royaumes, humilié les peuples et les rois ! Ce sont là de grandes choses, sans doute ; mais il est cruel, avouez-le, de finir par des restitutions, par des amendes honorables, par l'espionnage et l'apostasie.

Or c'est la France et toujours la France qui, d'épreuve en épreuve, assure l'impunité de tous ces crimes. Et nous la voyons présentement encore, plus aveugle que jamais, se pliant à l'insolente volonté de ses hommes de juillet, courir avec eux la chance de se perdre. Elle ne s'étonne point de leur domination ; elle ne s'indigne point de tant de forfaits qu'ils ont commis, entassés les uns sur les autres comme les pierres de leurs bastilles. Quels exemples, quelles leçons pour les peuples ! Et comment la race des malfaiteurs, si bien édifiée, ne finirait-elle pas par se croire de la justice et de la probité de

reste? Ah! si l'on prenait autant de peine pour mener une vie honnête que l'on s'en donne pour être député, pour être pair de France ou ministre, que de vertus parmi nous, et qu'il y a longtemps que nous serions les plus honnêtes gens du monde!

Je briserai mes fers, je romprai mes chaînes! s'écriait la France de 89. Et la France, après avoir mis à la porte rois et princes et grands seigneurs, n'a rien eu de plus pressé que d'enfanter pour sa ruine une nouvelle cour et un nouveau souverain. De l'empire elle passe à la restauration : mêmes protestations, même emportement de haine contre le despotisme. Si du moins le ciel nous favorisait d'une bonne révolution! Et ces vœux, vous le savez, sont exaucés : tout à coup arrivent les journées de juillet. Mais en même temps arrive aussi M. le prince de Talleyrand, puis M. Thiers, puis

M. Guizot, puis le reste. Que la France ne s'en prenne qu'à elle-même d'être sans cesse déçue de ses espérances; c'est le sort de toute nation qui attend sa liberté d'un changement d'idoles.

Voilà par quels degrés nous sommes descendus à cette vaine et cupide aristocratie bourgeoise, dont Necker, l'hypocrite démocrate de son temps, peut être considéré comme le précurseur et le modèle (1) : aristocratie de gens

---

(1) Enrichi des dépouilles de la compagnie des Indes et des fruits d'un honteux agiotage sur les billets du Canada, les chemins de fer de cette époque, Necker avait bientôt acheté, dans le pays de Vaud, la baronnie de COPET, pour y jouer, à son tour, le rôle de seigneur châtelain. Et, tandis que le nouveau Phocion, comme on l'appelait dans sa famille, se mettait en France à la tête du parti démocratique, il faisait dresser, dans la chapelle seigneuriale du temple de Copet, un magnifique mausolée de marbre à NOBLE

d'affaires, aristocratie de pédants orgueilleux, qui ne semble avoir différé pendant un demi-siècle de prendre la conduite de l'État, que pour recevoir du protestant Guizot de nouveaux exemples de candeur et de vertu. Nous lui devons de n'estimer plus, en France, que les talents et l'habileté qui mènent à la fortune. Et grâce à la doctrine des doctrinaires, grâce au triomphe remporté sur de vains préjugés, il ne saurait y avoir de considération désormais que pour les grands politiques qui ont fait leurs preuves, qui ont abjuré tout sentiment d'honneur, et travaillent au salut du peuple les mains

---

DE CURCHAUDI, son beau-père, qui n'avait été, en son vivant, qu'un petit ministre de village, appelé tout simplement *Curchaud*. Or, quel est celui qui, ayant pris son essor depuis la révolution de juillet, ne trouve pas dans sa famille un *noble de Curchaudi*, voire même quelque comte ou marquis?

encore pleines de son sang et de ses dépouilles. Gardez-vous, lui crient-ils, gardez-vous des principes. Faites comme vos hommes d'État, faites comme vos financiers, comme les riches et les heureux du siècle, qui dédaignent d'avoir une opinion, et ne veulent que se laisser doucement aller au courant de l'infamie.

Puis étonnez-vous de ne plus voir sur les visages que l'expression de la haine et de la cupidité; étonnez-vous de ne plus rencontrer que des hommes affamés du bien des autres, toujours prêts à s'en rendre maîtres par ruse ou par violence. C'est que la vie sociale une fois détournée de son véritable but, qui est essentiellement moral, les sentiments généreux s'éteignent, les âmes se dégradent, et il ne reste plus que l'affreux spectacle d'une nation avilie par le sordide intérêt, se disputant avec fureur les sources de la richesse. Chacun veut arriver à la

fortune, chacun veut jouer un rôle, et c'est à qui, de tous les étages, se fera grand citoyen et coupeur de bourses.

Il ne pouvait en être autrement avec nos grands principes d'économie politique, avec ces impertinentes doctrines de luxe et de folles dépenses, qui détruisent les mœurs, et font que l'ordre et la vie bien entendue ont entièrement disparu de notre malheureuse société. Et la soif de l'or si ardente maintenant, n'a pas seulement été excitée par le pédantesque bavardage des économistes, mais par vos propres gouvernants, par vos hommes d'Etat, qui, dans leur politique de comptoir, ne veulent plus admettre d'autre cause de félicité publique que l'appât du gain et l'augmentation des richesses. C'est par les trésors factices de l'industrie, par cet éclat de vaine opulence qui cache tant de misères, qu'ils sont parvenus à éblouir la nation.

à la tromper encore une fois sur ses véritables intérêts. Le peuple n'a fait dans le fond que changer de maux et de douleurs ; et l'on prétendra qu'il se trouve beaucoup mieux, parce qu'il n'aura sans doute plus la force ou la liberté de se plaindre.

Voilà de grandes afflictions et une grande honte. Mais on voudrait inutilement dissimuler la vérité ; l'heure fatale approche, et, du train que nous allons, on verra peut-être ce qui ne s'est jamais vu, un État, dépouillé de sa gloire et de sa puissance, périr entre les mains d'une bande de voleurs. Déjà le pouvoir lui-même ne sait plus en qui placer sa confiance. Sa propre corruption lui fait obstacle, et chaque jour il se voit dans la nécessité, ou de fermer les yeux sur de nouveaux désordres, ou de livrer à la justice quelqu'un des siens. Jamais gangrène ne fit de plus grands ravages. On coupe au vif, on y coupe

sans cesse, on y coupera toujours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne. Recourez à tous les moyens qu'il vous plaira; faites de nouveaux règlements, créez de nouveaux magistrats, enrégimentez de nouvelles bandes de police : le remède ne se trouve point dans ces vaines précautions; non plus qu'il ne se trouve dans vos remparts et vos citadelles, dans ces postes hérissés de piques, dans ces corps de garde crénelés qui défendent chaque quartier et, pour ainsi dire, chaque rue.

Non, il n'est point de digue contre le torrent qui nous emporte. Nous nageons en pleine iniquité, nous n'apercevons de toutes parts que des éléments de dissolution. Ici c'est le matérialisme qui déborde; là c'est le fanatisme qui redouble de violence. Les enseignements de l'université détruisent ce qui reste de mœurs et de bon sens; des prêtres indignes de leur sa-

cré ministère, corrompent la religion et égarent le troupeau de Jésus-Christ. Avec les vieux pouvoirs, nous allons à un despotisme de mort ; avec les nouvelles théories, nous courons au chaos : tout sage conseil nous est refusé, toute voie de salut nous est interdite. Et le moyen qu'il en soit autrement après cette pluie de chenilles, que nous avons vue tomber sur la France, et tout à coup la couvrir de doctrinaires, de romantiques, de saint-simoniens, de jésuites, de fouriéristes ? Juste et terrible châtement d'une nation que le ciel a voulu punir de ses téméraires doctrines de perfectibilité, par la plaie même des réformateurs, et par l'effrayant tableau de toutes les perversités réunies.



## CHAPITRE VIII.

Plaine décadence des lettres. — Abjection des écrivains. — Ils exercent la plus abominable des industries. — Les poètes chantent à toutes les portes ; le grave historien trahit tous ses devoirs.

S'il est vrai que les lettres contribuent à civiliser les nations, ce ne sera certainement pas de cette noble mission que l'on pourra dire que se piquent les écrivains de notre temps. Fidèles

à la honte de leur siècle, complices de tous les efforts que l'on fait pour avilir la France, ils ne cherchent eux-mêmes qu'à la replonger dans les ténèbres de la barbarie, de cette flétrissante et criminelle barbarie des derniers temps, à laquelle seraient mille fois préférables les mœurs grossières des peuples sauvages. Est-il donc quelque chose de plus abject, que la profession de ces gens de lettres, débitant le scandale à la page et à la ligne, et faisant de l'assaisonnement du crime leur abominable gagne-pain? Qui ne sait jusqu'où la race dégradée des faiseurs de livres a porté la honte de son industrie? Suivez-les dans leur vie littéraire et mercantile, dans leurs querelles d'auteurs, dans leurs récriminations de marchands, et dites si vous ne croyez pas chaque jour entendre les échos du bague ou de la cour d'assises vomir leurs plus atroces injures?

Quant à ces peintures de forfaits et de sales débauches, où ils ont la prétention d'exceller, ce qu'on doit avant tout se mettre dans l'esprit, c'est qu'un écrivain n'imagine pas de si grandes abominations, qu'il ne s'y trouve naturellement entraîné par la pente de son cœur. Ne dirait-on pas que ceux auxquels manque le courage de commettre ce que notre siècle appelle de *beaux crimes*, veulent, au moins, se dédommager des plaisirs de la réalité par d'horribles fictions et de mensongers attentats (1) ? Ils partagent avec une société blasée le besoin toujours

---

(1) C'est par la même raison, apparemment, que vous voyez les femmes aujourd'hui compter au nombre de leurs plaisirs le hideux spectacle des cours d'assises, et chercher dans les détails mêmes du crime des émotions que puissent encore sentir leurs cœurs desséchés.

croissant d'émotions violentes, et ne savent nous mettre sous les yeux que des scènes de carnage et de dégoûtante luxure. Et, comme il devait arriver, tout, dans leurs romans, est faux et absurde, sentiments, langage, passions; tout y est extravagant, jusqu'aux idées de morale et de justice, jusqu'à la manière même dont on y parle de la Providence.

Grand est le succès des livres de cette école. Et toutefois, parmi tant d'ouvrages divers, nul titre n'a mieux achalandé la boutique que celui de *Mémoires* ou de *Mystères*. On ne se trompe point sur cette enseigne du génie. On sait d'avance que c'est un engagement pris avec le lecteur, de le rassasier de fange et d'ordure, une promesse de fouiller tous les recoins de la *vie intime*, selon l'expression romantique, pour en tirer ce qu'il y a de plus sale et de plus infâme. Du reste, par le temps qui court, tous les moyens

sont excellents; et il n'est pas jusqu'au nom d'une cathédrale fameuse qui n'ait servi de titre à d'obscènes compositions. Quelque autre écrivain, de peur qu'on ne s'y trompe, a mis à la tête de son livre, le mot VOLUPTÉ, et s'est cru le droit apparemment de faire un cours de niaise et mystique débauche. Et, il faut le dire, l'auteur d'un si misérable ouvrage, écrit d'un style si barbare et si grotesque, nous rappelle involontairement « ces pauvres diables, dont parle « Voltaire, qui suent d'ahan dans leurs greniers, pour chanter la volupté. »

A ne considérer les choses que du côté littéraire, comment voudrait-on que la pureté de la langue se conservât au milieu de la dépravation générale du goût, au milieu de ce déluge de termes barbares, d'expressions ignobles, qui passent chaque jour, du baignoir ou de l'estaminet, dans les salons du beau monde? On devait s'at-

tendre à cette nouvelle humiliation, à cette nouvelle plaie de la décadence, qui ne peut manquer, comme toute espèce de châtiment, d'avoir une analogie frappante avec la cause même du mal. En effet, de la corruption du cœur, vient celle du langage; à des pensées basses, à des conceptions odieuses, il faut nécessairement un style bas et odieux. Que celui qui a compris l'importance des mots et sait les rapports intimes qu'ils ont avec la pensée, fasse lui-même l'application du principe, et il ne s'étonnera plus de ces premières atteintes de la barbarie, où se peignent si bien l'état de nos mœurs et la rapide dissolution de l'ordre social tout entier.

... Nous sommes, si je puis dire, à bout de mépris, et nous n'avons cependant point encore parlé de la muse cynique de nos poètes à la mode, gens avides et toujours entre deux prostitutions. Que de bassesses ne leur a-t-elle pas

inspirées ! Que n'ont-ils pas encensé, béni dans leurs misérables chants ! Vous vous souvenez de cette volée *d'enfants sublimes* (1), éclos sous la restauration, au souffle impur des armées étrangères (2), bégayant l'éloge du monarque sur tous les rythmes, frappant à toutes les portes la lyre à la main. Eh ! bien, vous les verrez aujourd'hui, plus mendiants que jamais,

---

(1) Voilà comme on les appelait dans le patois romantique, ou bien encore *jeunes aiglons*.

(2) Vous les verrez aujourd'hui, obéissant à d'autres influences, mais toujours avec la même bassesse, insulter en prose et en vers le souverain de la Russie. Et ils saisiront l'occasion de quelque grande douleur, la perte, par exemple, d'une fille chérie, pour vomir toutes sortes d'injures contre un père malheureux et désolé ! Disons à l'honneur de la France que de pareilles lâchetés n'ont encore trouvé pour les signer que des écrivains couverts d'opprobre.

plus lâches et plus effrontés, pousser l'impudence jusqu'à se faire patriotes, *nationaux* et *socialistes*; comme ces gueux qui ont des complaints et des formules de rechange pour toutes les occasions. Vous les verrez à toutes les avenues du pouvoir, humbles et alertes, mettant à profit mariages de princes et baptêmes, couvrant de larmes les illustres défunts, et glissant jusque sous le cercueil le placet de leur douleur. Les Bourbons, il faut l'avouer, connaissaient bien mal ces défenseurs zélés du trône et de l'autel. Ils leur témoignaient leur estime par des présents flatteurs pour ceux qui les reçoivent; ils leur donnaient des coupes d'or, des vases de porphyre, des services de Sèvres : que ne leur donnaient-ils la pièce, comme on la donne à un valet?

Joignez à ces versatiles suppôts de la restauration, ceux qui, d'un autre camp, faisaient

métier de la déchirer, ceux qui vivaient alors de satires, et qui vivent maintenant de honteuses adulations, et vous aurez à peu près l'élite de vos poètes et de vos écrivains. Oh ! l'excellente littérature pour un gouvernement qui ne veut s'appuyer que sur le vice et la corruption ; et qu'il se gardera bien de laisser chômer la verve de pareilles gens !

S'imagine-t-on que les anciennes croyances ne soient point assez affaiblies, les mœurs assez dépravées ? Vite des voyages, vite des romans, vite des pièces de théâtre, dont on aura payé la mise en scène ! Et si tout cela ne suffit pas, il y a, ma foi, bien d'autres sottises, bien d'autres abominations en réserve. Le vaste génie de nos grands hommes se plie à tout. Ils chanteront la liberté, et feront une élégie sur les douleurs de M. Guizot. Ils feront pour la France des odes patriotiques, et des hymnes pour l'église bouf-

fonne de l'abbé Châtel. Tout le monde peut disposer de leur plume. Ce sont des marchands de vers, des marchands de prose. Quelle est votre opinion? Quelle est votre secte ou votre hérésie? Passez au magasin, on vous servira.

Et cependant, vous saurez que M. Victor Hugo a dit fièrement, dans sa préface de *Lucrece Borgia*, que le poète *avait charge d'âmes*. Quoi! vous aussi, monsieur Hugo, vous auriez charge d'âmes!

Du reste, se figure-t-on ce que peut être de l'histoire écrite par de tels hommes et dans un pareil temps? Se figure-t-on la sévère mission de l'historien, mission toute de justice et d'impartialité, remplie par de mercenaires écrivains, gagés pour dénaturer les faits, pour semer le mensonge ou taire la vérité, selon qu'il convient aux intérêts de ceux dont ils attendent leur fortune? Rien ne leur coûte pour

égarer l'opinion ; ils n'ont qu'un seul but , qu'une seule pensée, celle de se faire des amis ou des protecteurs, en flattant dans leurs portraits des hommes qu'ils devraient couvrir de honte et d'opprobre. Intrigants de haute volée, charlatans politiques ou charlatans littéraires, tous seront peints à leur avantage, comme de nobles chevaliers, comme de grands et illustres citoyens ; et l'on feindra d'ignorer que personne n'a été de plus mauvaise foi, que personne n'a fait plus de mal à la France que ces hypocrites de beaux sentiments et de vertu. Et, comme si la race paperassière des auteurs craignait de n'avoir point en ce siècle d'assez grandes horreurs à louer, quelques-uns remonteront jusqu'à la régence pour trouver les héros de leurs histoires. C'est ainsi que la vie de Philippe d'Orléans aura tout le mérite de l'à-propos dans un temps où l'exemple de ses honteux

ses dissolutions pénètre chez les dernières classes du peuple, et fait arriver jusque sous l'humble toit de l'ouvrier les mœurs dépravées de la cour du régent !

Or, pour appuyer leur criminelle indulgence et pour implorer peut-être au besoin la nôtre, tous ces faiseurs d'annales n'ont trouvé rien de mieux que de recourir à la fatalité. Ils parlent d'erreurs involontaires, ils parlent de situations coupables comme d'une cause déterminante; et ils prétendent prouver que, quelles que soient les injustices que l'on commette, la faute n'en est point aux hommes, mais aux choses. Maxime immorale, maxime impie, qui détruit, avec le dogme du libre arbitre, toutes les idées de justice, d'expiation et de châtement ! Toutefois, on peut voir, par ce qui se passe dans les révolutions, si la Providence, si les peuples eux-mêmes sont de cet avis, les peuples qui,

pour me servir de la belle expression de Bossuet, prêtent leurs mains sans y penser à la vengeance divine.

Ce n'est pas, on le voit, par le côté moral que brillent nos livres d'histoire ; et l'on a bien pu quelquefois sans trop de sévérité les assimiler à ces prétendus feuilletons historiques dont le mensonge et l'ignorance ont passé en proverbe.

Que des historiens élevés aux premières charges de l'État se soient fait un horizon politique plus étendu, je le conçois : mais malheureusement cette supériorité qu'ils doivent aux circonstances n'a point influé sur leur caractère et ne les rend ni plus intègres ni plus véridiques. Je n'en veux pour exemple que l'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, à tel point semée d'impostures et de basses flatteries, qu'on se demande d'abord quel a pu être le but de son

impudent auteur (1). N'aurait-il donc vu dans

---

(1) On dirait que M. Thiers, comme s'il défendait sa propre cause, n'a voulu dans tout son livre que faire retomber les horribles machinations du pouvoir sur ceux-là mêmes qui en ont été les victimes. Pour s'en convaincre, il suffirait de le suivre dans l'insidieux récit des rigueurs exercées par le premier consul contre les anciens jacobins demeurés fidèles à leurs principes. Et, cependant, au milieu de tant de mensonges dont fourmille l'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, je veux aussi noter les lâches calomnies dont M. Thiers essaye de flétrir la mémoire du comte de Frotté, évidemment pour justifier Bonaparte de l'assassinat de ce chef royaliste. Non, il n'est pas vrai que M. de Frotté se préparât à soutenir une nouvelle guerre; non, il n'est pas vrai que ce général fût de mauvaise foi dans sa soumission et prétendît signer une pacification trompeuse. Ce que l'on savait très-bien alors, c'est qu'il n'avait repris les armes que malgré lui, pressé par Louis XVIII et sur les instances de M. le comte de Bourmont, le premier à tirer l'épée

sa partialité affectée pour le grand homme

---

et le premier à la remettre dans le fourreau, sans doute pour obtenir de meilleures conditions. Or cette circonstance explique la prétendue obstination de M. de Frotté, qui ne continuait seul la guerre que parce qu'on s'était caché de lui pour traiter de la paix. Mais il est d'ailleurs un autre fait, et bien plus important, que M. Thiers passe sous silence avec sa bonne foi ordinaire, c'est que M. de Frotté ne s'était rendu à Alençon que sur un sauf-conduit du général Chambarlhac, et que c'est au mépris même de ce sauf-conduit qu'on l'a fusillé en vertu d'un ordre arrivé de Paris et sans autre forme de procès. Et, en supposant que l'on se crût le droit de violer à son égard la foi promise, sur le prétexte que c'était un homme dangereux, avait-on les mêmes raisons pour fusiller avec lui tout son état-major, et des jeunes gens la plupart de dix-huit et vingt ans? Or cet effroyable massacre, le livre imposteur de M. Thiers se garde bien d'en parler.

qu'un moyen de calomnier avec plus d'autorité  
les propres membres de la dynastie impériale,  
et le secret plus odieux encore de plaire aux  
despotes en leur faisant prendre confiance  
dans le jugement de la postérité?

## CHAPITRE IX.

Corruption de l'enseignement. — L'université complice de tous les désordres. — Crimes et indignité des professeurs.

Les sciences, j'en ai dit la raison, ne cessent de s'avancer dans la route du progrès, celles du moins qui font de grands mathématiciens, de grands chimistes, de grands inventeurs de ma-

chines. Car, pour cette science divine qui fortifie l'âme et la dresse aux héroïques sacrifices, il n'en reste aucune trace dans nos écoles. Peu d'élèves sont propres à l'apprendre, et plus rares sont encore les maîtres dignes d'en parler le langage. Aussi ne sera-ce point parmi les chefs de l'enseignement que vous les chercherez, parmi ces hommes ambitieux qui, loin de se renfermer dans l'honorable profession qu'ils ont embrassée, poursuivent effrontément toutes les charges, tous les emplois, toutes les dignités. De sorte que, comme on ne peut en même temps satisfaire à des devoirs si divers, et légitimement ajouter au salaire de professeur et le salaire de conseiller d'Etat et le salaire de ministre, il s'ensuit que la première leçon qu'ils donnent à leurs élèves est une leçon d'intrigue et de mauvaise foi.

Et, quel plus triste exemple que de voir ces

fiers dispensateurs de l'instruction publique réduits à nier hypocritement le criminel et honteux scepticisme des membres de l'université. Comme si depuis longtemps leur impiété n'était pas connue! comme s'ils ne la laissaient pas chaque jour se déborder sur cette malheureuse jeunesse que leur confie un pouvoir plein lui-même d'hypocrisie (1)!

---

(1) Ce n'est pas que je conseille, Dieu merci! le remède que, dans son zèle des congrégations, M. l'abbé de Lamennais prétendait imposer à la restauration, beaucoup moins violente qu'il ne l'était alors lui-même. Après avoir évoqué les mânes des victimes *mortes aux pieds de la déesse Raison*, tout à coup M. de Lamennais s'écrie : « On dit que nous sommes loin de cette époque funèbre; je le désire...  
« Mais pourquoi le capucin, aimé du peuple, n'évangélise-t-il pas nos campagnes? pourquoi ne confie-t-on pas au jésuite, si habile à développer

Ah ! nous le disons du fond de l'âme : Oui, c'est pour tous les évêques, c'est pour tout le clergé du royaume un devoir sacré de dénoncer à l'Etat ces horribles sacrilèges. Mais nous croyons aussi que nos prêtres ne sauraient, aveugles qu'ils sont, revendiquer pour eux-mêmes le lourd fardeau de l'enseignement sans avilir cette mission divine qui les place au sommet de la société. Qu'ils mettent, comme les apôtres, leur confiance dans le ciel et se contentent de flétrir des insensés qui, dans leurs chaires de corruption, se moquent publiquement de l'idée d'un Dieu, apprennent à leurs élèves que la morale est d'invention hu-

---

« tout ce que renferment de bon des âmes neuves, le  
« soin de ces écoles, où la jeunesse, sans mœurs et  
« sans foi, pervertie avant l'âge des passions, croît  
« pour la ruine de la société ? »

maine (1), et prétendent qu'on fait une religion comme on fait un meuble. Car ce sont là leurs propres expressions et leurs discours ordinaires.

Que deviendra la France livrée à de pareils insensés? que deviendra la raison au milieu de ce débordement de sophismes et d'abominables folies que l'on ose appeler l'enseignement? L'étude de la morale, cette étude sacrée qui maintient les peuples dans le progrès de la

---

(1) Ces insensés, éclectiques ou autres, disposent à peu près aujourd'hui de l'enseignement. Aussi est-ce une raison de plus pour nous de payer le juste tribut d'éloges que l'on doit au petit nombre de fidèles dépositaires de la science, à des professeurs tels que MM. Saphary et Génin, qui, par leurs beaux et savants écrits, nous consolent de la honte de l'université.

civilisation, n'est-elle pas de nos jours totalement abandonnée? Ne regardons-nous pas comme temps perdu, comme faiblesse d'esprit d'apprendre les préceptes de la bonne vie? Le savoir qui porte intérêt est le seul dont on fasse cas. On n'estime que l'instruction *solide*, comme disent les maîtres, l'instruction qu'on peut échanger contre de bons emplois et faire entrer dans des combinaisons de fortune. Tant de bassesse, au surplus, marche avec tout le reste et n'étonnera point ceux qui savent qu'une génération entière est aujourd'hui nourrie de la doctrine des éclectiques, imbue de leur honteuse philosophie. Et comment, en effet, se pourrait-il que des gens dont la fourbe fut toujours le gagne-pain, pédants grossiers et mal élevés, donnassent aux autres ces règles d'une bonne éducation qui leur manque à eux-mêmes? Où voudrait-on qu'ils eussent

appris cet art de former les hommes, qui n'est connu que de l'homme de bien? On reprochait à Diogène d'avoir fait autrefois à Synope de la fausse monnaie; et ce philosophe s'en justifiait en disant qu'il y avait eu un temps où l'on mettait aussi ses langes à sécher sur les haies. Mais vous, philosophes éclectiques, grands hommes de Sorbonne et d'antichambre, de quel aloi sont donc les trésors que vous distribuez à la jeunesse? Votre science, votre philosophie, n'est-ce pas là votre fausse monnaie, à vous?

Que l'on veuille enseigner la peinture, que l'on veuille enseigner la musique, on commence d'abord par se faire soi-même peintre ou musicien. Mais il paraît que l'on peut ouvrir des cours de philosophie sans pour cela se croire obligé d'être philosophe. Aussi ne voyez-vous que docteurs qui heurtent la raison, que grands et petits apôtres multipliant à l'envi

leurs sottises ! Et telle est la fécondité de ces imaginations malades, que l'on comptera bientôt autant de doctrines parmi nous qu'il y a de rues et de quartiers dans Paris.

## CHAPITRE X.

La contagion des mauvaises doctrines gagne la justice. — Absurde philanthropie des jurés. — Mauvaise foi de ceux qui s'intéressent à l'honneur des condamnés. — Dieu saura bien lui-même pourvoir au châtimement des coupables.

Qui donc a pu croire que, dans cette ruine générale des principes, la justice aurait seule le privilège d'échapper aux atteintes funestes de la corruption? Ce serait, en effet, un pro-

dige, et Dieu nous a bien fait voir qu'il ne fallait pas compter sur de pareilles faveurs. Il veut que nous soyons humiliés de tous les côtés à la fois ; il permet que des jugements iniques, que des absolutions indignes viennent chaque jour ajouter à notre honte. Voilà ce que nous valent les folles doctrines qui assiègent l'Etat, et ne laissent même pas aux jurés le simple sens commun. Avec l'idée qu'ils ont de leur *omnipotence*, avec leurs fausses et ridicules maximes d'humanité, ils ont porté un coup mortel à la justice : ce ne sont plus que crimes impunis, lâches complaisances, et continuelles violations des lois (1). Or,

---

(1) A considérer la manière dont le pouvoir exerce le droit de grâce, on dirait qu'il n'a lui-même de clémence que pour les hommes endurcis au crime. Ainsi, que de deux assassins l'un ait été entraîné par l'autre, ce sera, n'en doutez pas, en faveur du plus cou-

tant de compassion, tant de bienveillance pour les scélérats, n'est point une chose naturelle ; et je crains bien que des hommes si prompts à excuser les plus horribles forfaits, n'aient pas eux-mêmes l'âme toujours très-saine.

---

pable que l'on modérera la peine. Et, chose vraiment affligeante, c'est que le plus souvent cette préférence inique dépend des démarches que font certains députés dans l'intérêt de leur réélection. Incendiaires, empoisonneurs, parricides trouvent ainsi de hautes protections et montent rarement les degrés de l'échafaud. Il est de ces hommes pour lesquels le crime semble avoir des privilèges. Nous n'entendons parler que de nouveaux jugements, que de nouvelles condamnations prononcées contre des scélérats déjà condamnés une première fois à mort, et que, d'adoucissements en adoucissements, on a fini par mettre en liberté. Quel effet salutaire peut avoir, je le demande, cette justice toute capricieuse et arbitraire, sans règles et sans principes?

Qui peut dire où nous conduira la perversité de nos paradoxes, et quels malheurs nous prépare l'influence toujours croissante des malhonnêtes gens? Ils ont dénaturé le cœur et la raison, ils ont brisé tous les freins; et c'est encore pour se mettre plus à leur aise, qu'ils prétendent que nous ne sommes méchants que parce que l'ordre social est corrompu. Mais d'où vient que l'ordre social est corrompu, sinon parce que les hommes sont méchants? On ne finirait pas, si l'on voulait citer tous les sophismes auxquels on a donné cours, toutes les sottises qui remplissent aujourd'hui les têtes. N'est-on pas allé jusqu'à dire que la solitude corrigeait l'homme; et les *socialistes* ne pensent-ils pas que pour châtier le coupable, il suffit des remords qui l'attendent au fond de son cachot? Puis on a bâti sur ce grossier mensonge tout un système de pénalité philanthropique. Comme si tous les

hommes étaient également susceptibles de remords ! Comme si les reproches d'une conscience bourrelée, ce dernier avertissement de la bonté divine, pouvaient être encore sentis de l'homme vil, qui a laissé s'éteindre en lui le sens moral !

Ah ! c'est surtout pour suppléer les sentiments honnêtes, pour venir au secours de la fragilité humaine, qu'on frappe de la crainte des supplices ceux que n'arrêterait aucune autre crainte. Par là, on les force de marcher droit, et on les sauve pour ainsi dire malgré eux. Mais nos philanthropes de profession ne comprennent pas ce qu'il y a de salutaire dans la sévérité des lois, ils sont tout à leurs sentiments de tendresse et de pitié (1). Et, pour épargner à l'assassin les

---

(1) Des philanthropes chansonniers, dans les couplets qu'ils jettent au peuple, vont jusqu'à braver la

humiliations du bague, ils prétendront, avec le député Lamartine, qu'un si grand avilissement

---

justice et prêtent à leurs galériens des plaintes telles que celle-ci :

Pauvre forçat ! je gémis dans les chaînes ;  
Je suis partout un objet de pitié :  
Pas un ami, pour soulager mes peines,  
Ne vient me dire un seul mot d'amitié.

. . . . .  
Oui, j'ai volé pour nourrir ma famille !

Ils m'ont jugé ! . . . . .  
. . . . .

Loin de frémir aux yeux d'une victime,  
La conscience, hélas ! ne leur dit rien ;  
Et d'une faute ils en ont fait un crime :  
Plaignez, plaignez le pauvre galérien !

En changeant de héros, les mêmes philanthropes trouveront encore une excuse dans l'amour que l'on porte à sa maîtresse, et leur voleur chantera ces vers qui courent les rues :

Pour contenter ses désirs de coquette,  
La probité ne me suffisait pas :

est contraire aux lois de l'humanité; que *la philosophie et la religion ne veulent pas de flétrissure éternelle*. Mensonge impudent! et d'autant plus abominable, qu'on s'en sert pour tromper un peuple dont les dogmes sacrés enseignent la réprobation des méchants et l'éternité des peines!

Nos législateurs *socialistes*, sensibles apôtres de salon, croiraient-ils donc, avec leurs petites lois et leurs petits discours, changer l'ordre de la Providence? Pour que l'infamie s'attache à la

---

Une nuit donc, — j'avais perdu la tête, —

Je dérobai! — Lise avait tant d'appas!

Oh! je le crains, si j'étais libre encore,

Peut-être irais-je encore me retenir.

Mon Dieu! pardonnez-moi:

Celle que j'aime est si jolie!

De quel côté la morale publique n'est-elle pas maintenant attaquée?

mémoire d'un homme, il n'est heureusement besoin ni de leur permission, ni de leur suffrage. Le lâche qui trahit sa patrie, sera bien sans eux marqué du sceau d'une éternelle flétrissure. On n'apaise point par des amendements la colère divine, on n'enchaîne point avec des scrutins le bras de l'Eternel. Il est toujours au ciel des trésors de vengeance, et d'impénétrables châtimens pour les traîtres et les parjures. Enervez les lois tout à votre aise, émoussez tant qu'il vous plaira le glaive sacré de la justice, vous ne diminuerez point d'une seule goutte le sang qui doit être répandu. Ce que ne fait pas le juge dans son siège, Dieu le fait lui-même à sa manière; et alors les insensés s'en prennent aux événements des coups que frappe la Providence.

## CHAPITRE XI.

La religion trahie par ses ministres. — Les jésuites inspirent au clergé l'esprit de faction. — Ce sont toujours les prélats de la régence. — La vraie foi méconnue par les dévots — Magnificence païenne du culte. Nos églises sont transformées en salles de spectacle. — Le clergé oublie les leçons du passé et court à de nouveaux châtimens.

Mais il y a pour toi, ô France! quelque chose de plus affreux encore, c'est la corruption des princes de ton Eglise, c'est cette hypocrisie des faux docteurs à laquelle n'a pu résister Jérusa-

lem elle-même, l'auguste berceau de notre foi. Pour dominer le clergé inférieur, on laisse éteindre ses plus nobles facultés, on le tient dans l'ignorance même des choses de la religion. De nouveaux pharisiens ont commencé par avilir le sacerdoce de Jésus-Christ, et maintenant ils foulent aux pieds cette ancienne discipline ecclésiastique qui gênait leur avarice et leur ambition.

En effet, les libertés de l'Eglise gallicane n'ont pu être attaquées que dans un odieux et perfide dessein (1). Leurs admirables maximes

---

(1) Personne n'a attaqué ces sages libertés avec plus de violence que l'a fait M. l'abbé de Lamennais sous la restauration. Tournant en ridicule les propres paroles de M. l'évêque d'Hermopolis, qui affirmait que l'Eglise gallicane est amie du droit commun, il demande insolemment à ce prélat *qu'est-ce que ce*

servaient trop bien la cause de la vérité; et elles sont devenues pour certaines gens ce qu'est la lumière pour le voleur et l'assassin. Et qui donc, dans l'intérêt même du clergé, peut se plaindre du frein qu'on aura mis aux mauvaises passions de la puissance ecclésiastique? Si dans le principe l'Angleterre s'était donnée des libertés anglicanes, sans doute elle n'aurait pas aujourd'hui des milliers de sectes et une religion anglicane. Avec une Eglise nationale, les Espagnols ne fussent pas devenus si facile-

---

*droit commun dont l'Église gallicane est amie?* Il lui demande *si la juridiction souveraine n'appartient plus de droit divin au pontife suprême?* « Quand vous fixez  
« par vos lois, dit-il, des limites à l'exercice de la ju-  
« ridiction pontificale, loin d'être *ami du droit com-*  
« *mun*, vous violez même le droit divin, et vous  
« vous séparez de l'univers catholique. »

ment la proie de l'inquisition, et la chrétienté n'aurait pas offert l'horrible spectacle d'une bande de moines féroces, désolant deux mondes à la fois, et renouvelant sur les autels du Christ l'horreur des victimes humaines. Détruisez le sage concordat de nos pères, brisez, ainsi que le veulent des évêques factieux, brisez les saintes et précieuses libertés de l'Eglise gallicane, et vous verrez bientôt la malheureuse France ou tomber, comme le Bas-Empire, dans l'idolâtrie des petites pratiques, ou s'égarer sans retour dans les misérables variations de l'hérésie.

Tout nous commande d'éviter ces deux écueils, notre foi comme notre raison. Mais en condamnant ce qu'il y a de mensonges et de superstitions dans le culte, nous devons toujours accomplir la loi divine, rester chrétiens, et chrétiens orthodoxes. Car ce n'est qu'à la source

sacrée de toute justice et de toute vérité que peut se ranimer parmi nous la vie sociale sur le point de s'éteindre. D'absurdes apôtres de *socialisme* dégradent l'esprit humain, et creusent dans la folie et la perversité. Ne prêtons point l'oreille à leurs impostures, mais attachons-nous de plus en plus à l'éternelle vérité par laquelle vivent et se régèrent les nations. Non-seulement elle nous préservera de ces doctrines impies, mais nous lui devons encore la force de résister au torrent de fausse dévotion qui nous entraîne sur une autre pente.

Non moins dangereuse que les sectes philosophiques de notre temps, la société de Jésus revient encore une fois à la charge, et se met à la tête du parti qui veut porter le dernier coup à la raison publique, à l'honneur et à l'indépendance de la France. A peine se croit-elle sûre de quelque appui souterrain, à peine a-t-elle re-

noué le fil de ses anciens complots et pourvu à de nouvelles trahisons, qu'elle agit et parle déjà en souveraine. De ses repaires honteux, sortent des prédicateurs fanatiques et turbulents, qui osent en pleine chaire, et au mépris de nos lois, se glorifier d'être jésuites. A sa voix éclate la rébellion de ces prélats insensés qui déclarent publiquement que si l'on disperse les fils de Loyola, ils leur tendront les bras et les recueilleront dans leurs palais. La société de Jésus les a mis dans ses intérêts ; elle y a mis tous les hypocrites du clergé, tous les prêtres orgueilleux qui courent après le scandale. Car, pour la plupart, ils ne veulent faire que du bruit ; et voilà pourquoi, se jetant dans toutes les carrières, essayant de tous les métiers, tantôt médecins, tantôt professeurs, tantôt magistrats, tantôt prêtres, ils ont fini, de guerre lasse, par se faire jésuites. Leur vocation est de monter

sur des tréteaux. Il n'y a non plus de sincérité dans leur parole, qu'il n'y en avait dans les écrits de cet abbé de Lamennais, qui, de grand inquisiteur que nous l'avons vu sous la restauration, de grand persécuteur des idées d'égalité et de fraternité chrétienne, s'est fait aujourd'hui, montagnard et renégat. Quelque coupables, au surplus, que fussent les anciens jésuites, leurs successeurs se sont rendus bien plus criminels encore, eux qui ne sauraient revenir parmi nous qu'en rompant leur ban, et en appelant à leur secours l'esprit de révolte et de vengeance.

A reprendre les choses de plus haut, on peut dire que l'auteur du *Génie du christianisme* est un des hommes qui ont fait le plus de mal à la religion. Son livre parut à la fin d'une grande et terrible épreuve, lorsque les esprits encore tremblants ne voyaient de salut que dans le retour à une piété solide. Or, que fait-il pour sui-

vre cet ordre de la Providence, et rendre profitable la plaie encore saignante du châtement? Au lieu de nous rappeler à la sévérité des anciennes croyances, aux sources pures de la doctrine de Jésus-Christ, cet écrivain sceptique ne voit dans la religion de ses pères, qu'un sujet heureux à traiter; et, la couvrant de je ne sais quel vernis de paganisme et d'idolâtrie, il déguise sous la vaine pompe des cérémonies religieuses, l'éternelle vérité qui fait notre loi. Voilà de quelle manière le change nous a été donné encore une fois sur la vraie religion, et comment nos dévots ont mis d'abord au nombre de leurs lectures édifiantes, de romanesques amours de sauvages, et de honteuses réminiscences d'inceste. Et tandis qu'ils puisaient dans le *Génie du christianisme* le goût des processions et des encensements, et ce déplorable fanatisme des rites, qui sera bientôt notre seule religion,

des hommes d'une foi plus douteuse encore se laissaient aller, avec l'auteur d'*Atala*, à cette *religiosité* sans conséquence, qui nous a donné plus tard la sacrilège folie du *néo-christianisme*.

Pour ne parler, au reste, que des princes de l'Eglise, nous dirons que, vainement châtiés par la main de Dieu, ils s'enfoncent de plus en plus dans la route du mensonge et de l'hypocrisie. Un demi-siècle d'épreuves, et deux grandes révolutions, n'ont pu refréner encore leur orgueil et leur convoitise. Jadis ils déshonoraient la religion; ils prétendent l'opprimer maintenant. Et le plus grand malheur, c'est qu'ils ne sont que trop bien secondés par de jeunes prêtres jaloux de marcher sur leurs traces.

L'esprit du monde gouverne aujourd'hui notre Eglise; et le clergé, dédaignant les vertus apostoliques qui furent la source de sa puis-

sance, s'efforce de la reconquérir par des moyens indignes. Pour parler à l'imagination de la multitude, il se fait entrepreneur de spectacles; il introduit dans le saint lieu, les coups de théâtre, les acteurs et la musique profane, et va jusqu'à transformer en des scènes d'Opéra, la célébration des sacrés mystères. Puis des prédicateurs ambulants, précédés du bruit de leurs triomphes, annoncés comme des comédiens sur l'affiche, viennent effrontément souiller la chaire de vérité, de mauvaises pointes, d'expressions burlesques et de raisonnements encore plus pitoyables, selon qu'il convient à un public sans goût et sans lumières, et trop souvent sans foi.

Et encore ne descendons-nous point ici à ces prêtres astucieux, qui ne cherchent qu'à rallumer le feu de nos vieilles discordes, à ces hypocrites ministres de la parole de Dieu, qui, sous

l'inspiration sacrilège de la société de Jésus, fouillent encore une fois les ruines de Port-Royal, pour en insulter la cendre, et flétrir par de nouvelles calomnies la mémoire de ses pieux solitaires (1). Malheur à vous, guides insensés

---

(1) De misérables complices n'ont pas craint de traiter Bossuet lui-même avec mépris, de le transformer en un lâche courtisan. Mais qui donc a jamais donné tant de preuves d'indépendance, qui donc a parlé plus dignement de l'amour de la liberté et de celui de la patrie que ce grand homme dans son immortel DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, c'est-à-dire dans un ouvrage écrit pour l'instruction du dauphin de France ?

Bossuet devenu de nos jours l'objet des sarcasmes d'un vil pamphlétaire ! J'en demande pardon au lecteur, mais une vérité bien triviale peut seule exprimer ici toute ma pensée : *On n'est jamais sali que par la boue.*

de l'aveugle troupeau de Jésus-Christ ! Malheur à vous, hommes impudents, qui vous asseyez dans un trône de vérité, pour débiter au peuple des mensonges et des impostures ! C'est votre ignorance, c'est le scandale de votre orgueil, arrogants apôtres d'une loi d'humilité, qui vous rend plus méchants et plus païens que ne l'étaient les prêtres de Jupiter ou de Cybèle. C'est votre prévarication, à vous ministres des autels, qui trouble encore une fois la France, et nous menace des plus horribles calamités.

Que du moins notre religion n'en reçoive point le terrible contre coup ; qu'elle ne cesse pas d'être pour les nations ce qu'il y a de plus vénérable et de plus auguste dans le monde. Pour qui n'a pas perdu le sens, la corruption du sacerdoce rend au contraire témoignage de l'infailibilité de l'Eglise ; et, bien que les mauvaises passions du prêtre excitent notre colère

et notre indignation, elles ne sauraient rompre les liens sacrés par lesquels nous tenons au saint-siège. Si, comme l'enseigne l'Écriture, nous sommes tous prêtres et rois, c'est une conséquence même de notre haute destination que nous ne puissions arriver que par la puissance spirituelle à cette unité sainte qui est la grande loi de Dieu. Sans doute que notre devoir comme chrétien est de forcer le ministre de la religion à marcher dans la droite voie : mais je n'irai pas moi-même abandonner cette voie parce que le serviteur infidèle en est sorti le premier ; car au lieu d'un insensé il y en aurait deux.

et notre indignation, elles ne sauraient rompre  
 les liens sacrés par lesquels nous tenons au  
 saint-siège. Si, comme l'enseigne l'écriture,  
 nous sommes tous frères et rois, c'est une  
 conséquence même de notre haute destination  
 que nous ne puissions arriver que par la pure  
 sance spirituelle à cette unité sainte qui est la  
 grande foi de Dieu. Sans doute que notre de-  
 voir comme chrétien est de forcer le ministre  
 de la religion à marcher dans la droite voie ;  
 mais je n'ai pas moi-même abandonner cette  
 voie parce que le serviteur inobéissant en est sorti  
 le premier ; car au lieu d'un insensé il y en au-

rait deux.

Pour qui n'a pas perdu le sens, la corruption  
 du pouvoir tend au contraire à l'établissement  
 de l'infailibilité de l'Eglise, et aussi que les mau-  
 vais passions du pape existent contre celles

## CHAPITRE XII.

Tristes vérités.

La révolution ne se proposait rien moins que de châtier les princes du monde et de l'Eglise, que de détruire tous les abus, toutes les grandeurs mensongères de notre vieille société.

Or on a vu de quelle manière elle s'est, dès le principe, fourvoyée entre les mains des hommes de cour, et comment enfin, de factions en factions, elle a fini par corrompre et pervertir le peuple lui-même. Triste et funeste issue qu'il faut surtout imputer à la haine furieuse des chefs du peuple contre le christianisme, haine qu'ils ont portée jusqu'au délire ! Voilà ce qui, dans le fond, nous a éloigné du but et empêché d'arriver à une régénération sociale que nous ne pouvions attendre que de l'ancienne croyance de nos pères, éclairée par la raison et la philosophie.

Et toutefois, pour laisser à chacun le mérite de ses œuvres, n'oublions pas que ce fut à des prélats mécréants, à une haute noblesse sceptique et dissolue que les plus mortels ennemis de notre religion durent leurs premières leçons de cynisme et d'impiété ; rappelons-nous que

tout le mal est venu de la contagion des mauvais exemples que donnaient au peuple et la cour et le clergé. Ce sont les principaux de l'Etat qui ont tout perdu, la religion et la monarchie ; et nous leur renvoyons jusqu'aux forfaits de 93, dont on ne feint d'avoir une si grande frayeur, que pour nous faire croire à la nécessité du joug de fer que Bonaparte nous avait imposé, et que s'efforce de nous rendre la révolution de juillet, cette infatigable semeuse de parjures et de trahisons.

Crains, à l'égal de l'ancien favori de cour, ô ma patrie ! ces aventuriers politiques qui ne se parent des dehors de l'indépendance, qui n'affectent une certaine roideur de caractère que pour te mieux tromper ! Crains l'usage qu'ils feront d'une popularité mal acquise, et que l'insigne fourberie de nos libérateurs de juillet soit sans cesse présente à ta mémoire ! Honore

les hommes simples, les hommes d'un cœur droit et honnête, et laisse au pouvoir cette absurde et odieuse croyance, qu'il n'y a de grand politique que celui qui s'entretient dans l'habitude de corrompre et d'intriguer! Crois surtout qu'il n'est point indifférent que l'homme dont tu veux te servir soit religieux ou impie, fidèle à sa foi ou mécréant! Non-seulement le mépris de certains devoirs est la marque d'un esprit faux, mais d'une âme sans droiture.

Eh! quel est donc le traître qui immole à l'Angleterre les intérêts de la France? Un homme qui professe des dogmes étrangers, un homme qui adore à Samarie. Nous avons déjà parlé de celui qui le mit en crédit au retour des Bourbons. Faut-il rappeler que ce fut un mauvais serviteur de Dieu, un incrédule abbé de cour, prêtre et grand seigneur tout ensem-

ble, qui fit de l'ennemi de sa foi le dépositaire des plus intimes secrets de l'Etat ?

Chasse de tes cités, ô noble France ! ces vils imposteurs, qui, pour assurer le triomphe de doctrines insensées, répètent sans cesse, dans leur criminel langage, que la religion chrétienne a fait son temps (1). Mais la justice ne

---

(1) Nous pourrions citer des livres infâmes où, entre autres abominations, on appelle la sainte Vierge *la maîtresse de Dieu*, livres qui n'en ont pas moins valu la croix d'honneur à leurs sacrilèges auteurs. Mais, sans fouiller si avant dans l'ordure, nous dirons qu'il y a comme un thème général d'incrédulité, comme une sorte de prédication impie qui consiste à répéter continuellement que la religion ne passera point à nos neveux, qu'elle touche à sa fin, qu'elle est arrivée à son dernier degré de caducité. Et à ce propos on ajoutera que *M. de Lamartine et M. Victor Hugo, frères en génie, n'ont porté l'ode à*

vieillit point, la vérité n'a point d'âge; et il suffit que nous méconnaissions son empire pour qu'elle nous abandonne à tous les artifices de l'intrigue et de l'hypocrisie. Ce n'est que par notre soumission raisonnée à une doctrine aussi ancienne que le monde, que l'Etat pourra jouir encore de quelque tranquillité; ce n'est que par les lumières de l'Évangile que la France rentrera dans cette voie de sagesse qui ne per-

---

*une hauteur où elle n'était pas encore parvenue dans notre langue que parce que ces deux poètes, représentants de leur génération, se sont éloignés de plus en plus du dogme, comme M. de Lamennais; que parce que, sortis d'un catholicisme étroit, ils ont entendu la grande voix de l'humanité et laissé de côté les croyances. Puis, quelque autre encore, se prévalant de l'autorité de MM. de Lamartine, de Lamennais, de Chateaubriand, les félicitera d'avoir tous reconnu, à des points de vue différents, le déclin du christianisme.*

met point au premier venu de dire : Voilà ma règle à moi, voilà ma morale et ma religion. Comme s'il ne s'agissait que de justifier par de mauvaises doctrines des passions encore plus mauvaises. Loin de nous cette facile ressource du vice, cette sécurité funeste que se donne à lui-même le crime. Ce qu'il nous faut, c'est une règle qui soit règle pour tout le monde, ce sont des principes sur lesquels on puisse également juger le faux dévot, l'hypocrite de vertu et l'hypocrite de *socialisme*.

Que la nation sache bien qu'un châtement terrible l'attend, châtement dérivant toujours du mal que l'on a commis. Car, de même que le lien sacré de la religion, sans lequel il n'y a ni peuple ni patrie, aurait cessé d'exister, ainsi la France, divisée par ses ennemis du dehors et du dedans, tomberait en pièces et en lambeaux. Le salut de l'État ne dépend

maintenant ni d'un parti, ni d'un homme, ni d'une classe d'hommes, mais de notre régénération religieuse et toute chrétienne. Des gens fidèles à leurs principes, des gens ayant une conscience, voilà ce que demande la patrie. Les grands étaient aux affaires, et ils ont tout abîmé; le petit peuple s'est mis à leur place, et il n'a pas mieux valu; enfin la bourgeoisie a pris le pouvoir, et maintenant elle fait regretter les autres. C'est qu'il faut chercher un plus sûr garant de la vertu des citoyens que l'esprit de caste ou la différence de condition, à quelque point de vue qu'on l'envisage, aristocratique ou démocratique; c'est que l'on n'est pas essentiellement un honnête homme parce que l'on est pauvre ou qu'on est riche, qu'on descend de parents nobles ou de gens du peuple. Que l'Etat, comme Dieu même, ne fasse acception de

personne et cherche la vertu partout où elle se trouve !

Vains conseils, inutiles avertissements ! L'égoïsme est sourd, la cupidité est aveugle. Maintenant chacun croit à sa propre sagesse, chacun prétend faire école et redresser les autres. Or pour qu'un État périclite, ne suffit-il pas que tout le monde veuille avoir raison ? Tout concourt, hélas ! à rendre une nouvelle épreuve nécessaire ; et il est à craindre que cette épreuve ne nous emporte. Vraisemblablement la Providence ne permettra pas que ce qui a été balayé par son ordre puisse se relever et prévaloir contre sa justice. Mais cette fois le peuple comprendra-t-il que la chute des grands ne saurait être pour lui qu'une épreuve ? Comprendra-t-il que nous ne sommes revenus aux traditions païennes de cour et d'aristocratie que parce

que la mauvaise révolution les a, par un double sacrilège, ressuscitées à son profit?

Nous devons croire, et c'est notre seule consolation, que ceux qui se sont fait un moyen de la corruption périront à leur tour par la corruption. Mais ce tardif châtiment rachètera-t-il une nation endurcie au malheur, une nation toujours prête à se moquer de ce qui est règle et sagesse, et fidèle seulement aux caprices toujours renaissants de l'erreur? Ne se pourrait-il pas qu'elle eût comblé la mesure et qu'elle fût arrivée à cette époque funeste où les peuples, après avoir perdu le sens moral, perdent aussi leurs frontières et leur indépendance? Qu'importe, d'ailleurs, à ceux qui nous gouvernent, le sort de notre belle patrie? Quels que soient les événements, n'espèrent-ils pas toujours se faire un abri de la trahison? Ah! sans doute la France est encore pleine de courage et de vie;

mais, qu'on le sache bien, les peuples ne meurent point de mort naturelle; et ce qu'ils ont à souffrir de violences et de déchirements donne toujours à leur fin malheureuse le caractère d'une grande et solennelle expiation.

FIN.

... mais, du on le sache bien, les peuples ne man-  
quent point de mort naturelle; et ce qu'ils ont à  
souffrir de violences et de déchirements donne  
toujours à leur air malheureux le caractère  
d'une grande et solennelle expiation.  
Mais ce tardif châtiement rachètera-t-il une  
nation endurcie au malheur, une nation toujours  
prête à se moquer de ce qui est règle et sagesse,  
et fidèle seulement aux caprices toujours re-  
naissans de l'erreur? Ne se pourrait-il pas  
qu'elle eût comblé la mesure et qu'elle fût arri-  
vée à cette époque funeste où les peuples, après  
avoir perdu le sens moral, perdent aussi leurs  
contours? Mais quel remède à ce malheur?  
d'ailleurs, à ceux qui nous gouvernent, le sort  
de notre belle patrie? Quels que soient les évé-  
nemens, n'espèrent-ils pas toujours se faire  
un abri de la trahison? Ah! sans doute la  
France est encore pleine de courage et de vie:

## TABLE DES MATIÈRES.

### PREMIÈRE ÉPREUVE.

#### LA MONARCHIE DE LOUIS XIV.

- CHAP. I<sup>er</sup>. C'est par le spectacle de la ruine des peuples et par la désolation des lieux, qui furent autrefois le théâtre de leur grandeur, que l'histoire répond aux folles imaginations de perfectibilité indéfinie. Page 5
- II. La France, éblouie par l'éclat du trône, se détourne du droit chemin de la civilisation. 9
- III. Redoublement de corruption au dix-huitième siècle. — Les princes de la maison de Bourbon donnent l'exemple de toutes les débauches. — La cour et le clergé se livrent à une abominable dissolution. — Mœurs infâmes de la régence. — Louis XV perpétue la honte et les crimes de sa race. 24
- IV. La corruption s'étend de la haute noblesse aux autres conditions. — Privé des premières qualités d'un roi, Louis XVI ferme les yeux sur les désordres qu'il était de son devoir de réprimer. — La dernière heure de la monarchie sonne au milieu des angoisses publiques, et le petit-fils de Louis XIV succombe sous le poids d'une destinée qui n'est que le contre-coup de tous les attentats commis depuis un siècle par sa famille. 39

SECONDE ÉPREUVE.

LA RÉVOLUTION DE 89.

- CHAP. I<sup>er</sup> La funeste influence des hommes de cour décide de cette nouvelle épreuve. — On se jette dans la route des abominations. — La victime royale. — Ruine de ceux qui continuent la corruption. 61
- II. La convention tourne inutilement contre elle-même son bras homicide. — Le crime renait sans cesse du crime. — C'est, au 9 thermidor, la race des voleurs et des assassins qui triomphe. 75
- III. Bonaparte prolonge l'épreuve. — Le parjure soldat de la république. — Orgueil insensé des hommes de l'empire et leur prompt châtement. — La France punie de sa complicité par l'irruption des armées étrangères. — De même que la monarchie, l'empire a aussi sa grande expiation. 85

TROISIÈME ÉPREUVE.

LA RESTAURATION.

- CHAP. I<sup>er</sup> C'est aux vices des réformateurs que l'on doit le retour de la maison de Bourbon. — Nouvelle épreuve pour la France. — Louis XVIII rapporte malheureusement de l'exil les anciennes mœurs de Versailles. — Princes et courtisans ne justifient que trop, par leur honteuse conduite, les proscriptions dont ils furent victimes. 105
- II. Les hommes de la révolution reviennent au pouvoir. — Rivalité de bassesses entre les renégats de la Montagne et les débris surannés de l'Oeil-de-Bœuf. — Littérature de l'invasion. — Mignons et maîtresses. 115
- III. Les dévots, leur orgueil et leur cupidité. — Les jésuites reparaissent. — Bon accord de tous les intrigants. — La seule chose qu'on ne tolère point, c'est la probité. 125
- IV. Louis XVIII ouvre la carrière de la fortune à des hommes nouveaux. — Choix déplorables. — Triomphe du parti des

- dévots.—La débauche et l'espionnage. Tout s'abîme dans une horrible hypocrisie. 157
- V. Le règne de Charles X considéré comme un nouveau délai de la Providence. — Comment en profite la raison publique. — Aux sottises de la Cour le peuple répond par de stupides engouements.—Les complots et les mauvais exemples de la Restauration laissent, après le départ de Charles X, la France plus misérable et plus corrompue qu'elle ne l'était au retour de ses princes légitimes. 147

QUATRIÈME ÉPREUVE.

LA RÉVOLUTION DE 1850.

- CHAP. I<sup>er</sup> La France redevient encore une fois l'arbitre de son sort. — Toujours sous l'influence de sa civilisation païenne, elle s'obstine à perpétuer le culte des idoles. — Stupide engouement du peuple pour ceux qui le trompent. Leur châtiement dans l'avenir. 165
- II. Qu'il ne fut jamais plus important de combattre les mauvaises passions du pouvoir et sa fausse sagesse. 175
- III. Le gouvernement et la nation courent du même pas à leur ruine. — Tout est en proie à la plus honteuse corruption. — A une génération criminelle en succède une plus criminelle encore. — Le vol et le brigandage ne connaissent plus de bornes. 179
- IV. De progrès en progrès, c'est aujourd'hui la régence dans le peuple. — Les vices de l'ancienne monarchie ont gagné tous les états à la faveur de la mauvaise révolution. 185
- V. Le pouvoir entre dans des voies de violence. — Il est réduit à se défendre contre une corruption dont il a lui-même favorisé le progrès. — Malheur au gouvernement qui ne fonde sa puissance que sur l'autorité absolue. 195
- VI. Charlatanisme des mots. — Le vocabulaire du pouvoir. — Les progrès de la science en sens inverse de la morale. — Les doctrines à la mode. 205
- VII. Que la nation ne doit faire de reproches qu'à elle-même. —



- La domination de la bourgeoisie. — Orgueil, bassesse, cupidité, tous les genres d'infamie sont dans notre ordre social. — Temps de honte et de malheur, avenir encore plus affreux. 211
- VIII. Pleine décadence des lettres. — Abjection des écrivains. — Ils exercent la plus abominable des industries. — Les poètes chantent à toutes les portes; le grave historien trahit tous ses devoirs. 227
- IX. Corruption de l'enseignement. — L'université complice de tous les désordres. — Crimes et indignité des professeurs. 245
- X. La contagion des mauvaises doctrines gague la justice. — Absurde philanthropie des jurés. — Mauvaise foi de ceux qui s'intéressent à l'honneur des condamnés. — Dieu saura bien lui-même pourvoir au châtement des coupables. 251
- XI. La religion trahie par ses ministres. — Les jésuites inspirent au clergé l'esprit de faction. — Ce sont toujours les prélats de la régence. — La vraie foi méconnue par les dévots. — Magnificence païenne du culte. Nos églises sont transformées en salles de spectacle. — Le clergé oublie les leçons du passé et court à de nouveaux châtements. 259
- XII. Tristes vérités. 275

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND, RUE D'ERFURTH, 1.





39228 /

2